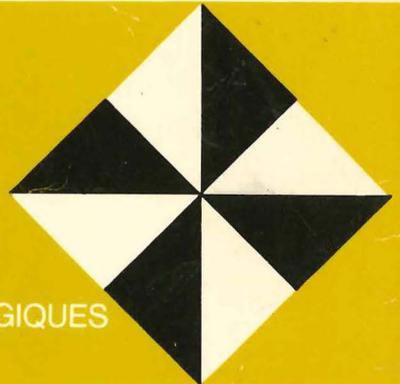


C. FREINET

**essai de  
psychologie sensible**



ACTUALITÉS PÉDAGOGIQUES ET PSYCHOLOGIQUES

**DELACHAUX ET NIESTLÉ**

ESSAI DE PSYCHOLOGIE SENSIBLE  
APPLIQUÉE A L'ÉDUCATION

ACTUALITÉS PÉDAGOGIQUES ET PSYCHOLOGIQUES  
*publiées sous les auspices de l'Institut des sciences de l'éducation  
de l'Université de Genève (Institut J.-J. Rousseau)*

*Du même auteur chez les mêmes éditeurs :*

LES DITS DE MATHIEU

L'ÉDUCATION DU TRAVAIL

ESSAI DE PSYCHOLOGIE SENSIBLE

LA MÉTHODE NATURELLE I. *L'apprentissage de la langue*

*Autres ouvrages du même auteur :*

L'ÉCOLE MODERNE FRANÇAISE, Editions Rossignol

LE JOURNAL SCOLAIRE, Editions C. E. L.

LES TECHNIQUES FREINET DE L'ÉCOLE MODERNE, Editions Bourrelrier,  
A. Colin

VOUS AVEZ UN ENFANT (en collaboration avec Elise Freinet), Editions  
de la Table Ronde

BANDES ENSEIGNANTES ET PROGRAMMATION, Editions de l'Ecole Moderne

TRAVAIL INDIVIDUALISÉ ET PROGRAMMATION (en collaboration avec M.  
Berteloot), Editions de l'Ecole Moderne

*Diffusion en France :*

DELACHAUX ET NIESTLÉ, 32 RUE DE GRENELLE, PARIS VII<sup>e</sup>

ACTUALITÉS PÉDAGOGIQUES ET PSYCHOLOGIQUES

C. FREINET

essai de  
psychologie sensible

appliquée à l'éducation

deuxième édition

DELACHAUX ET NIESTLÉ, - NEUCHÂTEL / SUISSE



## EN GUISE DE PRÉFACE

L'eau est tout de même passée sous les ponts depuis le temps où, il y a vingt ans, nous publions une première édition du livre *Essai de psychologie sensible appliquée à l'éducation* dont le présent ouvrage présente une première partie revue et mise au point.

Notre expérience pédagogique s'est poursuivie jusqu'à devenir officielle. Nous avons amorcé en même temps l'étude des fondements psychologiques, philosophiques et culturels d'une pédagogie dont l'évolution et la diffusion ont prouvé la solidité des bases vivantes que nous lui avons données. Et surtout la société autour de nous a évolué radicalement avec les conquêtes scientifiques qui font, depuis quelques années, reculer à l'infini les limites de la connaissance et changer le sens même qu'on doit donner désormais à l'éducation et à la culture.

Les principes de la science ont eux aussi évolué d'une façon radicale. On ne fait plus un fond exclusif sur « des concepts primordiaux que l'on croyait à jamais immobiles<sup>1</sup> » même lorsqu'ils étaient découverts et défendus par toutes les personnalités hautes en titre de l'Université. Et il se trouve que les principes nouveaux dont nous avons montré l'éminence sont favorablement accueillis par les chercheurs qui, en tous les domaines, se sont libérés de la tradition, même lorsqu'elle se dit scientifique. Notre pédagogie et la psychologie qu'elle sous-entend posent des problèmes dont le proche avenir dira expérimentalement la portée.

Mais nous ne sommes pas partis au hasard dans notre recherche théorique et pratique. Nous l'avons axée tout entière sur les éléments de vie dont nous avons du même coup retrouvé l'unité par notre processus général et universel de *tâtonnement expérimental*.

Cette théorie du *tâtonnement expérimental* gagne du terrain et Teilhard de Chardin lui-même l'invoque pour expliquer la lente évolution du monde vers cette noosphère qui serait l'aboutissement du progrès cosmique.

1. GASTON BACHELARD, *La formation de l'esprit scientifique*, Librairie Vrin Paris 1965.

Il nous restera à montrer comment nos théories et nos pratiques s'incorporent au premier échelon des principes pavloviens des réflexes conditionnés. Ce sera l'œuvre du livre qui suivra pour expliquer comment cette théorie du *tâtonnement expérimental* suscite une explication nouvelle, plus logique et plus démonstrative des problèmes complexes du comportement humain.

On nous accuse parfois de n'être pas scientifiques. Avec notre vaste entreprise coopérative aux milliers de laboratoires vivants, nous sommes en pédagogie, l'aile marchante et expérimentale du progrès scientifique, et nous pensons, avec Bachelard, que « la science est l'esthétique de l'intelligence ».

C. F.

## AVANT - PROPOS

Ce livre était inscrit dans ma vie même, longtemps avant de prendre forme sur le papier. Ses pages ne sont que l'aspect humain d'une expérience profonde et complexe au cours de mes trente années de militantisme pédagogique.

Ce terme de militantisme peut prêter, je le sais, à bien des réticences. Il résume, pour moi, les actes vécus en intensité et qui m'ont permis de prendre assise dans la vie, de m'intégrer en totalité dans des épreuves loyales faites en collaboration avec les éducateurs du peuple qui, comme moi, ont à résoudre les mêmes problèmes, au sein d'une même classe sociale. Ceci dit assez la nécessité où je me suis toujours trouvé d'entrer dans le jeu de la difficulté, de rejeter le schéma unilatéral, l'abstraction métaphysique, pour faire surgir de l'instant vécu le processus historique dans son double aspect individuel et social. Ceci explique aussi que j'aie été davantage technicien que psychologue, que j'aie tendu, de tous mes moyens, à m'orienter vers une science dont la première des exigences est avant tout d'être pratique. Et on comprendra sans peine ma défiance des diverses écoles psychologiques, spiritualistes, ou fausement expérimentales qui ne sont en fait que des aspects variés des éternelles oppositions philosophiques donnant la prééminence au dogme sur l'expérience. Mes camarades et moi n'avons d'autres ambitions que d'œuvrer à même la vie, et de tâcher de jeter les bases vivaces d'une pédagogie d'action que je me suis appliqué à reconsidérer dans *L'Education du Travail* <sup>1</sup>

J'ai voulu faire un pas de plus : plongeant plus profondément dans le comportement intime des individus et reliant d'une façon que nous voudrions naturelle et définitive la pédagogie à la psychologie, j'ai tenté cet essai sur un sujet vieux comme le monde : la construction de la personnalité selon la plus décisive des lois de nature, le tâtonnement auquel a recours tout ce qui naît, grandit, se reproduit et meurt.

1. C. FREINET, Editions Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, Suisse.

C'est dans le piétinement imposé par la guerre que j'ai repensé ce livre. Dans la cellule des prisons, dans les baraquements des camps de concentration, dans le chalet alpestre où je me réfugiais, face à la splendeur des neiges et plus tard dans l'action du Maquis même, j'ai pu donner densité à ma pensée, la vivifier d'une expérience qui dépasse les murs de l'école pour rejoindre le grand chantier des forces organiques de la vie. Qu'on ne s'étonne donc pas de ne point trouver dans cet ouvrage ni les citations, ni la bibliographie qui sont de règle dans les traités classiques de psychologie. Non pas que je prétende ne rien devoir aux chercheurs en renom et aux ouvriers obscurs dont nous continuons l'œuvre. Mais j'ai écrit ces pages sans le secours direct des livres, n'ayant à ma portée que ma plume et les cahiers qui furent les plus fidèles compagnons de ma pensée profonde. Par ailleurs, œuvrant sous le signe de l'autodidaxie, je n'ai jamais travaillé en écolier ou en disciple. Au cours de mon existence, j'ai toujours postulé pour les actes d'audace raisonnée, persuadé que poser la première pierre d'un édifice ou planter le premier arbre d'un verger sont toujours des actes nécessaires car ils ont au moins le mérite de susciter les initiatives qui parachèvent et ennoblissent l'humble projet du plus humble des pionniers.

Il est toujours difficile, pour le primaire formé à l'épreuve des faits, de faire irruption dans le monde fermé d'une culture spécialisée. Sa présence au milieu des initiés, pour autant qu'on veuille bien la remarquer, risque à tout instant d'alimenter le ridicule et, dans le meilleur des cas, de susciter le scandale qui a tôt fait de régler son compte à l'intrus. Avouerai-je que je n'écris pas pour les clercs qui jugeront d'avance, sévèrement, les efforts de celui qui ne se réclame point de leur enseignement ? Je sais le poids de leur silence et aussi celui, plus relatif, de leur docte savoir avec lequel je me suis en vain loyalement colleté.

Un regret me vient pourtant au moment d'imprimer ce livre : celui de ne pouvoir préciser vis-à-vis des chercheurs qui m'ont précédé une filiation de pensée qui est organiquement incluse dans toutes les démarches de mes idées d'éducateur et de ma personnalité nourrie de bon sens paysan. Ce sera là, je l'espère, un livre neuf à écrire si toutefois m'en laisse les loisirs mon rôle d'animateur d'un des plus grands mouvements internationaux, groupant théoriciens, praticiens et constructeurs unis dans l'immense chantier d'une pédagogie dynamique à la mesure de notre monde en fermentation. A moins qu'une fois encore, le camp de concentration ne m'impose une immobilité inattendue, ce qui n'est pas exclu du destin d'un simple brave homme.

Quoi qu'il en soit de ses insuffisances, ce livre fut écrit avec des intentions que je veux préciser :

Il est tout spécialement destiné aux éducateurs du peuple, à ceux qui, comme moi, sont issus de la masse travailleuse qu'ils n'ont pas voulu désertier et qui ont à résoudre, tant bien que mal les contradictions inscrites dans le grand problème de l'éducation sous ses aspects intellectuels, sociaux et humains dans un milieu révisible. Je voudrais aussi que ce livre soit compris de la grande masse des parents qui ont charge d'élever des enfants et donc de parer au mieux aux obstacles que pose une société imparfaite à l'éclosion des jeunes personnalités.

Ce souci de rester compréhensible et clair pour la majorité des gens de culture moyenne non scolastique m'a dicté certaines obligations. J'ai voulu surtout aborder avec simplicité et objectivité les problèmes multiples qui, dans le complexe individuel et social, nous conduisent à la connaissance de l'enfant. J'ai donc rejeté de mon vocabulaire le langage hermétique des spécialistes pour n'employer que la langue directe du peuple. J'ai résolument banni de mes démonstrations les traditionnelles abstractions philosophiques pour recourir sans cesse à des développements sensibles et synthétiques, par images, dans lesquels le sujet et l'objet ne sont point entités métaphysiques disjointes mais au contraire éléments constructifs d'une activité d'unité à ordonner et à orienter. Et ce faisant — là est mon souci majeur — je prétends avoir écrit un ouvrage de psycho-pédagogie que les instituteurs et les élèves-instituteurs pourront lire et comprendre, discuter, et je l'espère critiquer en prenant en considération non des mots, mais des faits sensibles et familiers.

Etre lisible n'est-ce pas une appréciable originalité pour un livre de psychologie qui, pour une fois, fait corps avec une pédagogie qui tout naturellement en découle ?

Mais ce faisant, j'ai cependant frôlé certains dangers : il est des mots et des concepts que l'usage a totalement déformés et qui prêteraient à malentendu si je ne prévenais le lecteur du sens exact que je leur attribue.

Je prends la vie dans son mouvement sans préjuger ici de son origine, ni de ses buts. Je constate seulement que l'être vivant naît, grandit, fructifie, puis décline et meurt. Pour plus de commodité dans mon langage, je dirai que l'individu est poussé par sa nature même à parcourir ainsi son cycle normal de vie, qu'il tend à réaliser sa destinée, sans que ce mot exprime pour moi aucune idée transcendante, spiritualiste ou religieuse.

Dans la réalisation de ce processus vital pour la montée normale de l'être, l'individu mobilise un potentiel maximum de vie que j'appellerai puissance, sans que cette idée doive être arbitrairement séparée du comportement rationnel des individus, dans le cadre du cycle de la vie, ni confondu avec l'interprétation et l'utilisation qu'en a fait une philosophie nietzschéenne détournée de ses origines.

C'est dans le même but que je parle d'*élan vital* sans m'en référer à une cause première spiritualiste, mais en incluant dans cette expression le dynamisme qui, libéré de la graine ou de l'œuf, s'en va, dans le temps, assurer le triomphe de la plante et de la créature.

Pour vivre et durer, pour parcourir son cycle naturel dans la réalisation acharnée d'un processus vital dynamique, l'individu réagit aux changements du milieu interne et externe, fait constamment le point expérimental des forces antagonistes afin de rétablir son indispensable équilibre. Pour donner à ce mot équilibre son quotient maximum, je serai amené à parler d'harmonie, sans déborder dans mon esprit, le sens pour ainsi dire matérialiste que j'entends donner à cette fonction essentielle d'équilibre vital.

Je parle quelquefois d'infini pour signifier le vaste champ de l'insondable qui, sans cesse, exalte le pouvoir de l'homme, sans faire de ce mot un synonyme de divinité transcendante, irradiant d'en haut une lumière révélée.

Quand je compare le torrent en marche vers son cours assagi à la destinée humaine, il y a dans cette comparaison plus et mieux qu'une image poétique plus ou moins démodée.

L'eau, de par son rôle fondamental de nourriture, n'est pas un corps inerte. Sa plasticité peut, à elle seule, expliquer la plasticité des organismes dont elle est une composante déterminante. La soumission de l'eau à la pesanteur a la mobilité de la vie soumise à l'instinct dans l'automatisme des réflexes primordiaux.

D'autres images familières risquent je le sais de donner à mes démonstrations un simplicisme que ne manqueraient pas de dénoncer les clercs si toutefois ils venaient à me lire. Mais la vie n'est-elle pas chose simple et familière pour la créature qui la vit sans en chercher les mystères que l'esprit prétentieux est impuissant à percer ?

La grande ignorance des hommes face à la vie autorise toutes les démarches explicatives y compris les plus simples ou les plus extravagantes.

J'ai déjà dit mon désir de faire œuvre pratique, je voudrais préciser encore pour mes lecteurs le sens que j'entends donner à un enseignement situé dans les exigences de l'utilité, mais aussi sous le

signe de la recherche et de la connaissance. Une comparaison leur fera comprendre ma pensée :

J'ai connu, il y a trente ans, un mécanicien qui avait participé à la fièvre inventive qui caractérisait, au début du siècle, l'époque de mise au point des premières automobiles. Il avait vu naître les machines rudimentaires de l'ère des tâtonnements ; il avait tâtonné lui-même et réussi des perfectionnements et des inventions dont il était à bon droit très fier. Il lui restait de cette participation créatrice une compréhension profonde et intime de la vie des mécanismes et de leur force, de la nature et de la forme des pièces essentielles ainsi que des conditions mécaniques de leur puissance. Il savait suivre, de leur origine à leur aboutissement, tous les organes de commande ou de transmission et aucun engrenage, aucun fil conducteur n'avait pour lui de secret.

Le frottement, l'hésitation ou l'essoufflement du moteur le surprenaient comme des sonnettes d'alarme qui l'incitaient à rechercher immédiatement le moyen de redonner au mécanisme l'équilibre et l'harmonie indispensables à la continuation normale de la vie. Il était apte à ausculter sa machine, à déceler, par delà l'échauffement ou la souffrance, l'organe malade, le vice fonctionnel à corriger, l'erreur à redresser pour retrouver la perfection dynamique qui lui donnait paix et sécurité.

Tel sera l'éducateur de demain, connaissant sa machine — en l'occurrence l'enfant — non seulement parce qu'il serait en mesure d'en décomposer théoriquement et d'en nommer les aptitudes et les mouvements mais parce qu'il la sentirait vivre et qu'il serait comme soulagé, apaisé lorsque le jeune organisme fonctionnerait à la perfection, sans heurts suspects, avec un roulement doux et un rendement maximum. Il décèlerait d'emblée les frictions anormales, les impuissances accidentelles, les ratés et les échecs. Il serait aux écoutes attentives du battement de la vie pour distinguer à travers la complexité des cliquetis, l'origine réelle — et matérielle — de la panne qui se prépare.

C'est cette intuition de l'évolution dynamique de l'organisme que je voudrais donner en faisant sentir l'être en action dans le processus de vie qui fait sa puissance et sa grandeur.

Si, par nos efforts, nous parvenons à posséder cette compréhension originelle, nous aurons comme un fil d'Ariane qui nous permettra en toutes occasions de mieux comprendre le comportement des enfants et des hommes et donc, de réagir plus sainement en évitant du moins des erreurs parfois irréparables qui entravent la montée ardente de l'être. Nous serons ainsi placés au cœur d'une psychologie vivante qui n'est que l'aspect même de la vie. Nous en préciserons les

matériaux au cours de la vaste recherche commune pour en faire la synthèse profonde qui nous conduira à la véritable connaissance de la personnalité.

C'est pour susciter cette fraternité loyale de travail que ce livre a été écrit. Il nous reste l'espoir de le voir s'enrichir de la vaste expérience des chercheurs, de leurs découvertes personnelles et aussi de leurs critiques autorisées pour que se précisent peu à peu les lois profondes et sûres du comportement qui permettront de construire la pédagogie expérimentale et humaine dont nous avons ici réalisé l'ébauche.

C. F.

## I. LA VIE EST

Nous n'irons pas chercher les fondements de notre psychologie dans les livres, — sinon peut-être dans les pensées des grands sages — mais dans la vie.

### LA VIE EST

Qu'une force mystérieuse l'ait prestigieusement déclenchée à l'insondable origine des mondes, ou qu'elle s'insinue dans le mécanisme des faits explicables dont on pourra peut-être un jour comprendre le secret, *la vie est*. C'est le seul fait incontestable.

Ce n'est point parce que nous ne pouvons encore remonter à sa genèse et saisir son intégration à la matière que nous essayerons d'en minimiser la portée ou d'en escamoter le dynamisme.

A l'origine, l'homme porte en lui un potentiel de vie, tout comme les variétés infinies d'êtres vivants échelonnés dans la hiérarchie zoologique, tout comme le grain de blé et la plus infime semence, et ce potentiel de vie anime la créature d'un invincible élan, la lance en avant, vers la réalisation puissante de sa destinée.

Dès que les conditions extérieures sont favorables à la germination, une force s'éveille, gonfle, agite le grain de blé, qui commence sa montée vers la splendeur de son devenir. Une radicule naît, puis d'autres ; elles se multiplient, se différencient pour fouiller les particules de terre alors que la tige commence son ascension vers l'air libre. Elle doit grandir, elle aussi, monter toujours plus haut. Si on tente de l'en empêcher, elle s'allonge démesurément sous les obstacles rencontrés, et, par un insidieux chemin, part à la recherche anxieuse des issues.

Brusquement, la voici dans la zone de lumière qu'elle voulait atteindre. Alors elle s'ingénie à s'assimiler le maximum de puissance pour sa fructification ; et l'épi apparaît, gonflant ses grains, sachant à son tour tirer parti de toutes les circonstances favorables pour acquérir force et vitalité.

Si ce souci constant de la puissance lui a valu une alimentation suffisante dans le sol que fouillent ses racines et dans l'air qu'explore sa tête, la plante alors éclate dans toute sa splendeur.

Nous avons en effet l'habitude d'inclure dans cette notion d'épanouissement — et ce n'est pas un pur hasard — un contenu complexe mais mystérieusement exaltant de puissance, d'éclatement, de joie dans l'éclatement, de jouissance profonde à la sensation d'un aboutissement naturel de tant d'efforts, d'une réalisation splendide d'une destinée inscrite dans la fonction même de l'être. Et c'est tout cela qui émane, pour le paysan ou l'artiste, d'un beau champ de blé doré qui chante le soleil.

Mais il arrive aussi que l'individu malingre semble s'étioler honteusement sur le bord maigre du champ. Il s'est épuisé sans donner un semblant d'épi aux rares grains, déjà ratatinés et vieillis, que le cultivateur prévoyant écartera d'ailleurs comme impropre à une nouvelle germination et qu'il jettera à la volaille parmi les viles graines et les poussis.

L'enfant naît et grandit comme le grain de blé. Si le milieu où il se trouve assure les principes essentiels à son alimentation, ni trop dilués, ni trop concentrés, dans une atmosphère favorable, ensoleillée de vive lumière et d'affection attentive, le jeune être monte lui aussi avec le maximum de puissance dont il est capable. Il remplit alors sa destinée du moment qui est d'accroître ses cellules dans l'harmonie organique et de s'ouvrir à la vie.

Mais si ses besoins organiques ne sont pas satisfaits comme l'exige sa nature, l'individu inquiet et troublé cherche obstinément le moyen de parer à ses déficiences qui lui sont une obscure souffrance. Son corps s'étirole, son intelligence se ferme, mais, jusqu'au dernier souffle de vie, persistera cet incessant effort qui le poussera à réaliser l'ordre informulé mais impétueux de sa destinée.

Si le sol est trop dur et trop maigre, la pousse de blé allongera démesurément ses racines ; elle les enfoncera obstinément, à la recherche de l'eau et des matières fertilisantes ; elle tâtonnera, luttera, essaiera encore, rebroussant chemin pour repartir toujours, parce que c'est pour elle une question de vie ou de mort, et qu'il est dans son essence de croître, de prospérer pour fructifier.

Quelque grosse pierre gêne-t-elle la sortie de terre de la tige ? Nous voyons celle-ci tâtonner sous l'obstacle et en suivre patiemment les aspérités pour profiter de la moindre faille, contrainte parfois de se ressaisir pour recommencer dans une autre direction sa fouille persévérante.

Cette recherche tenace des éléments de vie, cette lutte permanente et spontanée contre les obstacles qui s'opposent à la croissance

et à la montée, ces tâtonnements inlassables, même lorsqu'ils sont inefficaces, l'émouvante exaltation d'une tige qui semble vouloir dominer la forêt des tiges, à l'appel de l'air libre, du bleu du ciel et du soleil, la frénésie de fructification, c'est toute l'histoire aussi du devenir humain pour l'enfant qui commence son aventure de la vie.

Voilà l'inéluctable voie naturelle, trop souvent masquée par les théories sociales, philosophiques ou religieuses, intéressées à l'obscurcissement de notre volonté de vie et qui ont tenté de donner artificiellement un autre but à nos efforts, comme si ce n'était pas un destin suffisamment noble que de réaliser en soi, et en collaboration avec d'autres hommes, sa part de travail, de beauté et d'harmonie.

Il est vrai que toujours se pose à l'esprit inquiet de l'homme l'éternelle question : pourquoi naître, pourquoi grandir, fructifier et mourir ? Pourquoi reproduire la vie ? Pourquoi durer et monter ?

Loin de nous la pensée de décourager l'homme de chercher et de trouver s'il le peut une solution apaisante à cette énigme, à condition seulement que ces recherches, les théories et les pratiques qui en résultent, ne contrarient pas notre logique cheminement. Nous devons mener le lourd chariot chargé jusqu'à son aboutissement dont la notion est inscrite dans tout le devenir de notre être. Nous comprenons qu'on puisse être hanté par le souci, auquel nous n'échappons pas, de savoir ce que deviendra en définitive notre charge, s'il n'y aurait pas possibilité d'empêcher qu'elle s'anéantisse, si nous ne pourrions entrevoir un but plus idéal, plus haut et plus majestueux encore, par delà la fin de notre vie matérielle, si enfin cette vie vaut la peine d'être vécue et s'il est vraiment nécessaire de charger sans cesse le chariot et de continuer sans répit la laborieuse ascension.

Nous dirons seulement que ce sont là des considérations subsidiaires, auxquelles s'attachent de préférence les individus stériles, ceux qui ont conscience de n'avoir pas suffisamment rempli leur destinée, qui n'ont pu former un épi vigoureux et qui voudraient bien, à l'occasion d'une arrière-saison favorable, tenter de monter encore, et qui sait, de fructifier peut-être, de réaliser si peu que ce soit une portion au moins de cette destinée dont le vide leur est une intolérable souffrance.

Les êtres qui ont fourni un effort à peu près normal, qui ont donné naissance à des enfants dont ils ont accompagné la croissance, ou à des œuvres qui sont, au même titre, le meilleur d'eux-mêmes, s'éteignent lentement, comme les lampes sans huile qui ont généreusement donné leur essentielle lumière, comme le voyageur qui est parvenu au terme de sa route, dans l'apaisante certitude d'avoir accompli le cycle.

Le problème reste posé. Il continuera à susciter longtemps encore — si ce n'est toujours — la quête anxieuse de ceux qui, par delà leur humaine condition, ne s'arrêtent jamais d'interroger le monde pour tenter de lui arracher quelque secret.

Ce qui compte, en définitive, c'est l'action tangible qui fortifie et embellit la vie de l'homme.

Quoi qu'il en soit, un fait est certain et sera le point de départ de notre sollicitude éducative et humaine — tous autres problèmes, qui ne sauraient d'ailleurs en rien modifier ce fait, étant réservés — : *la vie est*, et nous énoncerons notre

### *Première loi : LA VIE EST*

*Tout se passe comme si l'individu — et d'ailleurs tout être vivant — était chargé d'un potentiel de vie, dont nous ne pouvons encore définir ni l'origine, ni la nature, ni le but, qui tend non seulement à se conserver et à se recharger, mais à croître, à acquérir un maximum de puissance, à s'épanouir et à se transmettre à d'autres êtres qui en seront le prolongement et la continuation. Et tout cela, non pas au hasard mais selon les lignes d'une spécificité qui est inscrite dans le fonctionnement même de notre organisme et dans la nécessité de l'équilibre sans lequel la vie ne pourrait s'accomplir.*

*Toute contrainte, tout obstacle qui gênent et empêchent cette réalisation dynamique de la destinée intime de l'être, sont ressentis comme une dangereuse rupture de l'équilibre nécessaire. La baisse du potentiel de vie suscite un sentiment d'infériorité et d'impuissance qui nous est une douleur profonde, tout comme le coup qui atteint notre corps risque de diminuer notre puissance physiologique, de déséquilibrer notre organisme et de nous occasionner une souffrance qui n'est que la traduction sensible de l'atteinte subie.*

*C'est au contraire dans la recharge normale de ce potentiel de vie que l'homme puise son sentiment de puissance qui lui est aussi essentiel que le souffle même, dont chaque raté provoque une oppression, dont la satisfaction est comme une exaltation de cet instinct de vie, sans lequel, malgré les plus étonnantes découvertes de la science et de la philosophie, rien ne serait.*

*Toute notre pédagogie visera justement à conserver et à accroître ce potentiel de vie que les méthodes traditionnelles entament jusqu'à l'éliminer parfois et dont la persistance et l'exaltation sont comme le baromètre même d'une saine méthode.*

## II. LE SENS DYNAMIQUE DE LA VIE

De ce point de vue essentiellement dynamique, la vie de l'homme peut être comparée à un torrent.

A la naissance, la puissance du torrent n'est encore qu'une virtualité, dont la réalisation est conditionnée par les circonstances naturelles qui ont porté le flot sur le flanc de la montagne, d'où il va dévaler, en acquérant toujours plus de puissance et d'élan.

La source, devenue torrent, commence son périple. Et ce potentiel de puissance de la source, comme le potentiel de vie de l'être humain, a ceci de particulier et d'extraordinaire que la marche en avant, loin de l'user, lui est une occasion d'exaltation de sa force.

Le torrent continue mécaniquement sa course toujours plus puissante à mesure qu'il avance, jusqu'à en paraître formidablement invincible. Vers quel but ? Il ne se pose pas la question et se la poserait-il que cela ne changerait en rien son besoin impérieux de réaliser, avec une vitalité sans cesse accrue, les exigences matérielles de sa course vers la vallée.

Ce n'est que lorsque le torrent arrive dans la plaine, quand son cours s'apaise et se divise, qu'il fructifie : ses canaux latéraux diminuent sa force naturelle mais amplifient son rayonnement, ce qui est, en définitive, une nouvelle exaltation de sa potentialité. Et dans le même temps, partis de droite et de gauche, lui viennent d'autres flots, qui gonflent aussi son débit, lui redonnant une forme nouvelle de puissance qui compense en partie l'impétuosité tombée. Puis, quand il a ainsi achevé sa course, qu'il a dévalé la pente, renforcé et agrandi son cours, qu'il s'est gonflé à la vie des sources voisines, qu'il a nourri généreusement dans la plaine les canaux qui sont nés de lui, il s'anéantit enfin dans l'immense et éternel équilibre de la mer.

Or, ces gouttes d'eau que nous voyons partir si intrépidement vers la vallée, les hommes s'en saisissent, les retiennent dans leurs mains ou les emprisonnent dans des récipients. Ils les examinent alors et notent doctement leur mobilité et leur limpidité ; ils les analysent pour en distinguer la composition et les vertus possibles. Ils expérimentent, agitent, chauffent, refroidissent, combinent avec une telle science et

une si subtile ingéniosité qu'ils sont persuadés d'avoir découvert enfin tous les secrets de la nature des gouttes d'eau. Ils connaissent tout, effectivement, sauf cet impondérable qui se rit des expériences et des mesures humaines, cette force inexplicable encore qui pousse les gouttes d'eau à courir, à sauter, à partir, invincibles. Non pas parce qu'elles sont hydrogène ou oxygène, parce qu'elles ont la propriété de s'évaporer et de se condenser, ou de dissoudre d'autres matières — ce sont là détails accessoires — mais parce qu'elles doivent aller dans le sens où le veut la nature pour l'accomplissement de leur périple.

Nos docteurs ont procédé avec les enfants comme avec les gouttes d'eau. Ils les ont pris entre leurs mains, les ont isolés, retenus, enfermés pour mieux les examiner, pour analyser leurs pensées supposées, leurs facultés, pour étudier leur comportement. Mais cette étude statique de l'être pris dans un mouvement infini de son devenir, juste en elle-même si on ne considère que la composition analytique de l'individu examiné, devient profondément incomplète et erronée si l'on veut se hausser à la compréhension synthétique de l'être vivant.

Nous allons, par delà les observations partielles et partiales des hommes de sciences, considérer l'enfant dans son devenir — et ce sera le deuxième grand principe de notre pédagogie. Nous examinerons beaucoup moins la goutte d'eau dans le bocal que la source devenue torrent et qui poursuit, à un rythme qui nous étonne et nous dépasse, sa course puissante vers l'accomplissement de son cycle de vie.

Nous nous heurterons, dans notre projet, à deux difficultés principales :

L'être en mouvement se conçoit intuitivement, mais il est autrement difficile d'en expliquer logiquement le mécanisme ; la vie se « sent », mais il est bien délicat d'en découvrir les règles et les lois. Il en est de même d'une auto qui passe, qui risque de vous entraîner ou de vous emporter, ou qui vous dépasse dans un hallucinant vrombissement. Vous pouvez, à son passage, deviner ses qualités d'élégance, de vitesse, de puissance, de tenue de route, de dynamisme, mais il est bien difficile de préciser ces notions quand il n'y a déjà plus devant vous qu'un nuage de poussière complice. Nous voudrions alors arrêter l'auto pour pouvoir l'examiner en détail, dans sa nature, sans nous méfier que nous négligerions alors ou que nous sous-estimerions l'importance décisive des éléments mêmes qui nous avaient frappés dans la machine en pleine course et qui sont en définitive les seuls importants.

C'est la difficulté à trouver une technique d'étude de l'être en mouvement, la relativité complexe des résultats obtenus, la commodité au contraire de l'étude analytique et statique qui expliquent les tâton-

nements et les balbutiements d'une psychologie et d'une pédagogie génétiques qui se détachent lentement des brumes formelles de la scolastique.

Il y a aussi à cette méconnaissance, une autre grave raison, pour ainsi dire subjective. Si les enfants étaient en mesure d'analyser leur propre comportement, et de prévoir, en conséquence, les lignes logiques et sûres d'une pédagogie répondant à leur nouveau devenir dynamique, de grandes découvertes seraient certainement réalisées. Mais c'est nous, adultes, qui ne marchons plus au même rythme qu'eux, qui prétendons régler et juger leur course torrentielle. Alors, il se produit un complexe naturel à peu près inévitable.

Lorsqu'on s'en va à pied sur une route, on n'a que des pensées mauvaises et des paroles injurieuses pour l'automobiliste — pas toujours prévenant il est vrai — qui vous frôle, vous éclabousse et vous repousse dans le fossé boueux, sans même daigner ralentir sa course diabolique. Tout le monde connaît la mauvaise humeur du conducteur d'une pauvre guimbarde qui se sent dépassé par le ronflement vigoureux d'une belle auto moderne, et la classique réaction de défense du chauffeur de camion qui s'obstine à tenir le milieu de la route, malgré les coups de klaxon coléreux de l'auto trépidante qui veut le dépasser pour reprendre son rythme hors du sillage étouffant des relents de poussière et d'essence.

Nous sommes trop souvent ce grincheux conducteur de camion. Nous sommes plus ou moins à un âge où le torrent, s'il s'accroît en volume et recouvre de nouveaux éléments de puissance, se calme d'autre part et s'assagit.

Alors, malgré nous, nous éprouvons une sorte d'incompréhension, voire de jalousie, sourde ou non, vis-à-vis de ceux qui, jeunes encore, ont besoin de bondir impétueusement avant de devenir eux-mêmes rivière calme et féconde. Ni l'éducateur, ni le père de famille, ne comprennent l'activité incessante et le dynamisme irrépressible de ses enfants. Avec une conséquence qu'on n'oserait concevoir si elle n'était généralisée, il essaye de les retenir dans leur course et d'imposer au torrent le rythme de la rivière assagie. Peine perdue! ... Alors, en désespoir de cause, il dresse de puissants barrages qui coupent effectivement et morcellent le cours du torrent. Mais il s'étonne ensuite que le torrent ne soit plus torrent et qu'il n'en ait plus ni l'impétuosité ni la puissance invincible.

Les parents, eux, se résignent du moins à cette différence de rythme, parce qu'il s'agit de leurs enfants. Les plus sages se souviennent même de leur jeunesse qu'ils voient revivre avec quelque orgueil dans les débordements de leurs fils.

Mais les éducateurs! Quels acariâtres conducteurs de camions!

Quels barrages ils ont tenté de dresser en travers du torrent ! Quelle incompréhension d'un rythme de vie qu'ils ont eux-mêmes oublié ! On dirait, semble-t-il, que toute pédagogie consiste à réduire ce trop-plein de vitalité, à habituer la petite auto nerveuse à piétiner derrière les canions qui masquent dans un nuage de poussière empuantie, l'horizon clair et grisant de promesses de la route libre.

Nous tâcherons, nous, de nous embarquer dans une auto rapide, d'aller au rythme puissant et léger à côté d'autres autos neuves et frémissantes, animées d'une même volonté de puissance et de conquêtes. Nous nous emballerons avec elles dans les routes droites et libres de la plaine ; nous grimperons les mêmes côtes, nous côtoyerons les mêmes précipices ; nous patinerons accidentellement dans les mêmes fondrières ; nous frémirons de la même impatience devant les passages à niveau fermés ; nous subirons les mêmes pannes, auxquelles nous réagirons selon un processus identique.

Alors, mais alors seulement, nous pourrons mieux comprendre la vie qui monte, la mieux comprendre pour la mieux servir.

Et nous énoncerons, par cette deuxième base de notre pédagogie, notre

### *deuxième loi : LE SENS DYNAMIQUE DE LA VIE*

*La vie n'est pas un état mais un devenir. C'est ce devenir qui doit animer notre psychologie pour influencer et diriger la pédagogie.*

### III. LA MONTÉE DE L'ÊTRE

*L'individu à la recherche d'une technique de vie. De l'instinct à l'éducation.*

Tout être possède une technique de vie dont la différenciation laisse apparaître les caractéristiques des espèces, et sans laquelle il ne pourrait ni vivre, ni se défendre, ni se reproduire ; sans laquelle s'éteindrait cette étincelle obstinée, cet élan tenace qui le pousse en avant, dans le sens de la réalisation de son cycle de vie.

Cette technique de vie résulte de l'expérience et de l'adaptation au cours de centaines de milliers de générations. Là où l'individu a été incapable de réagir avec succès, il a disparu, et la race vaincue s'est éteinte. Toute race actuellement vivante possède une technique de vie qui a fait ses preuves et qui, tant que les circonstances ne varient pas dangereusement, assure la perpétuité de l'espèce.

Cette technique de vie, c'est *l'instinct* qui n'est que la traduction pour ainsi dire physiologique de la longue expérience des générations antérieures.

On a trop médité de l'instinct. Parce que nous l'avons en commun avec les animaux, certains en déduisent parfois, qu'il est, de ce fait, de qualité inférieure et peu digne de notre noblesse. Mais n'avons-nous pas en commun avec les animaux aussi la consistance et la composition d'un même sang, le fonctionnement d'organes similaires, et, en définitive, ce grand élan vers la vie ? Ce qui garantit si bien l'animal serait-il donc foncièrement mauvais chez l'homme ? L'instinct qui permet à l'abeille de bâtir ses alvéoles géométriques et de produire selon les besoins des ouvrières ou des reines, l'instinct qui guide l'oiseau dans la construction de son nid, qui fixe à l'hirondelle l'heure de son départ et la dirige par-dessus les mers, cet instinct qui atteint parfois, chez les bêtes, un degré de perfection et de sûreté qui déconcerte l'intelligence de l'homme, pourquoi serait-il forcément de qualité inférieure ?

La supériorité de l'instinct c'est justement sa sûreté, son invaria-

bilité, le fait qu'il est inscrit dans notre comportement et qu'il n'a pas à être appris et enseigné. Il fait partie intégrante de l'être comme la couleur des cheveux et le teint de l'épiderme.

Le tâtonnement expérimental existe certes pour les bêtes et l'instinct ne conditionne pas la vie à cent pour cent. Il n'en est pas moins la base principale du comportement.

L'instinct *est*. Mais, il y a un *mais*.

L'instinct est une technique de vie valable pour le milieu où ont évolué les milliers de générations qui nous ont précédés. Si ce milieu change, alors il y a malonne. La technique de vie instinctive ne cadre plus avec la satisfaction des besoins dans les conditions nouvelles de vie.

Tel oiseau tapissait son nid de brins de laine cueillis aux buissons des sentiers. Parce que, depuis des millénaires, des générations d'oiseaux de cette espèce ont tapissé leur nid avec cette laine et que les oisillons portent sans doute inscrit dans leur corps le souvenir moelleux et chaud de ce contact. Mais que, par suite de circonstances imprévisibles — par exemple changement dans l'économie d'une région entraînant la disparition complète de l'espèce ovine — et nous en avons des exemples — que, par suite de ces circonstances, il n'y ait plus un seul brin de laine accroché aux buissons, l'instinct de l'oiseau sera en défaut ; il deviendra insuffisant comme technique de construction du nid. Alors, de deux choses l'une : ou bien l'oiseau essaiera de s'accommoder de cette impuissance, et, dans un nid trop froid, les oisillons mourront. L'espèce risque alors d'aller dégénéralant et de s'éteindre. Ou bien, par un effort d'adaptation que nous dirons intelligent, l'animal cherchera un moyen de parer à cette insuffisance non prévue, non prévisible : il essaiera de remplacer la laine par des brins moelleux, des herbes sèches, par quelque mousse légère ou par son propre duvet ; ou bien il fuira vers des lieux plus cléments où la technique de vie instinctive sera encore suffisante pour assurer la défense des jeunes organismes et la perpétuation de l'espèce.

Si vous sentez l'oiseau inquiet et si vous devinez l'objet de son douloureux déséquilibre, vous pourrez, avec sollicitude, poser un peu de laine aux abords des feuillages où il se prépare à nicher ; à défaut de laine, vous abandonnerez du duvet, ou du moins quelque ersatz moelleux. Vous offrirez à l'oiseau la possibilité de satisfaire ses besoins instinctifs. En vain parfois. L'oiseau dont vous surveillez le manège se méfiera peut-être de ce brin de laine qu'il sent disposé là dans un but sous lequel son instinct ou son expérience redoutent une malveillance fatale ; ou bien le duvet ne répond pas à ses exigences ; ou l'ersatz émet une odeur suspecte. L'oiseau préfère souffrir et laisser souffrir ses petits. Affaire de nature ! ...

Votre sollicitude, c'est un effort d'éducation, un geste pédagogique.

Si l'oiseau avait trouvé dans son milieu familial tout ce que recherchait son instinct pour la construction du nid, vous n'auriez pas eu à intervenir : sa technique de vie lui aurait suffi, et il n'en aurait pas voulu d'autre.

Mais vous avez entendu ses cris plaintifs, vous avez deviné son trouble, la cause de son inquiétude, du déséquilibre qui l'agite. Si vous savez exactement ce que désire l'oiseau, peut-être pourrez-vous le satisfaire. Et encore, ce n'est pas certain, car vous voyez l'exigence soupçonneuse de son instinct. Alors, vous trouverez peut-être plus rationnel de vous saisir de l'oiseau, de l'enfermer dans une cage où vous lui offrirez les seuls éléments que vous croyez propres à la construction de son nid. Vous lui présenterez peut-être même un nid tout fait où l'oiseau n'aura plus qu'à pondre. Et vous vous enorgueillirez de votre victoire.

Mais si, après plusieurs générations de cette fausse éducation, les oiseaux confinés dans cette prison, et qui y sont nés, sont livrés à eux-mêmes, ils auront perdu toutes les ressources de l'instinct. Ou plutôt celui-ci aura réduit son fonctionnement en une technique de vie adaptée à la vie en captivité. Cette règle de vie sera impuissante à résoudre les problèmes suscités par un milieu différent et plus exigeant. L'oiseau sera la victime des éléments ou la proie de ses ennemis.

Vous aurez fait de la pédagogie, mais une pédagogie maladroite, à courte vue, qui vous a donné un semblant de succès provisoire dans le milieu artificiel que vous avez préparé mais qui est sans valeur dans le réel milieu de vie.

Nous formulons alors notre

### *Troisième loi : DE L'INSTINCT A L'EDUCATION*

*L'instinct est la trace qu'ont laissée en nous, transmise à travers les générations, les tâtonnements infinis dont la réussite a permis la permanence de l'espèce.*

*Les variations du milieu obligent l'individu à modifier ces traces par de nouvelles expériences. L'adaptation qui en résulte constitue l'essence même de l'éducation.*

Cette loi nous apporte un raccourci concret de l'éducation des enfants.

Au temps pas bien lointain où l'homme n'était pas encore parvenu à modifier de façon profonde et catastrophique le milieu où il vit, où

doivent vivre ses enfants, l'instinct restait pour lui aussi comme une technique de vie qui se suffisait dans la plupart des cas : l'enfant vivait dans la demeure ancestrale, avec les aliments dont s'étaient nourries — avec succès — les générations qui l'avaient précédé. Il travaillait plus tard les mêmes champs, avec les mêmes outils, à peine et très progressivement modifiés, pour faire pousser les mêmes graines et cueillir les mêmes fruits. Ou bien il gardait dans les mêmes pacages les mêmes troupeaux de chèvres ou de brebis.

C'était alors une technique de vie presque parfaite, qui assurait une stabilité et une paix que les poètes ont souvent chantées, non sans quelque raison et une pointe aussi de regret. Mais qu'un hiver exceptionnellement rigoureux, une inondation, une sécheresse intempestive viennent déranger le déroulement instinctif de cette technique de vie, et voilà des populations désemparées, comme l'oiseau qui a perdu son nid dans une tempête.

Qu'un individu imaginaire se mêle un jour de faire une découverte technique qui, en soi, apporte une amélioration certaine au mode de vie mais dérange et déséquilibre de ce fait, la technique instinctive, voilà la masse affectée par la nouveauté qui réagit vigoureusement contre les trouble-fête que sont les novateurs, qu'ils appellent Jacquart ou Edison.

Or, ce qui caractérise notre époque, c'est l'incessante évolution du monde qui nous entoure. Il y a cent ans, une découverte désaxait un instant la vie des campagnes et des cités, comme une pierre qu'on jette dans l'eau calme où elle produit un jaillissement et des remous qui vont s'amenuisant en vagues concentriques. Puis la vie reprenait lentement son équilibre, les techniques de vie avaient le temps de s'adapter aux changements pour acquérir, à travers l'expérience de plusieurs générations, la certitude et la finalité de l'instinct.

Nous en sommes aujourd'hui à une phase accélérée de ce processus rapide de modification du milieu. A quelques années de distance, on ne reconnaît plus une région : des cultures qui étaient pratiquées depuis des siècles disparaissent subitement, des modes de locomotion vieux comme le monde deviennent impuissants à satisfaire aux nécessités du rythme contemporain de la vie. L'alimentation elle-même s'est si totalement transformée, et évolue encore à tel point tous les jours, que notre instinct ne s'y reconnaît plus. La technique de vie instinctive est irrémédiablement dépassée. On peut s'en féliciter ou le regretter, mais cela est. Il faut toujours ou s'adapter ou mourir, et comme on veut vivre, il faut tâcher de s'adapter.

Qu'on ne s'y trompe pas : le grand drame de l'éducation d'aujourd'hui vient de ce déséquilibre permanent entre le milieu interne d'une part de l'individu qui atteint et a besoin de conserver pour vivre un

minimum d'équilibre et d'harmonie, et un milieu externe sans cesse en mouvement, continuellement agité par les pierres qui élaboussent en produisant des ondes qui se heurtent et se contrarient comme des vagues folles.

C'étaient naguère les générations qui avaient le loisir de s'adapter aux modifications du milieu. Ce sont aujourd'hui les individus qui doivent réussir ce tour de force : *retrouver l'équilibre ou mourir*.

Qu'on ne s'étonne pas si, dans ces conditions, les fonctions d'éducation ont acquis, dans la société actuelle, une importance aussi décisive, et si elles sont aussi lentes et aussi impuissantes à parvenir à une suffisante efficience. Les normes d'un passé révolu ne sont plus valables pour un présent trop dangereusement dynamique. Les méthodes possibles et valables il y a cent ans, il y a cinquante ans, il y a vingt ans même, sont aujourd'hui impuissantes à assurer la préparation à la vie dans un milieu qui a si profondément évolué. La part de stabilité qui nous venait de l'instinct lentement et laborieusement réajusté est désormais anéantie. Nous sommes, de ce fait, placés devant un problème tragique : retrouver par delà cet instinct déficient, les lignes de vie qui permettraient malgré tout à l'individu de vivre, de durer et de fructifier dans un milieu qui a perdu sa permanence, de dominer ce milieu pour que continue une vie puissante, orientée dans le sens du vrai progrès.

La vie était naguère à l'image de ces bons groupes de paysans qui s'en allaient le dimanche à la messe au village voisin : tous en chœur, pères, mères, grands-parents, voisins et amis, les enfants aussi, et parfois même le chien qui ne voulait point « s'en retourner » et le chat qui les accompagnait de mur en mur jusqu'aux dernières maisons du hameau.

Le groupe n'était pas encore disloqué. Bien sûr, les hommes mûrs préféraient parler avec leurs semblables de leurs intérêts communs ; les femmes s'en allaient en grappes papotantes ; les vieux semblaient jouir plus que d'autres de la résonance matinale ; et les enfants étaient tantôt devant, tantôt derrière, au gré de leur marche capricieuse, et ils jouaient parfois même entre les jupes des mamans, ou heurtaient au passage les bâtons des vieillards. Mais le groupe n'en restait pas moins cohérent, l'enfant héritant naturellement de la connaissance, des réflexions et du bon sens des générations qui marchaient ainsi près de lui, tutélaires.

L'éducation devait alors fonctionner dans le groupe à ce rythme traditionnel. Si, par caprice ou nouveauté, elle avait entraîné l'enfant en avant, loin du groupe, arraché à sa nécessaire influence, il y aurait eu déséquilibre et erreur. La vie allait dans le sens de la tradition et l'École devait, pour remplir son rôle, en être intimement baignée.

Si nous ne préconisons plus cette éducation traditionnelle (le mot traditionnelle étant pris dans son vrai sens aucunement péjoratif) c'est que les conditions de milieu ont radicalement changé : le groupe complexe et cohérent s'est disloqué ; le père a pris son auto ; les jeunes ont enfourché moto ou vélo, on a conseillé aux vieux de prendre sagement le train, les enfants, eux, ont de bonnes jambes, alors on leur laisse faire le chemin à pied et on les voit galoper seuls, en désordre, inquiets et désaxés, sur le chemin où plus rien ne les guide, ni les encourage. Quelques-uns d'entre eux, fils de familles aisées, trouvent un coin dans l'auto ; les plus hardis s'accrochent au marchepied. Mais ce ne sont là que des solutions de fortune. Les enfants ne seront sauvés que si l'Ecole sait et peut les regrouper, et, utilisant des méthodes adaptées à la dynamique contemporaine, les faire rejoindre les vieux, sages et lents, les parents affairés, et les jeunes grisés de vitesse. C'est cette conjonction difficile mais nécessaire que doit réaliser l'Ecole actuelle, qui ne sera nouvelle que parce que la vie elle-même est chaque jour nouvelle, qu'elle doit s'adapter non pas d'une génération à l'autre, mais chaque année, chaque jour.

Il ne suffit pas de rejoindre les enfants sur la route et de les pousser dans une auto qui leur permettrait d'arriver à la ville aussi vite que leurs parents. Deux, trois autos qui se suivent ou se dépassent sur une route ne constituent nullement un groupe éducatif. Il ne suffit pas de répondre à la trépidation du siècle par la trépidation de l'Ecole, pas plus que par l'isolement factice, dans un fossé, loin du rythme qui nous gêne. Il faut, derrière cette trépidation, par delà ce dynamisme en apparence incohérent, rejoindre les lignes essentielles de vie qui seront l'armature inébranlable de notre éducation moderne. Plus il y a déséquilibre dans le milieu, plus est grand et vaste le rôle de l'éducation.

L'éducation, c'est l'adaptation au milieu de la montée de l'individu vers l'efficiencia de son être.

Il y a alors ceux qui disent : intervenons si possible pour empêcher le milieu de changer ; retournons à cette stabilité à laquelle l'enfant était adapté par le seul exercice de son activité instinctive ; il nous sera alors beaucoup plus facile, sans tant de sollicitude éducative, d'atteindre à l'harmonie et à l'équilibre qui sont la perfection de l'adaptation. Et ce raisonnement n'est en apparence pas faux.

Pourquoi certains ménages se retirent-ils à la campagne pour mieux élever leurs enfants ? Parce que là le progrès ne pénètre que lentement, que, plus qu'à la ville, demain ressemble à hier, que le progrès déséquilibre moins l'ordonnance sociale, que la nature, toujours sensiblement la même, domine encore de son influence les forces

destructrices ? Et, effectivement, le milieu naturel, la campagne, se prêtent beaucoup mieux à l'harmonie éducative. Nous ne saurions l'oublier. Et pourtant, nous nous refusons à faire si totalement machine arrière car le progrès dont nous nous plaignons porte en même temps en lui trop de virtualités de puissance. Il suffirait pour le rendre tout à fait favorable, que ces virtualités soient davantage intégrées à la vie de l'homme, qu'elles soient elles-mêmes équilibrées, centrées par delà le dynamisme social sur les besoins véritables des individus.

Ce dynamisme technique et social actuel n'a d'ailleurs nullement affecté la nature intime de l'enfant.

Il est toujours le même petit paysan qui traverse la rivière sur sur une planche jetée bord à bord. Lorsqu'il s'exerce, devant l'atelier du scieur de long, à marcher à pas prudent sur le dos d'un billot posé à terre, il y réussit assez bien et ce ne serait qu'un jeu de bébé de marcher de même en équilibre sur une planche où les pieds ont leur place. Si cette planche domine un ruisseau paisible et point trop large, ni trop haut, il y réussit encore avec un minimum d'audace et d'effort. Mais s'il s'agit de traverser une rivière, si l'eau coule sous la planche dans un lent tourbillonnement qui vous attire, si la planche se balance doucement, le petit paysan a le vertige, il hésite et ne réussit qu'après un patient exercice... Et si la rivière gronde aujourd'hui, inquiète et mauvaise, éclaboussant la planche de ses vagues déchiquetées, alors l'enfant recule, effrayé, remonte ou redescend le courant à la recherche d'un pont rassurant ; ou si vous le poussez à traverser, ou s'il croit devoir le faire, le vertige le gagne et il court le risque de se noyer.

Pourtant cet enfant qui recule, cherche une autre solution ou craint de disparaître, est le même qui passait en sifflant sur la planche du ruisseau. Ce qui a changé, ce sont les conditions de traversée auxquelles l'enfant n'a pas su s'adapter à temps et qu'il n'a pas pu dominer. Ce sont aussi ses réactions qui changent selon le milieu, et qui changent d'autant plus qu'évolue le milieu.

Nous sommes au centre de cette inquiétude. Comment réagit l'enfant sur la planche au bord de la rue, sur la planche jetée en travers d'un ruisseau paisible, sur celle qui rejoint les deux rives feuillues d'une rivière clapotante, ou en face du torrent furieux, désordonné et hurlant, qui risque de l'engloutir ? Tel est le problème que nous voudrions essayer de résoudre, nous appliquant moins à l'analyse de l'enfant lui-même qu'à celui, plus essentiel, de son comportement dynamique en face de la société contemporaine.

La pédagogie a trop considéré jusqu'à ce jour que ce problème ne se pose point sous cette forme aiguë parce qu'à l'en croire, l'enfant ne s'aventurerait sur la planche que si l'adulte l'y accompagnait, ou

l'y poussait, ou y disposait des barrières suffisantes pour éviter tout accident. L'École prétendait préparer le chemin : elle se préoccupait surtout d'éviter les accidents et trouvait plus simple d'interdire l'accès de la planche ou de la tirer prudemment sur le bord. Ce qui est une inacceptable solution de défaite.

Nous partons, nous, d'un principe différent. L'enfant veut traverser le ruisseau ou la rivière. Pourquoi direz-vous ? Nul ne le sait : pour aller voir de l'autre côté et continuer sa route. Il ne veut pas rester sur ce bord... Et c'est pourquoi il y a si souvent des enfants noyés : ils n'avaient point écouté les recommandations statiques de leurs éducateurs ; ils avaient répondu intrépidement à l'appel de la vie. Ils avaient essayé de vaincre ; ils ont été vaincus, mais il n'empêche que partout et toujours les enfants essaient de vaincre les éléments, de se vaincre eux-mêmes, pour passer sur l'autre rive.

Cet élément nouveau, ce besoin de l'individu qui cherche toujours et partout à se dépasser, à se réaliser, à dominer les obstacles, cet appel nécessaire d'une vie qui veut monter, s'épanouir et fructifier malgré tout, cette constatation du refroidissement fatal qu'amènent l'immobilité et la passivité, tout cela éclaire d'un jour particulier notre projet de mise au point psychologique et pédagogique.

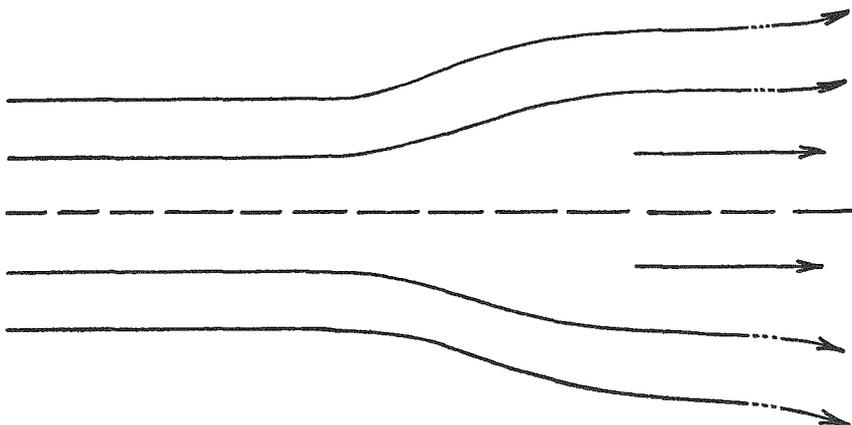
Nous posons donc, au début de ce travail, les données permanentes du problème à résoudre :

- une jeune vie qui monte vers la puissance ;
- un milieu plus ou moins favorable à cette montée ;
- le comportement de l'individu pour essayer de réaliser cette montée et cette puissance.

Voyons maintenant le jeu dynamique de ce processus héroïque et l'aide que nous pourrons pratiquement apporter à sa réussite.

## *COURS DE LA VIE ET BESOIN DE PUISSANCE*

Nous figurerons d'un grand trait ascendant le cours de la vie qui s'en irait normalement, tout chargé de virtualités, dans le frémissement qui, à l'origine, annonce et prépare le grand départ : impérieux dès qu'il commence à grandir et à prendre conscience de ses possibilités, puissant et parfois invincible quand il brille dans l'éclatement de sa jeunesse, grave et mesuré quand s'élabore la fructification, s'épanouissant dans le paroxysme de la reproduction, terminant enfin son cycle dans un calme sage, dans une grande paix qui est un avant-goût de l'anéantissement de la mort.



Ce cours s'en irait normalement vers son destin :

- si ce potentiel de vie était à l'origine maximum ;
- si l'hérédité, les faiblesses ou les erreurs de parents, les nécessités sociales, ou parfois même le simple accident, n'entamaient gravement ce potentiel ;
- si l'individu pouvait poursuivre sa route au rythme et selon les normes de son âge, sans limitation irrationnelle de l'école ou du milieu ;
- si il pouvait s'épanouir normalement pour éclater ensuite dans l'euphorie de la fructification.

Alors cette ligne de vie monterait régulièrement, sans heurts graves, sans détours, avec sa charge permanente de puissance, rechargeant à son tour la vie d'enfants nouveaux qui partiraient eux aussi à l'assaut de la vie, comme ces athlètes qui, dans la course au flambeau, se saisissent de la torche symbolique, laissant le porteur précédent épuisé et pourtant satisfait de l'effort mené jusqu'à son aboutissement.

Disons tout de suite que ce schéma n'est qu'un idéal très rarement réalisé : on rencontre cependant quelques rares individus qui ont été favorisés, dès leur naissance, des biens essentiels que nous avons souhaités, qui ont pu ensuite, par d'heureux concours de circonstances, monter puissamment pour s'épanouir enfin et fructifier avant de s'anéantir dans la conscience apaisée de l'être qui a terminé sa route. De tels individus ont connu un maximum d'équilibre, et donc de bonheur.

Nous verrons comment l'être humain vise sans cesse à parvenir à cette plénitude, comment il réagit en face des obstacles qui s'op-

posent à sa montée, non pas certainement d'une façon toujours identique mais en vertu d'un principe unique et général qui est le besoin de puissance au service de l'universel instinct de vie.

Ce besoin de puissance nous apparaît comme une loi absolument générale, qu'il est profondément étonnant de voir si méconnue et dédaignée par les psychologues et les pédagogues. Il n'y a pourtant qu'à regarder vivre l'enfant pour s'en convaincre : vous lui faites manger sa soupe, mais, sauf les cas de dégénérescence congénitale ou éducative, l'enfant veut saisir la cuiller et manger lui-même et seul. Il pourrait de même manger si facilement sous l'arbre les cerises du panier, mais il faut qu'il grimpe sur le cerisier, au risque de ne pas satisfaire totalement sa gourmandise. Vous lui montrez à dessiner un bonhomme, mais il est là qui frémit d'impatience : il veut se saisir du crayon tout de suite et réaliser lui-même ses arabesques déroutantes. Vous le prenez à bras-le-corps pour lui faire franchir sans danger un canal profond, mais lui vise à repasser sur l'autre rive pour s'essayer à franchir l'obstacle en bandant ses muscles et son audace ; il apprend à monter à bicyclette et c'est lui-même qui vous crie : « Lâche-moi ! » tout comme il a délibérément abandonné votre main lorsqu'il s'est intrépidement risqué sur ses deux jambes vacillantes à la conquête de l'espace immédiat.

Grandir, accéder à la puissance, oui ; mais pour mesurer sa force contre l'obstacle, pour exalter son potentiel de vie, pour apporter aux autres hommes l'aide salutaire d'un effort individuel qui, ajouté aux autres efforts, changera l'aspect du monde, dominera la nature, magnifiera le destin de l'homme.

Ce besoin de puissance, nous allons donc, nous, en faire cette lumière permanente qui, quels que soient les détours que nous puissions emprunter, nous permet seule de suivre l'homme dans sa lutte pour cette plénitude de vie qui est sa raison d'être et la promesse de son épanouissement.

## IV. BIEN PARTIR POUR LA VIE

### *L'enfant vient de naître.*

En nous basant sur nos observations précédentes, nous ferons quelques constatations majeures qu'il est étonnant de voir si généralement méconnues.

L'enfant n'est, à l'origine, ni un être passif, ni une marionnette, ni une cire molle extraordinairement docile entre les mains de parents qui auraient la prétention de le former et de le re-crée. Dès sa naissance, l'enfant est un être riche de son potentiel de vie et qui doit, pour croître et remplir sa destinée, satisfaire son impérieux besoin de puissance.

Equilibre, santé, bonheur ne sont jamais des réalités statiques et définies. Ils sont le résultat de l'ébranlement vigoureux, de la mise en marche harmonieuse du potentiel de vie, de la satisfaction du besoin de puissance, résultante elle-même du bon fonctionnement de la machine humaine.

Si ce potentiel de vie ne peut pas se traduire en réalités favorables, si des obstacles majeurs s'opposent à son expansion, il se produit dans l'individu un déséquilibre qui est, à un degré plus ou moins aigu, malaise et souffrance.

Ces obstacles peuvent être intérieurs ou extérieurs :

### *Intérieurs d'abord*

Dus à un mauvais état initial du mécanisme humain, soit d'origine congénitale, soit accidentelle : malformation physiologique, déficience des organes, faiblesse général du tonus vital.

C'est ce que nous appelons les tares, qui sont, dans leur genèse, exclusivement physiologiques, les complications fonctionnelles ou psychiques n'étant que la conséquence plus ou moins immédiate, plus ou moins tenace, de ces tares physiologiques.

Cette prééminence de la tare physiologique sur la tare psychique est une constatation dont nous devons tenir le plus grand compte dans tout le processus éducatif.

*Extérieurs ensuite*

Le cours du torrent qui vient de s'ébranler ne dépend pas que de sa propre puissance. Celle-ci est bien vite, hélas ! rebutée ou renforcée, retenue, déviée ou compromise par d'autres forces qui l'exaltent ou l'annihilent et l'asservissent. Dépendant du milieu, le torrent suivra son cours impétueux de torrent, plus ou moins tortueux selon la nature du sol qu'il fouille, plus ou moins coupé de cascades et de tourbillons ; ou bien il sera limité par un barrage artificiel, coupé par une digue, enchaîné et engouffré dans un noir cylindre pour être au loin torturé et déchiqueté par la vitesse de la turbine ; ou bien encore son cours s'étalera prématurément dans une plaine paisible où son lit serpentera entre des rives feuillues, où un autre cours d'eau se saisira de lui, prendra sa force et sa puissance. Plus rien ne restera du vrai torrent.

Le milieu est déterminant, au même titre que la constitution plus ou moins harmonieuse de l'être primitif. Un individu superbement parti, avec un potentiel maximum de puissance et d'équilibre, peut sombrer bien vite par la faute d'un milieu hostile et pervers ; tandis qu'un être déficient peut être régénéré par un milieu plus favorable et plus efficace.

Une auto toute neuve, fraîchement sortie de la chaîne, peut s'user en quelques mois sur un chemin impossible, surtout si sa charge est exagérée ; pendant qu'une vieille auto roulera des années encore si elle est menée doucement sur une route lisse, par un conducteur qui sait la ménager et la soigner. Ce qui ne veut pas dire, certes, qu'une mauvaise auto vaille mieux qu'une neuve. Nous avons voulu montrer seulement toute l'importance déterminante du milieu qui ne doit pas être considéré après l'être intérieur, ni encore moins avant, mais en même temps.

Ce sont des considérations absolument indissolubles, qu'on sépare parfois arbitrairement, pour les besoins seulement d'une démonstration philosophique, mais dont le sort est depuis les origines de la vie bien radicalement et définitivement lié.

De cette dernière série d'observations découlent des

*DIRECTIVES PÉDAGOGIQUES PRATIQUES*

Elles sont simples, ou du moins faciles à préciser — ce qui ne veut pas dire hélas ! qu'elles soient aussi faciles à suivre. Mais du moins après les considérations que nous venons de formuler, le problème peut être posé avec certitude. Il suffirait souvent d'un peu de bonne volonté sociale pour le résoudre favorablement.

### 1) *L'enfant va naître*

Il faut assurer au maximum le bon état physiologique de l'individu à sa naissance : ce bon départ, nous l'avons dit, a une importance déterminante.

a) Il y a malheureusement une certaine part d'hérédité qu'il n'appartient pas toujours à l'individu d'éviter totalement, mais que plusieurs générations d'action intelligente pourraient corriger par l'amélioration progressive de la santé des parents avant la conception.

b) La faiblesse constitutive des parents, les conditions déficiente de vie et de travail qui les ont marqués, les tares physiologiques, déjà plus ou moins héréditaires, dont ils souffrent, sont des prédispositions défavorables à l'équilibre organique de la descendance. Un arbre chétif, anémié, rongé par le mal, ne donne qu'accidentellement une récolte satisfaisante. En bonne logique, une progéniture physiologiquement parfaite ne saurait être le résultat que d'un choix minutieux des parents. Les éleveurs le savent et ils s'en préoccupent en tout premier lieu. Mais ils savent aussi que se transmettent mystérieusement certaines virtualités, certaines aptitudes qui, par-dessus et par delà la matérialité de la machine vivante, rendront plus subtil l'élan de la vie, plus efficient le tonus initial, plus efficace l'action du milieu.

Car si nous avons posé en principe l'importance primordiale de l'harmonie physiologique, cela ne veut pas dire que nous sous-estimions les vertus éminentes de ces virtualités supérieures qui restent pour nous impondérables et intangibles. C'est comme la marque mystérieuse de la conception même de la machine, et cette marque est une combinaison plus ou moins bénéfique des divers types qui l'ont engendrée. Mais là le problème nous dépasse et nous ne faisons que le noter, non sans signaler qu'il est en définitive le seul vraiment essentiel, celui qui conditionne la transmission de l'intelligence, des vertus de cœur, d'une parcelle de génie et qui sont les vrais ferments et les vrais moteurs du progrès.

Mais cette marque de machine, il est en notre pouvoir direct d'en surveiller la perfection technique pour qu'elle donne, en toutes occasions, le maximum de rendement. Une auto de conception supérieure peut être inutilisable ou ne susciter que des accidents si les pièces employées sont de mauvaise qualité ou si certains organes ont été malencontreusement déformés. Nous sommes impuissants à rien créer. Nous ne suscitons pas de torrent, mais nous pouvons aider la vie à se réaliser, le torrent à poursuivre sa destinée avec un potentiel maximum de puissance. Là réside le rôle, limité mais combien chargé de possibilités, de la véritable éducation.

Nous avons tenu à mettre en valeur les éléments de ce problème

difficile pour que parents et éducateurs accordent à ces questions de descendance toute l'importance qu'elles nécessitent, qu'ils apprennent à considérer objectivement les potentialités innées qu'il sera possible de cultiver, les tares qu'il faut essayer de bonne heure d'atténuer ou de corriger pour qu'ils connaissent un peu mieux leur machine au départ et qu'ils se préparent à affronter intelligemment les complications qui vont en découler dès la première enfance.

c) De la conception à la naissance, l'enfant fait déjà partie de la famille. Les parents augmentent les chances d'équilibre physiologique au service de la personnalité qui va naître, en veillant attentivement à l'équilibre vital de la mère pendant la grossesse : alimentation convenable, exercice bien réglé, sécurité sociale.

## 2) *L'enfant naît*

L'être humain devrait bien, pour accueillir l'enfant qui va naître, se préparer avec la même émouvante sollicitude qui pousse l'oiseau à la préparation de son nid. Le choix d'un berceau ou d'une layette n'est que subsidiaire. L'oiseau ne construit pas son nid n'importe où, ni n'importe comment. L'homme comme lui, devrait être plus exigeant pour préparer le nid de l'enfant attendu et rendre le milieu ambiant favorable au maximum à la montée du germe qui va naître : choix de la demeure dans un climat favorable (préoccupation instinctive des oiseaux), réalisation des conditions minima de chaleur, d'aération, de propreté, de calme, d'alimentation spécifique.

Ces considérations ont autrement d'importance qu'on ne le croit communément. De leur solution plus ou moins heureuse dépend en grande partie cet équilibre originel qui est un atout puissant dans la vie subséquente. On dira : il ne dépend pas toujours malheureusement de nous que se réalisent ces conditions. Le mal n'est que partiel si on se rend compte du moins que ces conditions sont défavorables car on sera malgré tout attentif aux conséquences qui peuvent en résulter. Si l'on croit qu'elles sont indifférentes à l'avenir de l'enfant alors on n'essaye rien pour en atténuer les effets et on s'étonnera tout simplement des déficiences, des vices et des manies qui se manifesteront plus tard.

Quand nous devenons sensibles à l'appel de l'air pur et du calme — quand nous redevenons sensibles car il s'agit là d'un sens naturel et qui tend à nous quitter — nous savons bien, nous aussi, nous imposer les kilomètres à pied ou à vélo pour fuir le désordre de la ville et retrouver dans la paix de la banlieue le nid calme et reposant. Connaître d'abord, et raisonner. L'erreur n'est pas erreur quand nous en avons conscience.

### 3) *L'enfant commence sa vie*

Les relations du nouveau-né avec le milieu vivant seront, au début, nécessairement réduites. Le rôle des parents, dans ce domaine du social, sera avant tout de préserver l'être faible contre tous ses ennemis. Le nouveau-né n'a besoin ni de visites, ni d'attouchements, ni de caresses, ni de lumière crue ; le bruit surtout peut gêner plus qu'on ne croit son organisme neuf et subtilement sensible. L'enfant veut de la chaleur, une alimentation spécifique, du calme, de la sécurité.

Voilà, rapidement brossées, quelles devraient être les préoccupations majeures des parents vraiment soucieux de l'équilibre, et donc du bonheur à venir de leurs enfants. On dit « il est bien parti », et la sagesse populaire se rend parfaitement compte de toute l'importance de cet heureux départ.

Faites donc que votre enfant parte dans la vie avec un maximum d'élan, avec un potentiel de puissance intact, et un organisme qui soit en mesure de suivre la rude route avec un bénéfique succès.

## V. PRIMAUTÉ DES PREMIERS RECOURS PHYSIOLOGIQUES MÉCANIQUES

Si l'individu venait au monde sans tare physiologique héréditaire ou accidentelle, si sa vie intra-utérine avait satisfait idéalement au processus formatif normal, s'il trouvait, en venant au monde, un milieu naturel, familial et social répondant exactement à ses besoins fonctionnels, les premiers jours, ou peut-être même les premiers mois se passeraient sans trouble ni complication. L'individu monterait dans la plénitude de sa puissance, selon la loi de son espèce, dans la béatitude d'un merveilleux et permanent équilibre. Il grandirait comme un jeune arbre qui pousse droit sans accident, assure des racines, fortifie son tronc, amorce la division étoilée de ses branches. Autant de pris sur l'ennemi. L'arbre adulte conservera toujours la marque bénéfique de ce premier et heureux départ.

Mais aussi pour cet avenir du bel arbre productif, que de soins prodigués à l'arbuste à peine sorti de la pépinière ! Fumé, arrosé, préservé des contacts malencontreux, tuteurisé, taillé, redressé, dirigé, aucun soin n'est épargné pour permettre aux racines de pousser vigoureuses et profondes et au tronc d'éclater en branches maîtresses harmonieuses dont le feuillage touffu s'imprégnera de lumière et de pureté. Et l'arbre grandira dans un équilibre parfait de forces bénéfiques. Les brebis gourmandes gratteront en vain son écorce coriace que les insectes désertent. A sa stature, à son port, à sa vigueur, on distinguera l'arbre bien parti qui deviendra l'orgueil du verger. Par quelle aberration se croit-on parfois dispensé, avec les enfants, de cette sollicitude attentive qu'on ne ménage point aux végétaux productifs ? Et qui ne voit, à la faveur de cette image, l'importance décisive de ce premier départ ?

La plupart du temps, l'enfant souffre en naissant de tares plus ou moins graves qui diminuent son tonus vital, affectent son potentiel de puissance, gênent la satisfaction normale de ses besoins primordiaux, le placent fréquemment en état d'infériorité en face des obstacles que dressent sur sa route la nature, les autres hommes, la famille et la société.

Nous comparerons le jeune être jeté dans une vie pour laquelle il n'est pas suffisamment armé, à l'individu qui, par une nuit noire, se trouve perdu dans une impasse en pleine campagne.

S'il est suffisamment fort, équilibré, décidé, si les obstacles qui s'opposent à sa marche en avant ne sont pas, pour lui, insurmontables, s'il n'y a pas de précipices dangereux, si la nuit n'est pas trop noire, si les sentiers n'ont pas tous disparu, l'individu surmonte les difficultés et poursuit sa route sans plus, avec à peine quelque insensible hésitation. Ce qui sous-entend qu'il ne peut pas y avoir pour lui, dans ce cas, risque d'erreur, et qu'il ira inmanquablement dans le sens où le pousse la vie, avec un maximum d'audace au service d'un potentiel de puissance qui est l'essence même de son devenir.

Nous résumons cette position de départ dans notre

#### *quatrième loi*

*C'est dans la mesure où l'individu est fort, physiologiquement et physiquement, dans la mesure aussi où la nature autour de lui, les adultes, les groupes constitués, l'organisation sociale tout entière facilitent son besoin de puissance au service de l'exaltation de la vie que l'être se réalise dans le bonheur individuel et l'harmonie sociale.*

Mais si cet idéal ne se réalise pas, ou ne se réalise que très imparfaitement, que se passe-t-il ? Comment réagit le jeune être placé brusquement devant un obstacle qui lui interdit de poursuivre sa route ?

A propos de ces premières complications une remarque s'impose que nous préciserons sous forme de loi, pour mieux marquer les étapes de notre raisonnement.

Les premières impuissances sont d'origine physiologique, et l'enfant réagit par des moyens exclusivement physiologiques ou physiques. *Il n'y a, à l'origine, aucune complication d'ordre psychique* : l'enfant n'élaborera des réactions du second degré — et nous allons voir par quel processus — que s'il y est contraint par l'impuissance de ses recours physiologiques primordiaux.

L'enfant a faim, ce qui veut dire que le corps — on ne sait encore en vertu de quel cheminement — suscite le besoin de s'alimenter. Il s'agite et fait mécaniquement des mouvements de succion, ou bien il crie, ce qui paraît être le signal d'alarme d'un organisme insatisfait. Un contact désagréable l'affecte : il agite bras et jambes et pleure. Une lumière trop vive l'incommode : il cligne des yeux et essaie de tourner la tête. Qu'un bruit anormal ou trop violent survienne : il sur-

saute et esquisse les premiers gestes naturels de défense. *Tout cela sans l'ombre du moindre processus de raisonnement* ; sa réaction est, à ce premier stade, exclusivement physiologique et physique.

Les animaux inférieurs en sont restés à ce stade de réactions pour ainsi dire mécaniques. Certains animaux passeront lentement et péniblement au stade suivant que nous allons étudier. Et ce temps de réaction pourrait déjà être un indice précieux de la perfection vitale et du potentiel de puissance d'un mécanisme qui commence à tourner.

Nous avons alors notre

#### *cinquième loi*

*Chez le nouveau-né, l'impuissance est exclusivement physiologique et physique. Il essaye d'y parer par des réactions et des recours exclusivement physiologiques et physiques.*

*Il n'y a pas, à l'origine, de tare psychique susceptible de motiver des réactions complexes caractérisées.*

## VI. LE TÂTONNEMENT EXPÉRIMENTAL

Pourtant, dira-t-on, n'y a-t-il pas, dans les premières réactions de l'enfant, dans ses premiers gestes, un commencement de logique, une lueur de compréhension supérieure et d'intelligence, résultant de certaines aptitudes héréditaires et de son éminente destinée d'homme ?

Nous ne le croyons pas. La grande loi que nous trouverons toujours au centre de tous les recours humains, c'est la loi du *tâtonnement expérimental* dont nous allons étudier la nature et le fonctionnement.

La source naissante soumise à la pesanteur, doit se frayer un chemin entre les pierres. Si la pente est suffisante et si nul obstacle ne s'oppose à son cours, elle s'en va délibérément par le sillon que lui a réservé le hasard.

Mais si la pente est faible, si aucune ligne ne se révèle parmi les herbes et les mousses, l'eau se renforce un instant, les gouttes s'ajoutant aux gouttes, jusqu'à ce qu'elle soit assez forte pour repartir, en s'insinuant de ci, de là, contournant une pierre, butant au barrage d'un monticule de terre, se répandant ailleurs jusqu'à ce qu'elle ait découvert la fissure par où elle pourra continuer sa route.

A la voir ainsi évoluer sans heurt, sans remous, on la dirait intelligente et douce, et c'est pourquoi sans doute les hommes à travers les temps, ont chanté, et parfois divinisé sa pureté et sa mobilité. Pourtant, à y regarder de plus près, il n'y a vraiment là que tâtonnement mécanique : en vertu des principes de pesanteur et de fluidité, l'eau coule inévitablement vers la pente, d'autant plus vivement que la pente est plus forte. L'obstacle refoule le flot naissant, dont le niveau s'élève pour partir à la recherche de nouvelles failles.

Il y a de même, à l'origine, chez l'enfant, un pur tâtonnement mécanique, suscité par une force qui est l'équivalent de la pesanteur pour l'eau de source : c'est ce besoin inné et encore mystérieux de vie, ce potentiel de puissance qui pousse l'être à monter, à aller de l'avant, pour réaliser une destinée plus ample.

Nous devons à nouveau insister sur ce fait : il n'y a à l'origine

aucune pensée particulière, qui serait spécifiquement humaine pour justifier ce premier tâtonnement mécanique.

L'expérience qui n'est, en définitive, nous le verrons, qu'une systématisation et une utilisation du tâtonnement, commence. C'est elle qui est à l'origine du psychisme et non le psychisme et une hypothétique pensée à la base de cette première manifestation dynamique de la vie.

L'heure de la tétée arrive. Visiblement bébé s'impatiente. S'il avait une quelconque faculté intelligente ou une possibilité particulière de comportement, il irait d'emblée vers la solution efficace. Il essaie le geste de succion qui ne le satisfait pas, avance sa bouche vers l'oreiller, cherche des lèvres, s'agite, et si aucun résultat sensible ne se produit, il crie et même module son cri ou l'exaspère jusqu'au paroxysme si déjà cette ultime démarche l'a tiré d'embarras.

L'ordre de ses réactions n'est pas immuable ; il dépend de la puissance de vie d'une part, et, d'autre part, des obstacles ou des circonstances divers qui peuvent gêner ou faciliter la satisfaction des besoins.

Ne concluons pas de cette réserve que le tâtonnement soit anarchique. Si l'eau tâtonne dans telle direction, si elle s'infiltré sous cette mousse, c'est que l'attraction de la pesanteur l'oriente pour l'instant vers la seule issue qui s'est révélée possible. Et elle va dans le sens où l'attrait de la pesanteur est le plus fort, où la brèche est la plus propice à l'écoulement.

L'enfant aussi esquisse les gestes qui, au moment où ils sont exécutés, sont possibles, et il s'en tient à ceux qui ont réussi. Si la direction adoptée est, à l'origine due au pur hasard, le geste lui-même est, par contre motivé, par tout le complexe fonctionnel de l'individu et par le milieu extérieur sur lequel cet individu réagit.

Ce que nous voulons bien marquer c'est que les premiers actes d'un individu ne sont pas, à l'origine, des réactions intelligentes supposant un choix déterminé et menant à un résultat clairement prévu et sûrement atteint.

Si nous connaissions parfaitement et le milieu et la nature de l'enfant à un moment donné, nous pourrions en déduire avec certitude l'ordre de ses tâtonnements qui ne sont donc en quelque sorte que des réactions d'une simplicité primaire. Tout comme nous pourrions prévoir la direction que prendra l'eau si nous connaissions et la puissance de l'eau et la configuration du terrain.

Cela nous vaut notre

## sixième loi : DU TATONNEMENT MÉCANIQUE

A l'origine, les recours physiques et physiologiques ne sont chargés d'aucun contenu cérébral ou psychique. Ils s'effectuent par tâtonnement, ce tâtonnement n'étant lui-même, à ce stade, qu'une sorte de réaction mécanique entre l'individu et le milieu à la poursuite de sa puissance vitale.

Et nous en déduisons alors un certain nombre de

## CONSIDÉRATIONS PSYCHOLOGIQUES, PÉDAGOGIQUES ET SOCIALES

Il sera facile au lecteur — et nous le lui recommandons — de vérifier chez les êtres vivants les plus divers, et chez le petit enfant, la justesse de cette loi, base de tout le processus de *tâtonnement*.

Il faudra surtout se garder de prendre le mot mécanique dans son sens absolu. Bien qu'il soit prématuré de voir dans les gestes et les premières réactions du tout petit enfant un embryon de comportement raisonné, nous n'en devons pas moins considérer que ces gestes et ces réactions ont un sens et une raison d'être. Ils sont la manifestation d'un déséquilibre que l'être, dans son désir de vie et de puissance, cherche obstinément à réduire. Nous devons l'y aider en considérant que les cris, les gestes ou les pleurs ne sont rien moins que des signaux d'alarme dont nous devons tenir le plus grand compte. Supprimer le signal d'alarme ne saurait être la bonne solution pour éviter l'accident. L'opposition inconsidérée aux réactions enfantines risque de renforcer les obstacles et d'accroître le déséquilibre.

Apprenez donc que, à l'origine, si l'enfant cligne des yeux, essaye de tourner la tête, gesticule, crie, pleure, c'est qu'il y a quelque chose d'anormal contre quoi il entre en lutte. La mère comprend d'instinct cette considération de causalité, mais elle y répond en offrant un seul remède, supérieur, il est vrai : le *sein*. L'enfant s'agite, pleure ou crie. La mère n'essaye pas toujours de rechercher la vraie cause ; elle ne pense pas qu'il suffirait peut-être de tamiser ce rayon de soleil ou de changer la couche souillée. Elle prend le remède simple et à sa portée : le sein ou le biberon. Et l'enfant repu se tait et s'endort.

Ce faisant, la maman procède déjà comme elle le fera avec son fils plus grand : elle se débarrassera de ses revendications en lui payant une sucette, et, plus tard, le cinéma. . .

L'enfant, nous le verrons, s'adapte à ce comportement et gesticule ou pleure pour avoir le sein, la sucette ou le cinéma.

C'est un peu comme si on offrait à un alpiniste, pour satisfaire ses besoins les plus divers, un uniforme bâton qui, il est vrai, lui sera souvent d'un grand secours. Il a faim : le bâton ! Son soulier le blesse — un bâton ! Le soleil est trop chaud et l'homme étouffe sous ses habits trop serrés : un bâton ! Il a peur de la nuit : un bâton !...

Notre excursionniste en est passagèrement soulagé effectivement car le bâton lui est utile. Mais la faim le tenaille bientôt de nouveau ; son soulier le blesse de plus en plus ; ses habits le gênent davantage encore, et le bâton ne résout aucune des difficultés qui compliquent sa marche.

Apprenons à rechercher les vraies causes de souffrance et de déséquilibre : donnons à manger à l'alpiniste et il pourra, soulagé, continuer sa route ; réparons ses chaussures ou donnons-lui des chaussettes en bon état et il n'aura plus besoin de bâton ; débarrassons-le de ses habits trop serrés et nous le verrons marcher torse nu, cou dégagé, dans le vent de la montagne.

En procédant avec la même sagacité en face de votre tout jeune enfant, vous faciliterez son tâtonnement ; vous permettrez à la jeune source de partir, chantante et claire vers la vallée.

## VII. PREMIERS RÉFLEXES MÉCANISÉS

Par ses tâtonnements le long des pierres ou sous les herbes, le filet d'eau a enfin trouvé une faille par où il peut répondre à l'appel de la pesanteur qui anime et oriente son cours et sa destinée. Négligeant les tâtonnements qui n'ont pas réussi, il s'engagera tout entier par cette faille jusqu'à ce que d'autres obstacles viennent à nouveau contrarier et compliquer l'inéluçable écoulement.

Il s'en est fallu de bien peu parfois, que la source ne prenne au départ une autre direction : il aurait suffi d'un caillou plus solidement planté, ou du passage d'un berger qui, du bout de son bâton aurait soulevé une motte, pour que le filet d'eau prenne un chemin différent, qui aurait influencé radicalement et définitivement le cours du torrent.

Les êtres animés obéissent de même, à l'origine, à cette loi inéluçable du tâtonnement, dont les réussites, répétées, engagent profondément le comportement ultérieur des individus.

Dans mon village, brebis et chèvres restent sur la montagne de la Saint-Jean à la Saint-Michel. A leur retour, elles risquent, les jeunes surtout, d'avoir plus ou moins oublié le chemin de l'étable. On les voit alors, le soir, à la rentrée du troupeau, errer lamentablement d'une ruelle à l'autre, tâtonnant et bêlant pour retrouver leur râtelier.

Une porte s'ouvre enfin, et les voilà à l'abri ; elles trouvent dans l'étable accueillante la chaleur d'autres corps et un fond de foin qui complète la maigre pâture. C'est une expérience qui a réussi. Demain, les mêmes brebis tâtonneront peut-être encore mais elles auront tendance à s'orienter vers le chemin qui les a conduites hier à un aboutissement, vers l'expérience qui a réussi. Si on les laisse faire le lendemain encore, la tendance à renouveler l'expérience réussie sera déjà devenue une habitude, un réflexe automatique, qui constitue comme une règle de vie qui évite et réduit le tâtonnement tout en assurant la satisfaction des besoins les plus impérieux.

Si le propriétaire s'aperçoit un soir de cette intrusion dans son étable d'une bête étrangère, il la mettra dehors et la bête refoulée s'en ira bêler, inquiète et désaxée, à travers les rues.

Pour éviter ces ennuis, ces tâtonnements parfois stériles, les gens

disent : « il faut garder les bêtes séparément pendant quelques jours pour leur réapprendre la direction de l'étable. Lorsqu'elles seront passées quelques fois, toutes ensemble, sur le chemin de leur bercail, elles y reviendront le soir automatiquement ». L'expérience réussie tendra à se reproduire systématiquement.

Le chat qui veut entrer dans la maison où il espère trouver place chaude et soucoupe de lait, tâtonne d'un seuil à l'autre en miaulant. Une fenêtre s'est entrebaillée : il se précipite dans l'entrebaillement. La prochaine fois il miaulera avec plus d'obstination devant la fenêtre qui s'est ouverte. Si elle s'ouvre à nouveau, une tendance tenace se créera, qui poussera l'animal à toujours venir miauler devant cette porte hospitalière, et non devant les autres. Il pourra même ne pas remarquer qu'existe une porte latérale qui lui permettrait d'entrer librement et s'en tiendra à l'acte tâtonné qui a réussi et s'est transformé en *règle de vie*.

Bébé tâtonne de même pour porter une cuiller à sa bouche ; il peut, au début, heurter son nez ou accrocher malencontreusement le menton. La répétition aidant, l'expérience réussie tend à se reproduire en réflexes automatiques qui deviennent *règles de vie*. L'enfant fera exclusivement le geste qui lui a permis de porter la cuiller dans sa bouche, puis il refera progressivement ce geste sans y réfléchir, automatiquement, comme la brebis qui retrouve le bercail le soir, et il pourra alors manger tout en parlant ou vous écoutant, sans que soit affectée la sûreté du geste qui est passée en *règle de vie*.

*Ce processus de tâtonnement réussi se fixant dans la répétition automatique de l'acte, réflexe qui se transforme en règle de vie, est la norme de comportement de toute vie organique.*

Il s'agit là d'un processus général d'adaptation sans lequel la vie elle-même ne serait pas possible.

Pour monter leur échafaudage, les maçons commencent nécessairement par la base. Ils tâtonnent pour planter les longs poteaux ; ils mesurent, ce qui n'est en définitive qu'une forme plus pratique du tâtonnement ; ils attachent des traverses, éprouvent la résistance et, quand le premier étage est établi, ils s'y aventurent avec quelque précaution, en tâtonnant encore ; d'un geste familier, ils s'assurent que l'ajustement est suffisant, que l'expérience, fruit du tâtonnement, peut être considérée comme réussie et qu'il est inutile de chercher désormais une autre solution.

Ce premier plan servira alors comme point d'appui et passage naturel à partir desquels on montera, selon le même principe, le deuxième étage.

Notre comportement s'organise de même par la systématisation successive d'expériences réussies qui font alors comme partie de notre

nature, de notre être, que nous ne pouvons plus modifier sans nuire gravement à notre équilibre immédiat et à la solidité définitive de l'édifice.

Nous verrons tout à l'heure les conséquences pratiques de ces constatations sur le plan psychologique.

Il ne s'agit pas de savoir si nous devons risquer ainsi d'enchaîner de bonne heure l'individu à des règles de vie qui marqueront de façon si définitive son comportement. Les règles de vie sont inéluctables. Leur origine, leur nature et leur orientation peuvent nous échapper : elles n'en sont pas moins indispensables à la montée organique de la vie. Les premiers éléments de l'échafaudage doivent se fixer avant que puisse s'élever le plan supérieur. C'est sur ce dynamisme progressif que nous devons agir avec, nous le verrons, la plus grande prudence, car il ne suffit pas de présenter aux individus en formation des échafaudages standards, qui tiennent et montent en tous terrains, mais qui ne sont pas fixés en terre, qui ne sont pas ancrés dans la bâtisse, et qui branlent à mesure qu'on s'élève, laissant les ouvriers indécis, inquiets et impuissants devant la reprise difficile d'une œuvre manquée à son origine.

Ce processus d'expérience réussie fixée en *règle de vie* n'est nullement d'ailleurs particulier aux enfants. Tant que l'échafaudage monte, il y a nécessairement fixation du plan inférieur sur lequel s'appuie la montée nouvelle. Le processus va seulement s'atténuant à mesure que va diminuant le tâtonnement et que l'individu ralentit, puis arrête son ascension.

On voit parfois, aux stations d'autobus des ouvriers et des employés qui sont là à lire calmement leur journal du matin. Vous-même, vous vous inquiétez du numéro du bus qui apparaît là-bas, de la foule qui s'amasse, de l'heure qui passe. Eux continuent à s'absorber dans leur lecture ou à discuter comme s'ils n'attendaient point. Ils sentent tout à coup que l'heure approche. D'un coup de frein particulier, d'un bruit d'avertisseur, d'une infinitésimale évolution de l'atmosphère, ils déduisent automatiquement que voilà leur autobus. Ils plient lentement leur journal sans même regarder et s'apprêtent à monter avec une sûreté de gestes qui vous étonne. Leur volonté, leur raisonnement, leur intelligence n'ont aucune part dans la répétition d'un acte qui est en tous points comparable à l'acte de la brebis qui, arrivée à hauteur du bercail se détache du fleuve mouvant du troupeau et s'en va vers son étable.

Vous direz, c'est que la vie contemporaine fait de l'homme une machine.

Mais le berger, tout autant que l'ouvrier, n'a-t-il pas de même sa vie facilitée par ses réflexes ? Que dis-je, pourrait-il seulement y

tenir s'il devait réfléchir sans cesse avant d'agir, s'il n'avait pas assuré les premiers plans de son échafaudage ? Plus que l'ouvrier même, le berger est dominé par l'automatisme de gestes mécaniques qui règlent sa vie apparemment peu soumise à toute règle extérieure. Il passe toujours par les mêmes chemins, comme ses bêtes, écarte les mêmes branches, boit aux mêmes sources, escalade les mêmes rochers, s'assied sur les mêmes promontoires où son chien, plus encore mécanisé, l'a précédé, dort calmement pendant des heures et sent à son réveil la direction que prend son troupeau et qui est toujours la même sur le même versant. Et c'est parce qu'il en est ainsi, parce qu'il a solidement fixé et assujetti les premiers étages de son échafaudage, que le berger trouve alors un bon temps de libre pour regarder le ciel et la vallée, comparer les bruits et les vents, déduire des cris des bêtes ou de la couleur du temps d'autres initiatives qui, si elles réussissent, deviendront à leur tour règle de vie, étage nouveau à partir duquel il pourra alors, selon le même processus, monter plus haut encore, pour voir plus loin, pour mieux comprendre la vie et acquérir une philosophie qui sera pour lui une éminente conquête.

On dit parfois : l'ouvrier a l'habitude de se lever de bonne heure sans qu'il lui en coûte tellement ; bébé a l'habitude d'aller promener à midi. Le berger a l'habitude de garder son troupeau...

Nous connaissons toutes les controverses et les laborieuses explications dont les psychologues ont nourri ce chapitre de leurs manuels sur l'*habitude*. Nous éviterons systématiquement d'employer ce mot trop usé, que nous ne parviendrions pas à régénérer. Nous verrons le processus d'acquisition des règles de vie dans sa constante évolution ; nous considérerons la solidité et la complexité des échafaudages, et c'est à même la construction que nous établirons les bases sûres de notre savoir.

C'est ce que nous exprimons par notre

### *septième loi : DU COMPORTEMENT MÉCANISÉ COMME RÈGLE DE VIE*

*Une expérience réussie au cours du tâtonnement crée comme un appel de puissance, et tend à se reproduire mécaniquement pour se transformer en règle de vie.*

Cette loi du comportement mécanisé est d'une extrême importance pour la compréhension des processus nouveaux d'acquisition et de vie.

*L'AUTOMATISME DES RÉFLEXES*

Le bruit du seau de pâtée rassemble les poules ; les pas de la fermière réveillent le cochon qui se met à grogner ; la brebis rentre mécaniquement à son bercail. Ce sont là des réactions automatiques comme la sonnette qui tinte quand on appuie sur le bouton de contact ; elles ne supposent ni observation, ni comparaison, ni réflexion, ni intelligence particulière.

L'homme — et l'enfant plus particulièrement — acquièrent avec la même facilité que les animaux l'automatisme de certains réflexes. Le nouveau-né sent sa faim se réveiller dès qu'approche l'heure où apparaît le biberon ; il est gagné par le sommeil dès qu'on le couche, chaque soir, à la même heure, et il se réveille de même à heure fixe, comme se déclenche un mécanisme d'horlogerie. Ses besoins d'évacuation sont également suscités par des réflexes tout aussi précis et impérieux.

Il s'agit là d'une règle de vie automatique indépendante de la volonté, qui acquiert la précision et l'intelligence de toute notre vie végétative. C'est l'indispensable étage de l'échafaudage, qui s'ancre et se fixe dans la vie subconsciente et sur lequel pourront s'élever d'autres étages nécessaires à la construction, d'autant plus faciles à dresser, d'autant plus assurés, que le premier étage aura été définitivement et inébranlablement fixé<sup>1</sup>.

La question ne se pose donc pas pour nous de savoir si l'enfant doit transformer ainsi son comportement en réflexes mécaniques. Cette transformation est une condition de sa vie. S'il n'y parvenait pas, c'est qu'il y aurait dans le mécanisme un principe d'adaptation qui serait gravement faussé. Et de ce fait nous constaterons que les anormaux parviennent très difficilement à mécaniser leurs réflexes. Le moindre mouvement semble leur coûter sans cesse une extraordinaire dépense d'énergie. On dirait même qu'ils comptent leurs pas et qu'ils réfléchissent avant de lancer en avant leur deuxième jambe, comme la brebis qui hésite dans le flux du troupeau et qui semble se demander un instant si c'est là qu'elle doit s'en détacher pour retrouver son bercail. Ils ne parviennent pas à fixer le premier étage de leur échafaudage, ce qui fait qu'ils ne peuvent monter plus haut. Et si à la longue leur premier étage est plus ou moins bien dressé, quelque peu branlant quand même, ils éprouvent une difficulté renouvelée et accrue à dresser l'étage suivant.

1. Dans notre prochain livre, nous confronterons notre principe de Tâtonnement Expérimental avec la théorie universellement connue des réflexes de Pavlov.

Loin donc de considérer cette mécanisation des réflexes comme une aptitude mineure, du fait qu'elle nous est commune avec les animaux, nous devons y voir la condition même du développement ultérieur. Il nous faudra l'exalter et la faciliter.

C'est dans ce sens qu'un philosophe a dit de l'éducation qu'elle était l'art de faire passer le conscient dans l'inconscient. Nous préciserons en disant quelle est l'aide que nous pouvons apporter, la direction que nous pouvons imprimer au processus normal d'adaptation et de vie qui consiste en la mécanisation successive des comportements qui se reproduisent alors automatiquement, constituant une assise vitale sur laquelle se bâtit pierre à pierre l'organisme efficient.

### LES PARENTS

Ces observations nous éclairent alors sur cette importance primordiale que nous avons accordée à la toute première enfance, période de construction de ce premier étage dont dépendront la rapidité, la solidité, la stabilité et la hardiesse de la construction ultérieure.

Il est des parents et des éducateurs qui n'ont aucune notion de l'importance formative souvent indélébile des tout premiers réflexes, et qui considèrent que l'éducation commence seulement vers l'âge de conscience et de raison — entre huit et dix ans — et qu'on pourra alors former et guider l'enfant comme on guide une machine, sans tenir compte de l'expérience passée.

Il n'y avait naguère encore aucune préoccupation formative avec les tout jeunes enfants. Les mamans les élevaient instinctivement, comme le font les femelles d'animaux, leur donnant le sein lorsqu'ils criaient, les nettoyant au hasard plusieurs fois par jour, les berçant pour les endormir. Et la vie continuait sans autre préoccupation plus profonde.

L'enfant organisait lui-même sa vie, comme il pouvait, ajustant au mieux ses mécanismes dans l'incohérence et le désordre d'un milieu qui n'avait d'ailleurs aucune prétention éducative. Il acquérait lentement et difficilement les automatismes de base, il ne s'endormait ni ne se réveillait jamais à heure fixe, tantôt dormait ou ne dormait pas le jour, ou dormait quand il avait sommeil. Il tétait lorsqu'il avait faim, si toutefois la mère était là ; il se salissait au hasard de ses besoins instinctifs, et cela jusqu'à un âge parfois très avancé.

Ces défauts de formation étaient heureusement compensés, en partie du moins, par une vie plus calme, une nourriture saine, par les réactions naturelles, dès les premiers pas, d'un milieu simple qui tendait à harmoniser et équilibrer les diverses fonctions organiques.

Malgré les erreurs des hommes, la nature reprenait ses droits : l'enfant devenait un bon petit animal.

Mais ces enfants étaient incontestablement moins précoces que la moyenne des enfants d'aujourd'hui. Il faut attribuer ce retard, croyons-nous, au fait qu'il y avait alors moins de soucis d'éducation et que l'enfant n'était pas engagé à hâter la construction mécanique de son premier étage. La construction ultérieure en était handicapée et retardée.

Les mœurs ont quelque peu évolué, mais pas toujours en bien ; cependant, la notion de règle a, du moins gagné du terrain. Nous en verrons et l'aspect bénéfique et les erreurs autoritaires dont nous dirons les conséquences.

### *IL FAUT RÉGLER L'ENFANT*

Il faut régler l'enfant, c'est-à-dire lui faire acquérir les automatismes de base qui constituent le premier étage de l'échafaudage.

Dès les premières heures de son existence, habituez-le à une règle, à un automatisme auquel il se pliera bien vite et sans peine ; il sentira que cette règle et cet automatisme sont comme des nécessités vitales, au même titre que la nécessité de la succion, comme le retour régulier de la clarté du jour et de l'ombre de la nuit.

Et nous insistons bien là-dessus : il suffit de retrouver un rythme de vie qui soit dans l'ordre de la nature, qui s'imbrique au maximum dans l'équilibre indispensable de notre commun comportement et de s'y tenir.

Dès les premières heures de sa vie, laissez l'enfant pleurer et ne lui donner le sein qu'au moment que vous savez propice. Réglez ensuite ses tétées conformément aux meilleures indications fournies par l'expérience, l'observation et la science eugénique. L'enfant s'apercevra bien vite que ses pleurs et ses cris sont impuissants à susciter la tétée ; dans son tâtonnement permanent, il se rendra compte qu'il n'y a aucun rapport entre ses pleurs et la venue de la tétée, comme il ne distingue aucun rapport entre ses désirs et le lever du soleil. Et ma foi il se résoudra de bonne grâce à cette réalité, sans que cela affecte en mal son comportement. Au contraire : double avantage. Une harmonie nouvelle entre dans la vie de l'enfant, un automatisme se crée. Il n'aura faim qu'aux heures de la tétée. Ce sera déjà un poteau solidement planté pour notre échafaudage, une première acquisition sûre, qui libèrera, pour l'employer à la construction subséquente, une énergie naguère dépensée en pleurs, en cris, en énervement, en appé-

tit toujours insatisfait, en désirs toujours réprimés, en échecs successifs qui, nous le verrons, marquent irrémédiablement un individu.

Et les parents, deuxième avantage, seront libérés d'autant : la mère pourra mieux se reposer, mieux manger, récupérer plus calmement ses forces. La famille restera plus douce et plus harmonieuse, et cette atmosphère baignera l'enfant de son influence salutaire.

Ce que nous disons de la tétée est valable au même titre pour les autres besoins. Réglez, dès les premiers jours, le sommeil de l'enfant. Que s'inscrive dans son jeune mécanisme l'inéluclabilité d'un rythme qu'il considérera comme naturel : coucher à telle heure, lever à telle heure. Le mécanisme fonctionnera à la perfection ; l'enfant aura sommeil à l'heure fatidique, et pas avant ; il dormira quand il est couché et jusqu'à la même heure mécanique. Ou si même il est réveillé avant, il attendra dans son lit, patiemment, que vienne l'heure du lever, parce que son expérience tâtonnée lui a montré que c'est là la meilleure solution et que les cris et les pleurs ne peuvent rien changer à cette règle naturelle.

Voilà un deuxième poteau solidement planté pour la construction de notre premier étage :

Besoin de respiration, de promenade. Réglez l'enfant pour ses sorties, à des heures convenables à tous points de vue et variables selon les régions et les saisons. Il n'éprouvera le besoin de se retrouver à l'air libre qu'aux heures prévues et qui se sont inscrites dans le fonctionnement régulier de son mécanisme. Et il sera également satisfait de se retrouver, à l'heure prévue, dans la maison calme, à la clarté tamisée où l'attendent la tétée et le sommeil.

Troisième poteau bien assuré pour l'harmonie de notre étage.

Besoin d'évacuation : de bonne heure réglez l'enfant de même. Ne changez pas au hasard de vos soucis les langes de bébé, ce qui désaxe son mécanisme. Nettoyez-le à heure fixe ; donnez un rythme naturel, immuable, implacable, à son mécanisme vital. L'enfant prendra alors l'automatisme de ses évacuations. Dès qu'il a quelques mois, placez-le, à heure fixe, sur le pot. N'insistez pas outre mesure les premières fois. Continuez à mettre bébé sur le pot aux mêmes heures. Peu à peu la relation mécanique s'établira entre la position sur le pot et l'évacuation. Et l'enfant sera définitivement propre. Il éprouvera le besoin d'évacuer à la vue du pot, comme il sentait la faim impérieuse quand arrivait l'heure de la tétée.

Et voilà un quatrième pilier, non négligeable, pour la solidité et l'harmonie de notre premier étage. Inutile d'insister longuement sur ce que gagnera l'enfant à cette mécanisation de son besoin d'évacuation, son goût précoce de la propreté et de la beauté, sans l'humiliation qui dévie bien souvent en perversion de la couche toujours salie.

Ce qu'y gagnera la maman est tout aussi effectif. L'harmonie de la vie en sera encore renforcée.

L'enfant, libéré à certaines heures de ses besoins naturels qui, sans ce mécanisme, risqueraient de l'obséder et de le dominer sans trêve, l'enfant assuré pour son premier étage, pourra poursuivre avec profit la construction de son édifice. Il aura du temps de libre pour jouer avec ses mains, pour gazouiller et sourire, pour regarder danser autour de lui le diamant des lumières et la forme floue des ombres, pour écouter instinctivement les pulsations du monde qui l'entoure et poursuivre, à son rythme, ce fécond tâtonnement expérimental que nous voyons ainsi à l'aube de la connaissance, de l'intelligence, de la raison et de la science.

### *SOLLICITUDE QUI PORTE A FAUX*

Cette façon nouvelle de concevoir le comportement adulte vis-à-vis du tout jeune enfant, n'est cependant pas sans danger.

Tant que l'enfant, nous l'avons dit, n'était pas comme aujourd'hui le centre des préoccupations familiales et qu'on ne se souciait point des mécanismes dont nous avons dit l'utilité, il montait comme il pouvait, n'ayant d'autres règles en somme que celles de la nature dans laquelle la famille était si totalement plongée. Et la nature, généreuse et tonifiante, corrigeait bien des insuffisances.

Les parents se préoccupent davantage aujourd'hui de leurs enfants ; ils s'en préoccupent parfois trop, ou plutôt ils rompent sans s'en rendre compte l'indispensable équilibre né des règles de vie. Et nous tombons alors dans les pires erreurs d'éducation, qui sont peut-être beaucoup plus qu'on ne croit à l'origine du déséquilibre individuel contemporain.

L'enfant autrefois livré beaucoup plus à lui-même, cherchait dans la nature ses indispensables règles de vie. Et il les découvrait lentement, il est vrai, mais à peu près sûrement. Appuyé sur la tradition, il parvenait à s'adapter à un rythme, à un mode de travail et de pensée qui allait animer sa vie.

Dans la famille nouvelle, l'enfant n'a plus cette ressource. Il s'établit alors une sorte de lutte pour la recherche et la fixation de ces règles, lutte où, bien souvent hélas ! c'est l'enfant qui triomphe et qui asservit à ses mécanismes inconscients les parents qui n'ont pas su le former à des mécanismes rationnels.

La maman ne voudrait pas donner le sein — ou le biberon — au premier appel de son enfant, mais elle n'a pas assez de force, de logique et de courage pour l'habituer aux heures qui lui sont recom-

mandées et, finalement, c'est elle qui se plie aux heures dont l'enfant a pris l'habitude. L'enfant se réveille la nuit, et il lui faut sa tétée. Habitude devenue mécanisme, mais qui déséquilibre et désorganise. Poteau planté de travers pour la construction de l'échafaudage.

Pour dormir également, on ne sait comment l'enfant a pris un pli déplorable : il dormirait le jour et voudrait veiller la nuit. Alors on l'a habitué à être bercé, ou endormi dans les bras paternels ou maternels. C'est un mécanisme qui est devenu comme une sorte de rite sans lequel effectivement l'enfant ne peut plus s'endormir.

On écrirait tout un livre sur la variété parfois cocasse des mécanismes anormaux imposés par les enfants à des parents faibles et inconscients. Ce sont autant de poteaux plantés de travers et que, malheureusement, il sera tout aussi difficile d'arracher que si on les avait en réalité mal plantés, qui semblent même d'autant plus incrustés qu'ils sont plus de travers, et sur lesquels la construction mal équilibrée branlera peut-être pendant toute une vie.

Les conséquences en sont, on le voit, redoutables : ces mécanismes faussés créent du désordre, lequel est générateur d'énerverment, d'inutiles préoccupations, d'insatisfaction, d'une orientation maléfique des préoccupations des individus qui cherchent en vain l'équilibre d'un échafaudage mal posé sur des poteaux solidement plantés à l'origine, mais agencés au hasard des faiblesses des parents et des fantaisies des enfants à la recherche sans cesse des lignes de moindre résistance. Nous en verrons les conséquences pour la période qui suivra.

L'enfant qui n'est pas dominé par une règle qui aurait l'implacabilité et l'éminence des lois naturelles se fixe lui-même, au hasard des tâtonnements, une règle à lui, qui est, encore, un poteau planté de travers pour l'échafaudage.

C'est en pensant à toute cette sollicitude maternelle et paternelle, qui s'exerce à faux, à cette faiblesse anormale dont l'enfant triomphe dans sa recherche de la puissance pour imposer ses comportements tâtonnés, bien vite transformés en réflexes mécaniques, c'est en considérant ce désordre qui n'a plus le correctif de l'inéluctable nécessité naturelle, que nous disons : la masse des parents a cru parfois faire un pas vers une nouvelle éducation, mais elle a fait un faux pas. Il faut absolument que les parents comprennent leur erreur, qu'ils ne se contentent pas de se serrer autour de l'enfant comme autour de la flamme qui les exalte un instant et les unit, mais qu'ils prennent conscience de l'équilibre et de l'harmonie qu'ils doivent retrouver s'ils ne veulent pas que cette flamme mal orientée s'étende hors du foyer, cherchant, en vain parfois, un aliment, suscitant la lutte et le désordre, pour mourir enfin d'inanition.

Le jour où les parents seront pénétrés de ce mécanisme des ré-

flexes, de l'importance de cette première construction sur laquelle montera ensuite l'édifice, alors ils feront l'effort de compréhension et de discipline nécessaire pour aider vraiment l'enfant à organiser solidement sa vie.

### TATONNEMENT ET DRESSAGE

Mais un autre danger, qui n'est pas moins grave, nous menace.

Nous disons : donnez une règle à vos enfants. Il y a alors les adultes qui prennent à la lettre ce conseil et qui plieront en toutes occasions, à la loi qui leur convient, les enfants dont ils ont la charge. Ils commettent, en apprentis-tyrans, la même erreur que les autocrates en politique. Ils ne considèrent nullement la règle comme un moyen de susciter des mécanismes donnant à l'enfant harmonie et puissance, mais comme une amorce commode d'asservissement. Autrement dit, les règles ne sont alors nullement conçues en *fonction de l'enfant*, mais seulement en fonction du maître, ou du groupe derrière l'intérêt duquel il masque son autoritarisme.

Cette fois, ce n'est plus l'enfant qui plante les poteaux sur lesquels il monterait sa construction. C'est l'adulte qui pose lui-même ces poteaux, où il lui plaît, les renforçant souvent de barrières, et dressant l'enfant à construire à partir de cette limitation. Nous sommes alors dans le domaine du dressage.

Or, le dressage, ce n'est pas de l'éducation.

Dans l'éducation, c'est l'enfant qui monte, selon les lignes qui répondent au maximum à ses besoins instinctifs ; c'est l'enfant qui édifie sa construction, avec l'aide des adultes.

Dans le dressage, l'adulte a décidé d'avance que la construction aura telle ou telle forme, que telle portion de l'édifice sera abandonnée au profit de tel autre pavillon où seront dirigés tous les matériaux pour le monter le plus haut possible. Et, effectivement l'aile privilégiée monte haut et domine même les constructions d'alentour. Et l'homme est fier de cette montée en flèche.

C'est ce qui se produit pour le chien policier. C'est une race de chien de berger que son tempérament pousserait peut-être, tout simplement, à garder paisiblement les brebis. Seulement, on se contente de cultiver une de ses tendances, qu'on hypertrophie par des exercices anormaux. On monte de véritables mises en scène avec des compères habillés en apaches et sur lesquels est lâché l'animal menacé. On poursuit mécaniquement l'épreuve jusqu'à ce que le chien ait acquis le réflexe mécanique de poursuivre les malfaiteurs.

Le cheval de course serait à l'origine aussi, peut-être, un bon et

honnête cheval de selle. Mais on l'habitue seulement à courir et à sauter. On dirige artificiellement vers ce but toute sa vitalité, et on obtient effectivement des merveilles. Mais hors sa course et son saut, l'animal reste impuissant devant la vie et la destinée du cheval.

On peut de même dresser l'enfant comme on dresse le chien policier et le cheval de course. Et on croirait peut-être que c'est là de l'éducation.

Malheureusement, les moyens de ce dressage prennent parfois une allure scientifique qui fait illusion.

On enferme bébé dans des crèches propres où on le plie rigidement à des mécanismes implacables contre lesquels il est habitué de bonne heure à ne pas réagir. On l'isole déjà de la nature et de la vie. Il ne voit autour de lui que murs blancs, lumière tamisée, ombres blanches qui passent, biberons scientifiquement mécanisés qui s'offrent à son appétit mécanisé. Mais il manque à cet enfant la chaleur d'un geste affectueux, l'imprégnation supérieure du milieu naturel, le bruit familier d'une conversation, du travail de la mère, du bavardage amusé du grand frère, la chanson du vent dans les arbres, ou le caquetage préoccupé des poules.

On a poussé le mécanisme à l'extrême, au détriment de la formation de la personnalité. L'enfant montera bien l'échafaudage, et solidement, mais on aura négligé de l'appuyer à l'édifice et il faudra ensuite établir des ponts dangereux entre cet échafaudage mécanique et la construction personnelle. Ou bien l'individu prendra l'échafaudage pour sa propre construction, ce qui n'est guère mieux.

Il s'agit là d'une sorte de dressage que des scientifiques poseraient volontiers comme la forme extrême du perfectionnement éducatif et dont on vante les résultats comme on vante les résultats, effectivement tangibles, du dressage du chien policier et du cheval de course.

Il y a, en chacun de nous, un dresseur qui s'ignore. C'est si agréable d'avoir ainsi à son service une machine vivante qu'on habitue à obéir et à exécuter des actes dont on tire gloire ou profit. Vous avez un chien, il faut que vous montriez aux amis comment il obéit, comment il donne la patte, se couche, jappe ou chasse... Son habileté, c'est votre œuvre, et vous en êtes fier.

Vous avez enseigné au chat à faire le gros dos et à manger proprement dans son assiette. Et le cheval répond fidèlement à une imperceptible pression de la jambe ou à un petit coup sec sur les rênes.

Ainsi, trop de parents considèrent leur enfant comme un petit chien ou un chat familier. Il faut que, dès qu'il peut coordonner quelques gestes, il sache faire une grimace ou secouer sa menotte. Et, à tous les visiteurs on donne le spectacle du bébé qui fait la grimace ou secoue sa menotte. On est à l'affût de la plus petite manifestation

pour la systématiser et le rendre intéressant. Cet échafaudage si difficile à dresser, on le pousse là aussi, dans une seule direction, la plus spectaculaire. Toute l'activité, tout l'intérêt sont portés vers cette aile du bâtiment dont l'élévation seule semble compter.

Mais du coup, l'échafaudage déséquilibré branle bientôt sur sa base. Votre dressage a orienté l'enfant vers des règles de vie anormales et fausses qui seront à l'origine de complexes dont nous étudions bientôt l'évolution.

Il en est ainsi : tout chemin est flanqué de sentiers de traverses, parfois aussi larges et aussi fréquentés que le chemin essentiel. On en voit même qui vont en plaine, ou s'engagent dans des vallées faciles et prometteuses, alors que le vrai chemin de vie attaque tout de suite la montée. Il nous faut suffisamment de connaissances, d'intuition et de bon sens pour ne pas nous engager dans ces voies latérales qui nous éloignent du but, vont nous perdre dans la campagne, ou nous faire retourner perfidement sur nos pas. Il faut voir la voie juste et s'y tenir.

Nous résumerons alors nos recommandations :

— Faire à l'origine l'indispensable effort généreux d'agir avec nos jeunes enfants en fonction des enfants et non en fonction de nos propres penchants, de nos faiblesses et de nos égoïsmes personnels.

— Mécaniser au plus tôt les gestes indispensables à la satisfaction de leurs besoins primordiaux : manger, dormir, évacuer. Agir, nous plier nous-mêmes à la règle que nous aurons adoptée si nous ne voulons pas que l'enfant nous plie à sa propre règle.

— Éviter cependant de faire de l'enfant un pur automate, dressé à la répétition d'actes qui ne sont point dans sa nature.

Le mécanisme que nous conseillons ne doit être que la fixation solide et harmonieuse de ce premier étage d'un échafaudage dressé par l'enfant, avec l'aide des adultes, au service équilibré de l'enfant lui-même.

— Ne pas oublier cette tendance générale qu'a l'action réussie, quelle qu'elle soit, à se répéter, à se fixer et à se transformer en règle de vie indélébile et souveraine. Evitons soigneusement la répétition des actes, des gestes, des paroles, des exemples que nous sentons contraires à l'éducation de nos enfants.

— Faciliter au contraire la répétition des comportements favorables.

Vous parviendrez ainsi à une construction bien assise, équilibrée, et pourtant hardie et audacieuse avec ses inébranlables fondements dans le réel et sa pointe vers la puissance de la vie et l'exaltation d'un idéal.

## VIII. DU TATONNEMENT MÉCANIQUE AU TATONNEMENT INTELLIGENT

La poule est enfermée dans le poulailler. Elle entend, dans la cour, la fermière qui remue le seau de la pâtée ; elle perçoit les ébrouements de la volaille qui se précipite, puis le cliquetis des becs gourmands cascading sur la tôle du vieux plat. L'appel déclenche automatiquement chez elle, selon les principes mécaniques que nous avons reconnus, le besoin de sortir pour satisfaire sa faim.

Il n'y a pas plus là d'intelligence et de raisonnement que dans le mécanisme de la sonnette qui tinte quand on appuie de l'extérieur sur le bouton.

Si la voie était absolument libre, la poule se précipiterait, elle aussi, vers la fermière et le problème serait résolu. Mais des obstacles l'en empêchent et la chose alors se complique.

Elle commence ses tâtonnements. Pas cependant de façon anarchique : elle se dirige vers une clarté qu'elle devine, vers une zone par où les bruits arrivent plus clairs dans sa prison, vers les solutions qu'elle suppose possibles en raison d'automatismes antérieurement acquis : elle découvre un trou, y passe le bec, puis la tête, recule et recommence sa tentative, recule encore, hésitante.

Un appel plus vigoureux de la fermière l'excite à nouveau et, inlassablement, elle recourt aux mêmes gestes toujours infructueux.

Ouvrez la porte extérieure du poulailler, en ne laissant que le grillage intérieur au travers duquel la poule prisonnière aperçoit maintenant le ciel bleu, le soleil qui fait danser sur le fumier de la cour les taches d'ombre du tilleul, et le groupe picorant qui se dispute les derniers grains du repas.

Affolée par cette lumière nouvelle, par l'intensité accrue des appels de vie, par les possibilités d'évasion qui semblent s'offrir, la poule abandonne le trou où elle tâtonnait avec obstination depuis si longtemps et se jette sur la solution nouvelle entrevue. Toute fascinée par le plan extérieur qui constitue pour elle l'appel matériel, elle ne distingue point l'obstacle perfide qu'elle heurte violemment du bec. Elle recule, hésitante un instant, mais recommence à foncer sur le grillage,

et elle recommencera tant qu'elle ne sera pas douloureusement meurtrie. A moins que des circonstances matérielles — une autre poule qui vient la chasser de son poste d'attaque, le portillon qui s'entr'ouvre, laissant pénétrer dans le poulailler un rayon de lumière — suscitent d'autres tentatives.

Il n'y a absolument, pour solliciter les tentatives de la poule prisonnière, que les exigences matérielles de ses besoins et les circonstances variables du milieu extérieur. Il se passe pour elle exactement ce qui se passe pour la source au début de son cours ; elle va où la pousse la force qui la domine : pesanteur ou besoin. Que cesse l'appel de la fermière, que s'éloignent les compagnes repues ou que se referme le portillon, la poule reviendra en arrière, un instant indécise, pour reprendre ou non ses tentatives selon les exigences de ses besoins au service de son potentiel de vie.

Enfermons dans ce même poulailler un chien mù par un même besoin de retrouver dans la cour la pâtée et la liberté. Le chien ira une première fois peut-être buter contre le grillage. Mais cette notion de l'obstacle s'imposera à lui immédiatement ; il ne reviendra plus à la charge : l'expérience lui aura suffi. Il ira aussitôt tâtonner dans une autre direction. Ses tâtonnements seront conditionnés d'une part, subjectivement, par la sollicitation de la vie qui exige la solution d'un besoin, et, d'autre part, par l'appel et les offres de l'extérieur. Exactement comme pour la poule, avec cette différence cependant, *qui n'est rien et qui est tout : c'est que le chien est perméable à l'expérience*, qu'il se rend compte rapidement de l'inutilité d'un recours et va alors, de lui-même, vers d'autres tentatives qui sont tout autant de recours.

Il recule donc, en arrière du grillage, et reste un instant perplexe, comme à un croisement de chemins, pour s'imprégner des autres voies qui s'offrent. Un bruit moins assourdi se perçoit au travers de cette portion de mur. Le chien se dirige vers cet endroit et se met à gratter. De temps en temps, il enfonce son nez dans le trou plus ou moins profond déjà creusé. Si l'auscultation, résultat d'expériences précédentes, lui donne quelque espoir, il reprend plus nerveusement encore sa tâche de terrassier. Dans le cas contraire, il recule encore, écoute à nouveau, renifle. S'il n'a pas très faim, si l'appel extérieur s'est atténué, peut-être s'assiera-t-il, résigné, en attendant un moment plus favorable. Sinon, il tentera un nouveau recours.

Par la fissure de la porte lui parvient une bouffée d'air du large, souvenir inconscient d'expériences précédentes. Qui sait ? ... Il se met à mordiller et à gratter la porte. Si l'appel de la vie se fait particulièrement puissant, si le besoin sexuel par exemple l'agite, le chien est capable de tâtonner ainsi toute une nuit, allant successivement vers

les solutions qui lui laissent quelque espoir : il hurlera, il mordillera, il rongera la porte... et il parviendra peut-être à sortir.

Entrez dans le poulailler avec un fouet et menacez-en le chien. Sous l'empire de cette menace qui ne lui laisse pas le loisir de poursuivre un tâtonnement normal, le chien en revient au tâtonnement mécanique de la poule : il se jette vers la clarté de la grille, vers un trou qu'il avait commencé à gratter, vers le portillon insuffisamment entr'ouvert. Il est vrai que le chien vous donnera alors une preuve de sa supériorité sur la poule, en reconnaissant l'insuccès et l'inutilité de ses expériences et en se retournant vers le fouet qui l'attaque, puis par delà le fouet, vers la main qui le menace — réflexes que n'aura jamais la poule menacée.

C'est cette faculté qu'ont certains êtres de rester particulièrement perméables aux enseignements de l'expérience, de diriger en conséquence leurs tâtonnements qui cessent alors d'être exclusivement mécaniques que nous appellerons *l'intelligence*.

C'est ce principe que nous formulerons dans notre

#### *huitième loi : DU TÂTONNEMENT INTELLIGENT*

*Si l'individu n'est sensible qu'à l'appel impérieux de son être et aux sollicitations extérieures, ses réactions se font mécaniquement, en raison seulement de la puissance de l'appel et des variations des circonstances ambiantes.*

*Chez certains individus — animaux ou humains — intervient une troisième propriété : la perméabilité à l'expérience qui est le premier échelon de l'intelligence. C'est à la rapidité et à la sûreté avec lesquelles l'individu bénéficie intuitivement des leçons de ses tâtonnements que nous mesurons son degré d'intelligence.*

Voyons comment cette loi se traduit sur le plan de la pédagogie.

Ce processus de tâtonnement, complété par ce principe de la *perméabilité à l'expérience* dont aucune pédagogie existante n'a marqué la portée est un processus universel et général. Mais l'être humain passe plus ou moins rapidement par divers stades.

Le nouveau-né ne se contente pas longtemps de ses tâtonnements mécaniques ; il évolue très vite vers la forme intelligente des tâtonnements.

Il a faim ; sa main s'agite pour essayer de saisir le biberon dont il a besoin. Mais il se rend bien vite compte que ce geste est impuissant et vain. Il cherche alors une autre solution, comme le chien qui a constaté au premier contact l'impossibilité de franchir la porte grilla-

gée. Il crie... Si ses cris ne sont pas plus efficaces, il essaiera une agitation plus accentuée. Il soulèvera la tête et ses cris exploseront dans un accès de rage.

La lumière le gêne : il ne se contente pas longtemps de cligner des yeux. Il a bien vite la notion intuitive de l'insuffisance de cette réaction. Il essaiera de tourner la tête. Si cela est insuffisant, il gesticulera. A défaut, il criera.

Le rythme de franchissement de ces divers stades peut varier à l'infini selon les individus. Ce qui caractérise justement les anormaux, c'est qu'ils semblent imperméables à leur expérience tâtonnée ou que, du moins, l'imprégnation de l'être par les comportements automatiques se fait très lentement. Chez les enfants normaux ou les surdoués toute goutte qui tombe laisse sa trace sur une surface sensible qu'un geste ou une ombre suffisent à impressionner. Chez les retardés, l'eau tombe sur le roc. Ce n'est qu'au bout des années qu'on distingue une faible trace.

Si l'individu reste totalement fermé aux enseignements de l'expérience, il est totalement inintelligent. On peut tout juste attendre de lui la réaction mécanique qu'exige la satisfaction des besoins physiologiques.

L'enfant qui a faim saura instinctivement porter sa bouche en avant, et même ses mains, mais il sera incapable d'écarter du sein maternel le voile qui le gêne. Il répondra automatiquement à l'appel de l'évacuation que la physiologie lui impose, mais il sera longtemps incapable de déboutonner sa culotte à l'âge où l'enfant normal est déjà d'une méticuleuse propreté.

Cette imperméabilité chez l'enfant retardé, n'est que rarement aussi totale. Le processus est seulement plus ou moins ralenti. Il faut que l'enfant bute dix fois, cent fois, contre la même difficulté pour qu'il se rende compte de la valeur de l'obstacle et qu'il cherche une meilleure solution dans une autre direction.

Il ne sert de rien, dans ces cas-là, de s'énerver d'une telle lenteur de réaction. Il faudra aider l'enfant à faire de nombreuses, très nombreuses expériences vivantes, ne pas prétendre le faire monter prématurément vers les actes complexes qui ne feraient que le désaxer, ne pas cultiver en elle-même cette intelligence proprement dite qui n'est qu'un nom donné à la perméabilité, trace de l'expérience.

L'être inintelligent est comme un arbre malade qui, à cause de la faiblesse de ses racines, assimile imparfaitement les éléments de la croissance. Il ne suffira pas d'accrocher à ses branches à demi desséchées un feuillage emprunté à un arbre voisin, même s'il est de son espèce, ou des fruits qu'il n'aurait qu'à mûrir. Le feuillage se dessècherait et les fruits seraient perdus. Ainsi est notre prétentieux en-

seignement, lorsqu'il présente à des anormaux le fruit évolué d'une science qui ne demanderait pour tout effort qu'un brin de sève pour mûrir. . . Mais c'est précisément cette sève qui ne monte point.

S'il est fort, bien constitué, bien nourri, l'arbre poussera le plus vite possible et fructifiera dans un temps record, qui peut même être hâté artificiellement.

S'il est plus faible, si l'assimilation se fait plus lentement, les fonctions s'effectueront à un rythme réduit et l'arbre mettra plus ou moins longtemps à fructifier. C'est cette lenteur qu'il faut considérer et essayer de corriger.

Cette imperméabilité à l'expérience peut être héréditaire, auquel cas il sera plus difficile d'y remédier. Les éleveurs de chiens savent bien que les tares se transmettent trop facilement et qu'il ne faut point prendre comme reproducteurs des individus eux-mêmes rebelles à cette perméabilité que nous avons reconnue comme le principe essentiel de l'intelligence. Il en est de même chez l'homme : une lenteur de réaction, une arriération dans le comportement intelligent, peuvent se traduire par une déficience équivalente, atténuée ou renforcée, et qu'il sera alors difficile de corriger. C'est pourquoi la connaissance de l'aptitude intelligente des parents peut être d'un grand secours pour la compréhension des aptitudes des enfants, bien qu'il soit indispensable de se lancer avec prudence sur cette voie. L'hérédité, on le sait, n'est pas fonction seulement des reproducteurs directs et un couple à réaction intelligente atténuée peut fort bien donner naissance à un individu qui lui soit supérieur en souvenir d'une ascendance plus bénéfique.

Nous avons parlé de l'intelligence des parents. Il faudrait éviter de la considérer selon les normes actuellement établies par les psychologues et qui sont trop exclusivement intellectuelles. Il nous faudra établir d'autres échelles plus spécialement fonctionnelles, permettant de mesurer cette perméabilité à l'expérience qui va être à l'origine du véritable développement intellectuel.

Mais il est aussi, bien souvent, une certaine imperméabilité accidentelle, donc plus facilement curable : une nourriture insuffisante ou au contraire exagérément riche, des intoxications, des chocs, des atteintes microbiennes, certaines piqûres ou des interventions médicales avec des doses exagérées de toxiques peuvent atteindre sérieusement le potentiel vital et placer l'enfant, de ce fait, dans l'impossibilité fonctionnelle de procéder aux expériences tâtonnées indispensables.

L'enfant est là, sans ressort. Il n'agit pas ; il ne manipule pas, il n'expérimente pas ; il est comme un voyageur qui piétinerait sur la route de la vie et qu'il ne faudrait pas s'étonner de trouver bien en retard, loin du but normal qu'il devrait atteindre. Ou bien, il semble

favorisé d'un tonus vital suffisant mais on a l'impression que certaines pièces du mécanisme sont mal ajustées ou déplacées. L'enfant est alors comme un moteur qui tourne à vide parce que les organes de transmission et de commande sont faussés.

Ces considérations tendent à désintellectualiser certains processus. Il n'y a pas, à la base, comme on l'a trop vu jusqu'à ce jour, et comme on le pense encore couramment, une pure question d'intelligence, mais bien d'abord des normes de vie plus ou moins favorables au tâtonnement expérimental. Et c'est sur ces normes de vie, intérieures et extérieures, qu'il nous faut agir si on veut développer et exalter l'intelligence.

### LA PUISSANCE DE L'EXEMPLE

Nous venons d'examiner ainsi l'aspect tout à fait élémentaire du *tâtonnement expérimental*.

Nous abordons maintenant les premières complications.

L'acte réussi, qui répond plus ou moins parfaitement à nos besoins, crée comme un courant vital qui suscite la reproduction automatique, fixée ensuite en règle de vie.

Nous avons vu que cet acte peut être strictement et directement conditionné par le besoin physiologique, ou bien il est le résultat déjà du processus majeur du *tâtonnement expérimental*.

Or, cette sorte de courant est créé dans les mêmes conditions par les gestes ou les actes extérieurs, qui provoquent la production, par l'individu, d'actes semblables *imités*. C'est un fait qu'il est inutile même d'expliquer, qui, à l'origine a un aspect physiologique inéluctable — le mimétisme en est l'expression scientifique. Il *est* comme le sens de la vie, comme le tâtonnement et comme la répétition automatique des actes réussis.

Il y a, dans le phénomène de l'imitation, comme dans celui de l'expérience tâtonnée, une part considérable, et presque exclusive d'automatisme. Cela fait partie de notre besoin pour ainsi dire physiologique de rythme et de résonance. On voit quelqu'un marcher devant soi : on a tendance à marcher à son pas. Un voisin crie : on a du mal à retenir un cri au même diapason. Notre voisin, dans le compartiment de chemin de fer, mange, et nous avons faim ; il boit, et nous avons soif ; il fume, et nous sortons notre étui à cigarettes. Il n'y a là, nous y insistons, aucune part d'intelligence ni de raisonnement rationnel.

La goutte d'eau, dès qu'elle se trouve perdue dans le torrent, est entraînée avec lui ; la brebis, serrée au troupeau fait les mêmes gestes que la brebis qui la précède. Nous procédons inconsciemment de

même : nous tâtonnons pour trouver la porte d'entrée de la gare, et nous hésitons parfois successivement devant plusieurs portes fermées. Mais, si au contraire, le flot de voyageurs s'engouffre sur le quai, nous le suivons automatiquement. Nous voyons une portière ouverte et un voyageur qui monte dans le compartiment : nous le suivons également.

Il faut bien insister là-dessus : *l'imitation des gestes dont on est témoin n'est jamais, à l'origine, l'effet d'un raisonnement*. Bébé ne se dit pas : un tel fait telles choses, pour telles ou telles raisons je dois l'imiter. Non, il se produit ce que nous avons signalé à propos des actes de réflexes : une pression sur le bouton déclenche la sonnerie. *L'imitation ne demande jamais aucun effort ; c'est pour s'y soustraire qu'il faut réagir, et nous verrons comment et dans quelle mesure nous pouvons y parvenir.*

On n'imité pourtant pas n'importe quoi. La loi de l'imitation est exactement la même que la loi du *tâtonnement expérimental* avec laquelle elle se confond. L'enfant ne fera pas n'importe quoi dans un jardin. Il ne s'arrête pas à la première pierre venue. Il va d'emblée aux actes qui correspondent à ses besoins dominants du moment : s'il a faim, il sera attiré par la baie, ou le fruit sur l'arbre. S'il éprouve le besoin de se mettre en sécurité, il cherchera davantage les branchages ou les recoins, ou bien il ira à tout ce qui répond à son souci d'équilibre et d'harmonie : le chant d'un oiseau ou l'eau glougloutante du ruisseau.

Il en est de même pour l'imitation des actes d'autrui : si l'enfant n'a plus faim, c'est en vain que vous faites le geste de manger à sa cuiller. Il voit ses amis courir, mais s'il est lui-même fatigué ou s'il est absorbé par un travail-jeu qui satisfait ses besoins du moment, il ne se laissera pas entraîner par la course de ses camarades. On ne fait pas boire le cheval qui n'a pas soif.

A certains moments donc, l'individu est comme imperméable à certains actes. C'est un fait d'expérience. Comment l'expliquer ?

L'homme forge peu à peu, à force d'expériences, la ligne définitive de ses règles de vie. Il monte lentement et pierre à pierre les murs de sa maison. Tant qu'il en est à creuser les fondations, puis à bâtir les murs, il sera très heureux de recevoir l'aide sympathique d'un passant expert dans l'art de construire les murs, et qui se met à l'ouvrage.

Je forge expérimentalement un chaînon de ma chaîne de vie. Tant que je suis en train de le façonner et de le tordre, je peux imiter des exemples qui s'offrent de chaînons parallèles efficaces. La création intégrale n'est qu'accidentellement naturelle à l'homme ; elle comporte trop d'aléas et elle suppose trop de fatigues.

Quand je m'aventure dans un champ de neige, je peux, certes,

aller droit devant moi, vers le but que je crois devoir atteindre. Mais personne encore n'est passé avant moi. Je plonge par instant dans des rigoles dont je ne sors qu'à grand-peine ; je m'enlise dans les bas-fonds où la bise a accumulé la neige. Une bourrasque survient qui m'aveugle et me bloque. Ma démarche n'est qu'une suite ininterrompue de tâtonnements, pas toujours victorieux, qui peuvent même, à certains moments, m'acculer à la défaite.

A cet instant même, où je suis ainsi débordé par cette chaîne hasardeuse de tâtonnements, une trace s'offre sur la neige blanche. Quelqu'un est passé avant moi, a tâtonné avant moi... ses hésitations mêmes m'aideront à triompher des fondrières. Il y a là une expérience dont je peux profiter et qui s'inscrit parfaitement dans la série de mes propres tâtonnements. C'est comme la pente qui vous attire et vous pousse à descendre... On « emboîte » le pas.

La preuve que notre tendance à l'imitation n'est que l'imbrication naturelle de l'action extérieure dans le processus de notre propre tâtonnement, c'est que la perméabilité à l'exemple cesse dès que s'est terminé notre propre tâtonnement, dès que l'expérience, réussie d'abord, puis répétée, s'est fixée dans l'automatisme d'une règle de vie. Quand nous avons déjà, au cours d'un long tâtonnement expérimental, creusé profondément notre trace dans le champ de neige, nous sommes indifférents à cette ligne de pas qui s'en va dans une autre direction. Nous sommes alors imperméables à l'expérience des autres, le processus d'imitation ne joue plus.

Si nous sommes au carrefour de plusieurs routes nous hésitons si nous ne connaissons aucune des directions possibles, et nous avons tendance à imiter ce voyageur qui s'engage délibérément dans la route de droite. Notre position, vis-à-vis de l'expérience de cet étranger est la même que celle que nous adoptons pour notre propre tâtonnement expérimental. Si notre expérience antérieure nous permet de penser que cet étranger va réussir dans la voie où il s'engage, nous le suivons sans hésiter. Sinon, nous resterons circonspects, nous retournerons peut-être même sur nos pas pour tâtonner dans une autre direction.

Mais si nous sommes passés souvent par ce chemin de gauche, nous nous y engageons automatiquement, l'exemple de cet étranger qui file à droite n'influence absolument en rien notre comportement.

Nous suivons le flot humain dans la gare inconnue. Si nous avons l'habitude du local, si le trajet pour accéder au quai s'est déjà inscrit dans notre comportement automatique, nous allons notre chemin, indifférents à l'exemple de ceux qui s'engagent dans une autre voie. Tout comme la brebis qui, arrivée à hauteur du chemin du bercail, se sépare automatiquement du troupeau parce qu'à ce moment-là son

expérience personnelle, fixée en règle de vie, la rend indifférente à l'emprise des milliers de pas.

Une autre observation reste encore à faire

Si je m'aventure sur le champ de neige, je peux être attiré par les pas de cet homme qui est passé avant moi, parce que son expérience a quelques chances d'être valable pour mon propre comportement. Mais, si j'aperçois une trace de lièvre, je serai moins engagé à le suivre, parce que j'ai l'intuition que cet animal poursuit une destinée qui n'est pas à l'unisson de la mienne. Si je vois, dans la gare, un employé pénétrer par une porte de bureau, j'hésite à le suivre parce que je sais, par expérience, que sa règle de vie ne peut pas s'inscrire dans la chaîne de ma propre expérience.

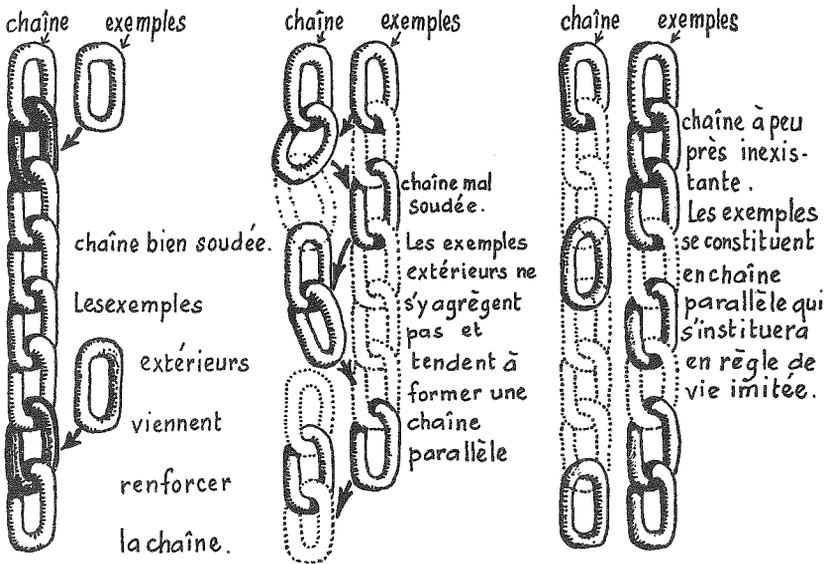
L'imitation est en somme le processus naturel par lequel une expérience extérieure s'imbrique dans la chaîne de notre propre expérience. Elle ne peut s'y imbriquer que si la chaîne est encore en cours de formation ; si elle est déjà définitivement soudée en règle de vie, l'imitation ne fera que se greffer sur notre propre expérience sans s'y intégrer. Il faut aussi que ce chaînon extérieur réponde si bien à nos propres besoins qu'il puisse s'ajuster sans faille à la chaîne de notre expérience. Si les conditions optima de cet ajustement sont réalisées, l'acte imité devient maillon de notre chaîne, aussi solidement soudé à notre comportement que nos propres maillons.

C'est à la solidité et à l'harmonie de cette chaîne qu'on mesurera la valeur d'un comportement. Nous aurons les chaînes bien ajustées, où tous les maillons sont parfaitement incorporés à l'être, soit qu'ils aient été forgés par notre expérience personnelle, soit qu'ils soient le résultat de l'appropriation par l'individu d'une expérience extérieure valable à cent pour cent pour notre propre comportement.

Et il est des chaînes à jamais branlantes, avec quelques maillons d'expérience personnelle en saillie, sur lesquels se sont accrochés plus ou moins maladroitement, les maillons nés de l'imitation, placés de travers, ou soudés sans souplesse, avec des adhérences qui sont autant d'hésitations et de risques d'erreurs pour le cours ultérieur du comportement.

Il est même des chaînes où l'expérience personnelle est inexistante. L'expérience d'autrui a seule, au hasard de la vie, forgé une chaîne imprécise et sans cohésion, greffée sur le comportement auquel elle ne sera jamais substantiellement amalgamée et qui, de ce fait, ne saura ni servir ni orienter une vie originale et féconde.

Nous représenterons ainsi le schéma des processus d'imitation :



Dans la première colonne de gauche, les chaînons imités ne se distinguent même plus des chaînons fonctionnels auxquels ils sont comme organiquement intégrés.

Dans la deuxième colonne, les expériences imitées non intégrées n'arrivent pas à mordre sur la ligne centrale de la chaîne.

Dans la troisième colonne enfin, l'expérience extérieure, au lieu de s'intégrer à la chaîne personnelle qu'elle aurait renforcée, s'est constituée à côté, d'ailleurs plus ou moins bien formée, avec des hiatus, des protubérances et des directions accessoires qui ajoutent encore à l'imprécision de la ligne.

L'individu n'aura pas de règle de vie personnelle.

Ces considérations nous permettent de formuler notre

### *neuvième loi du comportement : L'IMITATION ET L'EXEMPLE*

1) *L'acte réussi appelle automatiquement sa répétition. L'acte réussi par d'autres entraîne la même répétition automatique lorsqu'il s'inscrit dans le processus fonctionnel de l'individu. Cette limitation*

*d'actes dont nous sommes témoins a toutes les caractéristiques de nos expériences tâtonnées qui ont réussi.*

*a) L'imitation, comme la répétition d'actes réussis, n'est jamais, à l'origine, l'effet d'un raisonnement quelconque ou d'une décision consciente.*

*b) L'imitation ne demande jamais aucun effort particulier.*

*c) Elle vise toujours à la perfection dans la reproduction automatique. C'est une question d'harmonie vitale.*

*d) L'exemple, au même titre que l'expérience personnelle réussie, tend à se fixer en un automatisme qui suscite une tendance, base d'une règle de vie parfois indéradicable. C'est comme un maillon non pas juxtaposé à la chaîne de la vie, mais imbriqué dans cette chaîne, qui en fera à jamais partie et qui, plus ou moins selon la puissance des autres maillons, donnera à la chaîne son aspect et ses qualités déterminants.*

*2) Mais on n'imité pas indistinctement tous les actes dont on est témoin.*

*Par l'imitation, des chaînons pour ainsi dire extérieurs viennent s'imbriquer dans la chaîne de notre comportement au même titre que ceux qui sont forgés par notre tâtonnement expérimental. Il en résulte que :*

*a) Si l'exemple ne s'imbrique pas dans la série expérimentale du comportement, il n'est que rapporté. Il peut être imité mais les actes qu'il suscite ne sont pas intégrés à la chaîne du comportement. Ils perdront alors les qualités qui résultaient de cette imbrication.*

*b) Un exemple à moitié imbriqué, un chaînon insuffisamment accroché au chaînon précédent et se prêtant mal à l'accrochage des chaînons suivants, peuvent nuire considérablement à la solidité et à l'harmonie de la chaîne.*

## VÉRIFICATION EXPÉRIMENTALE ET APPLICATIONS PÉDAGOGIQUES DE CES DONNÉES

### 1) Perméabilité à l'exemple

L'enfant, nous l'avons dit, est tout occupé à ses expériences tâtonnées qui ne sont pas encore fixées en règle de vie. Il est tout occupé à forger sa chaîne. Plus il est jeune et neuf, plus donc il est perméable à l'exemple. Cette perméabilité va en s'atténuant à mesure que s'organisent les règles de vie. Quand cette organisation est à peu près achevée, il peut y avoir encore imitation accidentelle, mais il n'y a plus appropriation intime de l'exemple ; il n'y a plus imbrication.

L'exemple alors n'influera plus que superficiellement sur des règles de vie d'ailleurs à peu près définitivement fixées.

Cette remarque vient appuyer pour ainsi dire expérimentalement l'observation que nous avons faite précédemment de l'importance primordiale de la toute première éducation.

L'enfant construit sa vie par une laborieuse expérience tâtonnée que nous devons faire la plus fructueuse et la plus riche possible. Mais l'exemple s'offre à lui comme une expérience déjà réussie qui réduit les aléas de ses tâtonnements. L'enfant se jette dessus comme l'adulte vers le wagon qui va l'emporter vers sa demeure rapidement et sans effort.

## *2) Impuissance du raisonnement en face de l'automatisme de l'imitation*

Une des graves erreurs des parents et des éducateurs est de supposer encore que l'éducation formelle, verbale, ou même sensible, peut avoir quelque action sur la formation de la personnalité, et qu'il suffira de faire des observations à l'enfant, de lui expliquer les raisons possibles de ses actes, de lui faire comprendre l'erreur ou l'illogisme de son comportement pour redresser une ligne de vie défectueuse.

Tout cela est, pratiquement, d'une portée illusoire : tenez-vous bien à table, et l'enfant se tiendra bien ; si l'un de vous pose ses coudes sur la table, l'enfant fera de même ; si vous mangez proprement, l'enfant vous imitera et mangera proprement. Il imite naturellement vos gestes, vos attitudes, vos tics. Il imitera de même votre comportement vis-à-vis des événements profonds de la vie. Il sera probe et sincère si vous êtes probes et sincères, indélicat et menteur si, malgré vos théories ou vos raisonnements logiques, vous êtes indélicats et menteurs dans votre propre comportement familial. Il imite de même les enfants avec lesquels il vit. Et c'est à ce titre que le vieil adage est plus exact qu'on ne croit : « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es ».

Cette loi de l'imitation dominant l'intelligence et la raison vous paraîtra peut-être exagérément radicale car alors, pensez-vous peut-être, on ne peut jamais être maître de la formation des enfants.

Nos désirs, nos illusions, nos tendances au moindre effort, sont des faits, mais la réalité en est un autre, et plus déterminant du complexe éducatif. Nous comprenons bien qu'il est plus commode de dire : « Faites comme je dis et non comme je fais », de bien parler, de formuler des règles, d'avoir recours aux sentences et aux exhortations, et, à l'abri de ces paravents hypocrites, de se complaire dans un comportement égoïste, en contradiction permanente avec les affirmations verbales. Sachez donc, d'une façon certaine et définitive que seul

votre exemple vivant compte, et que seul il marquera la vie et la destinée de vos enfants. Organisez votre vie comme vous voudriez que soit organisée la vie de vos enfants ; astreignez-vous aux gestes, aux attitudes, aux comportements que vous seriez heureux de retrouver chez eux. Ce sera le meilleur de votre éducation. L'action vivante seule importe.

Cette observation a tout autant de poids pour les relations de l'enfant hors de l'école. Qu'il fréquente, autant que possible des camarades qui ont les qualités que vous voudriez voir en lui. Car il sera marqué par leur fréquentation.

Que dire alors de l'École qui a cru tellement à la toute puissance du verbe, des leçons de morale, des observations, des lectures élevées, toutes choses qui ne sont pas inutiles dans la mesure où sait les vivre celui qui les enseigne. Les leçons scolastiques ne sont jamais qu'un attirail rapporté, qui s'imbrique mal dans la vie des enfants, qui peut influencer l'intellect, mais non le comportement.

Ce qui compte par contre, ce sont les habitudes de vie que vous allez donner, les exemples d'ordre, de bonne discipline, de respect, de droiture, de désintéressement, de dévouement à la communauté dont vous imprégnerez toute la vie scolaire. C'est cela qui marquera vos élèves et non les acquisitions intellectuelles et formelles que vous leur distribuerez.

La pédagogie moderne s'oriente vers cette conception. L'instituteur était trop autrefois le prêcheur qui donnait des leçons de dignité, d'amour filial, puis battait parfois féroceement ses propres enfants, qui parlait d'humilité tout en faisant de l'orgueil l'assise fragile de son prestige. Tout comme le curé qui se dépensait verbalement dans les trémolos de ses prêches, mais dont la vie restait en constante contradiction avec les enseignements du Christ.

3) *Tendance à la répétition des gestes imités, répétition qui s'inscrit dans le comportement et dans l'organisme en tendances puis en règles de vie à peu près indélébiles.*

Nous pourrions résumer en quelques articles simples les principes d'un comportement pédagogique efficace.

Partout et toujours l'exemple prime l'explication ou la justification prétendues rationnelles. L'exemple prime la parole, et la parole n'a de poids — mais ce poids peut être considérable, et parfois alors décisif — que dans la mesure où elle s'harmonise avec l'exemple. *La parole peut renforcer l'exemple ; elle ne parvient pas à corriger ni à redresser l'influence de l'exemple.*

On doit donc — et cela dès le plus jeune âge — veiller très soigneusement à la qualité des exemples qui sont offerts aux enfants.

Nous agissons trop volontiers comme le photographe qui manœuvrerait à tort et à travers le diaphragme de son appareil, et qui penserait, par les explications qu'il donne, atténuer, minimiser ou même annihiler le chevauchement chaotique des images imprudemment superposées sur la plaque. Nous serons le photographe conscient de la sensibilité de ses plaques, qui ne manœuvrera ses déclics que lorsqu'il jugera la scène ou le spectacle dignes d'être enregistrés. Nous éloignerons autant que possible de l'enfant les exemples maléfiques afin de lui offrir un maximum d'exemples bénéfiques.

Mais ce choix ne doit jamais se faire aux dépens de la vie. Il ne s'agit pas de séquestrer l'enfant dans la maison pour qu'il n'aille pas jouer dans la rue avec des camarades jugés mal élevés ; de ne pas le mêler à notre vie familiale sauf pour quelques apparitions ordonnées et cérémonieuses, de l'isoler de la vie sociale pour le soumettre sans recours à une vie scolaire rabougrie et desséchante. Ce serait l'empêcher de forger sa chaîne de vie. Ce serait un peu comme si, pour l'empêcher de manger quelque chose qui risque d'être nuisible à sa santé, on lui supprimait purement et simplement toute alimentation.

La vie d'abord. Il y a, en l'individu, bien des ressorts méconnus qui sont susceptibles de redresser la plupart de nos erreurs.

*Ce n'est jamais par l'abstention ou la répression qu'il faut tâcher de résoudre des problèmes, jamais par l'inhibition mais toujours par l'audace de l'action.*

Et puis nous influerons sur la perméabilité à l'exemple. Nous savons que cette perméabilité est d'autant plus effective que l'individu a organisé sa vie sur des principes qui satisfont ses besoins essentiels. Satisfaisons pratiquement ces besoins et la chaîne sera solidement forgée, si solidement qu'aucun maillon étranger ne pourra venir s'y incorporer. L'exemple nocif pourra se plaquer un instant sur le comportement, il ne s'intégrera pas à la chaîne.

Cette satisfaction pratique des besoins essentiels de l'enfant est le principe même de la pédagogie que nous œuvrons à préparer et à répandre, tout entière centrée autour des vertus individuelles et sociales du travail.

L'enfant qui, à l'école a trouvé un travail à sa mesure reste perméable aux exemples les plus tentants qui ne sont pas à l'unisson de ses préoccupations dominantes. L'enfant qui, à l'école ou dans la rue est dominé par une enthousiasmante préoccupation constructive, reste insensible aux mauvais exemples qui glissent sur lui sans le marquer profondément.

De là viennent les vertus préventives et curatives de notre pédagogie.

## IX. CHOC ET REFOULEMENT

Avant d'en venir à la complexité du comportement de l'individu au sein du milieu dans lequel il est plongé, nous devons préciser une notion encore, dont la réaction est plus particulièrement individuelle à l'origine : *la notion de choc et de refoulement*.

Nous reprendrons pour cela notre comparaison de la vie avec le cours d'un torrent.

Si l'individu était assez puissant, si le milieu dans lequel il doit réaliser son potentiel de vie était suffisamment favorable à son épanouissement, le cours du torrent se poursuivrait normalement, sans obstacle qui le ralentisse et le complique, sans interventions qui le dévient et l'asservissent.

Ce qui ne veut pas dire, comme l'ont cru certains éducateurs et de nombreux parents, qu'on doive exagérément débloquer le lit du torrent pour en écarter toutes les aspérités ! Un torrent au cours bien régulier, au lit trop apprêté et trop minutieusement dirigé ne serait plus un torrent puisqu'il ne connaîtrait plus ni le jaillissement des eaux sur les pierres, ni la fuite tourbillonnante entre les racines noueuses des grands arbres, ni le grondement du flot qui dévale, invincible, entraînant en son sein des blocs informes qui sont autant de dangereux et puissants boudoirs.

Les haies sur le parcours de la course ne ralentissent point le galop du cheval bien entraîné ; elles lui sont au contraire comme un stimulant pour mieux prendre son élan, pour allonger sa foulée dans un mouvement dont l'harmonie peut se hausser au style d'une émouvante perfection. Il est aussi, dans la vie, des obstacles qui sont une occasion de mieux sauter, d'affirmer sa forme, de dominer et de se dominer dans une exaltation de son propre sentiment de puissance.

La vie reste malgré tout une course d'obstacles. Nous devons veiller à ce que notre coursier améliore sans cesse sa forme pour triompher des difficultés qu'il aura à affronter, mais aussi à ce qu'il ne se trouve pas, brusquement, devant une haie dont la hauteur ou la consistance l'épouvante, le rebute, l'arrête et décourage tout effort à venir.

Qu'arrive-t-il en effet si devant l'enfant se dresse un obstacle qui est pour lui insurmontable ?

Exactement ce qui se passe pour l'eau du torrent qui heurte un rocher qu'elle ne parvient pas à dépasser. Il y a choc, arrêt plus ou moins bruyant et déchiquetant de l'élan ; puis, après un moment d'inquiétude et d'indécision, le flot refoulé reflue sur lui-même dans un remous tourbillonnant.

Il se produit alors, en même temps que le retour sur soi, une sorte de vide, de creux, que le courant met plus ou moins longtemps à combler selon la hauteur de l'obstacle.

L'individu est, de même, refoulé par un obstacle anormal qu'il n'a pas pu surmonter. Il a la sensation d'un trou qui se creuse brusquement en lui, comme un manque de puissance consécutif à l'échec momentané, et qu'il devra combler par l'appel urgent à des forces neuves.

C'est un peu aussi comme le coureur cycliste qui heurte un obstacle imprévu et tombe. Dès la première émotion du choc passée, il éprouve une impression profondément déprimante de vide à combler, de retard à rattraper. Et ce n'est que lorsqu'il a, dans un temps plus ou moins réduit, récupéré l'énergie suffisante qu'il pourra repartir dans l'espoir, pas toujours réalisé, de rejoindre le peloton.

S'il peut ainsi, après avoir comblé ce vide, enfourcher sa bicyclette et repartir, le mal peut n'être qu'insignifiant, sans affecter sérieusement le résultat de la course.

L'individu peut de même, quelquefois, combler en un temps record le vide produit par le remous et retrouver sa puissance normale pour poursuivre sa course vers la vie.

Si l'intérêt de cette course, si le succès au moins partiel exaltent et couronnent l'effort, l'accident peut s'effacer partiellement ou même totalement dans le souvenir, comme l'éclatement de l'eau sur le rocher est dépassé et dominé par le courant du torrent.

Mais dans la plupart des cas, l'accident, même bénin, n'est pas sans laisser de trace.

Le choc de l'eau sur la pierre, le jaillissement qui en résulte, le reflux violent qui fait s'élever en gerbe le flot descendant, tous ces accidents produisent un brusque déséquilibre qui se répercute pendant un temps assez long en mouvements désordonnés, en flot chevauchants, en girations de vagues qui sont comme les suites douloureuses du choc subi.

Le coureur qui a heurté un obstacle et a fait une chute brusque s'est meurtri lui aussi ; le choc se traduit par une douleur, ou du moins par une courbature anormale qui n'est que l'expression du brusque déséquilibre organique ressenti et de l'effort instinctif suscité pour y

parer. Si le choc est plus violent, il peut en résulter une blessure beaucoup plus douloureuse et plus longue à guérir, dont il reste alors, presque inmanquablement, une cicatrice plus ou moins sensible.

Ces faits sont l'image à peu près parfaite de l'effet sur l'individu d'un obstacle insurmontable. Il y a alors un refoulement qui arrête et entame d'abord la puissance dynamique de l'être. Ce refoulement creuse comme un vide brusque, accompagné de remous et de tourbillons désordonnés. L'être inquiet tente aussitôt de combler le vide, de dominer ce remous, de retrouver l'équilibre et d'orienter à nouveau le tourbillon dans le sens de la vie. Nous verrons le processus complet de ces réactions.

Dans les cas bénins, le déséquilibre est très vite surmonté, oublié, et l'individu reprend sa marche en avant, avec seulement un léger retard qu'il tâchera de rattraper. Mais il est des cas plus graves qui entraînent une désorganisation, un déséquilibre, accentués et tenaces, une blessure tout à la fois physique et morale, ou peut-être exclusivement morale et psychique, qui met plus ou moins longtemps à guérir, dont il reste parfois, pour la vie entière, une cicatrice, souvent mystérieuse, qui, à certains moments, redevient douloureuse. Il peut même en résulter une véritable infirmité qui pose à l'individu des problèmes vitaux dont il est utile de connaître la genèse.

C'est ce processus que nous formulons dans notre

### *dixième loi : DU CHOC ET DU REFOULEMENT*

*Dans sa montée vitale, l'individu se heurte inévitablement à des obstacles. S'il peut les surmonter sans dommage, ils sont pour lui des stimulants qui exaltent son sentiment de puissance et de triomphe.*

*Dans le cas contraire, il y a choc plus ou moins violent et refoulement consécutif. Le choc produit comme une sorte de vide mental qui met plus ou moins longtemps à se combler suscitant des réactions multiples qui tendent à redonner l'équilibre indispensable pour la reprise de la marche en avant.*

*Le choc reçu, le déséquilibre passager ou tenace qui en résulte, constituent une blessure plus ou moins longue à guérir, dont il peut rester une cicatrice parfois indélébile, longtemps douloureuse, susceptible d'ailleurs de se rouvrir et d'influencer à nouveau notre comportement dans les périodes de crise.*

La réalité pédagogique corrobore-t-elle ces données théoriques ?

Cette notion de *choc et refoulement*, telle que nous venons de la définir, va nous amener à des conclusions qui, pour la première enfance

notamment, concordent parfaitement avec les enseignements récents de la psychologie et des suppositions qu'on croit parfois trop osées et trop envahissantes de la psychanalyse.

Chez le tout jeune enfant, deux besoins sont dominants pour assurer la permanence et l'exaltation de la vie : le *besoin d'alimentation* pris dans son sens large de tout ce qui nourrit et recharge la vie (y compris le besoin de respiration, de création et d'action) et le *besoin de sécurité et de défense*. Le besoin de reproduction n'apparaît point encore, sauf dans les cas vraiment pathologiques sur lesquels il faudrait éviter de bâtir des systèmes de prospection et de connaissance du normal.

L'enfant qui a faim a besoin de satisfaire son appétit. C'est là une nécessité vitale impérieuse, sans laquelle le torrent de la vie ne saurait conserver et renforcer sa puissance dynamique. Si l'enfant peut téter normalement, il y a des chances pour que la vie continue, normale et victorieuse, sans chocs dangereux à répercussion profonde. Mais si, après avoir tété normalement pendant quelques jours, il se voit brusquement privé de sa nourrice, et si on ne lui offre plus qu'un biberon sans chaleur intime, avec un liquide qui ne peut qu'approcher de la spécificité délectable du lait maternel, son besoin d'alimentation n'est plus satisfait.

Le nourrisson se trouve alors dans la situation du voyageur égaré qui vient d'échouer dans ses tentatives de continuer sa route. Il reflue un instant sur lui-même ; son cerveau neuf est momentanément déséquilibré par une situation apparemment sans issue. Il tentera de tirer encore une fois sur son biberon fade pour refouler à nouveau son besoin insatisfait. Hélas ! il n'a pas d'autre recours : c'est à prendre ou à laisser.

Mesurez votre propre inquiétude d'adulte dans les cas troublants où vous vous êtes trouvé ainsi devant une situation pour laquelle tout recours personnel était vain, et où l'on vous présentait l'implacable marché : c'est à prendre ou à laisser ! et vous comprendrez, sans théorie psychanalytique prétentieuse, que ces chocs alimentaires puissent ébranler profondément les jeunes enfants, et qu'il en résulte une douleur, un déséquilibre, une cicatrice qui influenceront plus ou moins tout le comportement ultérieur. On ne s'étonnera pas alors que les psychanalystes fassent remonter à des crises de sevrage prématuré certains traumatismes qui seront à l'origine de déviations organiques et de névroses tenaces.

Des chocs identiques, quoique moins graves en général, peuvent résulter de même du besoin de sécurité et de défense menacé. Des images anormales que l'enfant est surpris de trouver dans le champ de sa vision parce qu'elles rompent l'harmonie et l'équilibre qui lui

sont nécessaires, des bruits et des cris trop violents, des sensations désagréables ou seulement trop vives — de l'odorat, du goût, du toucher — peuvent dresser également des obstacles à son besoin de dominer le milieu extérieur, et occasionner un heurt, un déséquilibre, une meurtrissure, qu'on trouverait, si l'on pouvait sonder suffisamment l'âme de l'enfant, à l'origine d'aversions, de phobies, de manies et de peurs, qui nous paraissent inexplicables et que Freud a cru nécessaire d'habiller libidineusement.

Nous concluerons par une règle pratique :

Tout obstacle momentanément insurmontable qui contrarie la satisfaction normale des besoins essentiels de l'enfant, est toujours un danger et une erreur, au même titre que la blessure et la maladie. Il faut donc tâcher de les éviter comme on écarte les blessures, les accidents et les maladies. Vous ferez l'impossible pour satisfaire normalement le besoin d'alimentation de l'enfant au cours de la première période de sa vie. Vous éviterez de même les spectacles effrayants ou seulement anormaux, les bruits discordants, les odeurs vives et crues. Vous tâcherez de vous rapprocher toujours de l'harmonie naturelle indispensable <sup>1</sup>.

1. Voici un cas typique du peu d'attention que les parents portent au besoin de sécurité des enfants : c'était au village, la saison des cochonnailles. On se préparait à tuer le cochon qui commençait à hurler parce que les hommes s'évertuaient à le tirer de sa porcherie.

Les propriétaires avaient cru bon d'emmener le jeune cheval loin du lieu du drame pour qu'il n'entende pas les cris désespérés et qu'il ne sente pas le sang chaud qui allait couler dans le chaudron préparé à cet effet.

Et comme je m'en étonnais, le paysan me dit avec un grand bon sens : « Ah ! s'il entendait crier, s'il voyait le sang, il en prendrait une peur que nous ne pourrions peut-être plus guérir. »

Mais, dans la chambre voisine, un jeune enfant, de l'âge du cheval, pleurait et criait. Nul ne s'était avisé que le spectacle qu'on allait lui imposer pouvait le marquer lui aussi pour la vie.

## X. DÉVIATION — SUBLIMATION COMPENSATION — SURCOMPENSATION

Si l'individu était suffisamment fort et harmonieusement constitué, si les conditions extérieures étaient au maximum favorables, il monterait normalement selon sa nature et les lois spécifiques de son devenir. Il serait comme un arbre qui pousse dans un lieu bénéfique, régulièrement ensoleillé, bien nourri, à l'abri des grands vents, et qui dresse son tronc, étale ses branches et ses rameaux selon la distribution qui lui est particulière, dans une harmonie qui est normalement parfaite.

Si le tronc s'incline, si certaines branches poussent plus activement que d'autres, s'il y a inflexion dans un certain sens, c'est qu'une irrégularité s'est produite dans les processus de croissance et que l'arbre a répondu aux effets de l'obstacle selon ses possibilités fonctionnelles.

Or, et on ne l'a peut-être pas suffisamment observé, ce processus de réaction aux difficultés rencontrées, qui est adaptation dynamique, obéit à des lois qui sont valables pour tout être vivant, l'homme compris. Et nous allons voir que certaines prétendues découvertes psychologiques, baptisées de noms impressionnants, sont connues depuis longtemps — j'allais écrire depuis toujours — des éleveurs et des arboriculteurs.

Dans son écoulement vers la pente, la source rencontre une pierre qui barre son cours. Elle reflue sur elle-même, remonte, s'étale, s'étire, tel un animal en chasse vers les lignes de moindre résistance. Plus ou moins loin de la pierre, voici justement une faille qui s'offre. L'eau s'y infiltre lentement, comme avec hésitation ; puis quand elle a découvert un aboutissement favorable, un courant nouveau s'établit, qui draine tout le débit de la source, évite la pierre pour aller en aval de l'obstacle rejoindre le cours normal comme si rien ne s'était produit. Il y a déviation accidentelle.

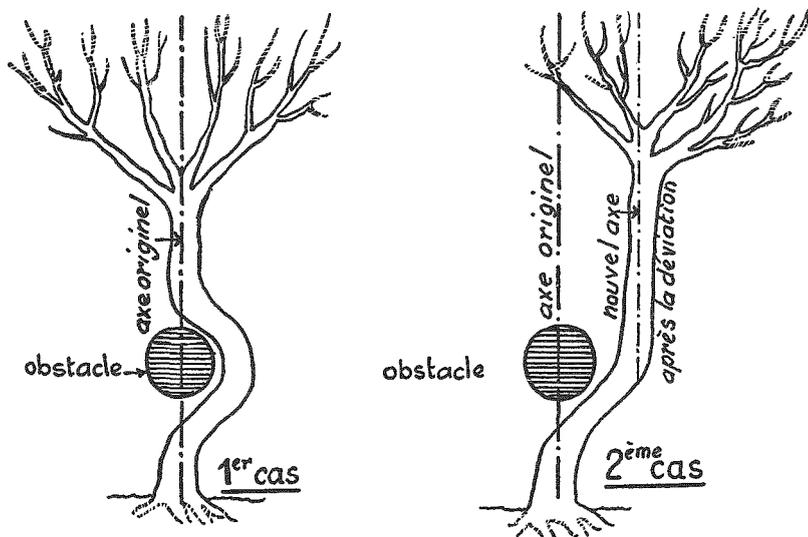
Mais il se peut aussi que la faille ainsi découverte, au lieu de ramener l'eau au cours normal, oriente vers une autre pente divergente, loin du cours primitif, vers d'autres torrents, vers d'autres destinées. Il y a alors *déviation véritable*.

Il en est de même pour la jeune pousse de blé, dont nous avons déjà parlé, qui allonge démesurément sa tige frêle sous la pierre qui s'oppose à sa levée pour finalement ressortir au jour, seulement déviée, capable d'accomplir encore sa destinée.

L'arbre qui pousse à l'ombre d'une touffe épaisse ne procède-t-il pas de même, lorsqu'il s'incline loin de l'écran jusqu'à ce qu'il rencontre la lumière et le soleil qui lui permettront de monter et de retrouver malgré tout vitalité et équilibre ?

Si l'inflexion n'a pas été trop marquée, la tige, après avoir contourné l'obstacle, retrouve son aplomb, avec seulement une courbure qui restera comme un témoin indélébile de sa déviation passagère.

Mais si la déviation est trop importante, l'arbre ne retrouve plus son aplomb, le tronc de la dernière poussée monte droit mais non selon l'axe originel de sa croissance. La déviation est définitive.



Ces deux cas si courants se présentent de même chez les êtres humains.

Par suite des obstacles auxquels il s'est heurté et qu'il n'a pas pu dominer autrement, l'enfant a menti, ou a volé. Mais la crise surmontée, il n'en a pas moins retrouvé sa ligne normale de vie, avec seulement une courbure plus ou moins sensible qui, en face des difficultés, risque de l'infléchir vers cette solution détournée.

L'incident clos, il revient à sa nature normale passagèrement déviée de sa voie.

Si la courbure est plus grave, l'inflexion devient définitive. L'individu ne retrouve plus sa ligne de vie initiale et prospère, peut-être très vigoureusement encore, mais sur une assise qui n'est plus son assise originelle.

Remarquez que cette déviation peut n'être pas forcément maléfique. Dans son nouvel aplomb l'arbre trouvera peut-être des conditions plus favorables de croissance et de vie. L'individu pourra peut-être mieux réaliser une destinée qui, modifiée dans ses fondements, n'en monte pas moins vigoureuse et puissante vers l'équilibre et l'harmonie.

Nous formulerons comme suit notre

#### *Onzième loi : LA DÉVIATION*

*Si, malgré ses efforts l'individu ne peut pas surmonter un obstacle qui gêne la réalisation de sa destinée, il tâtonne jusqu'à ce qu'il ait trouvé une faille qui lui permette d'éviter l'obstacle et de retrouver sa ligne de vie en conservant intact, sinon accru, son potentiel de puissance.*

*Il y a eu déviation.*

*Si l'obstacle n'est pas vaincu à temps, ou la puissance pour le dominer suffisante, l'individu s'accommode de la déviation et organise sa vie sur cette déviation qui impose sa marque plus ou moins décisive sur l'ensemble du comportement.*

*La douzième loi est celle de LA SUBLIMATION.*

*Il est des cas où, après cette déviation l'individu ne parvient plus à retrouver sa ligne normale de vie : la déviation l'a orienté différemment. Mais cette orientation peut se faire parallèlement, dans le sens encore d'une destinée bénéfique, par une adaptation plus ou moins ingénieuse de l'inflexion subie aux lois supérieures de la destinée humaine.*

*On dit alors qu'il y a sublimation.*

Mais la loi la plus importante, qui découle d'ailleurs des lois de déviation et de sublimation, c'est celle de la *compensation*.

Vous coupez la branche d'un arbre. La sève qui ne peut pas

continuer sa voie normale reflue sur elle-même, indécise et sans but. Elle est attirée alors par le courant qui persiste vers les branches qui n'ont pas rencontré d'obstacle à leur croissance. L'énergie qui ne trouve plus à se dépenser dans une direction va renforcer l'énergie en activité dans un autre sens ; et elle se dirige vers le centre dont le dynamisme est le plus puissant et crée de ce fait, un appel plus impérieux.

Ce sont les branches les plus vigoureuses qui bénéficient de la sève inutilisée dans la branche coupée. C'est un des principes de la taille des arbres : ce n'est pas forcément une branche voisine de celle que vous avez coupée qui profitera du reliquat de sève, mais la branche la plus vivante, celle qui réunit les meilleures conditions d'accroissement de puissance. Si, sous prétexte de lui donner une forme, vous coupez à l'arbre les pousses vigoureuses, la sève inutilisée ne sera pas puissamment attirée par l'appel de la vie : elle tâtonnera et, finalement, essaiera de bourgeonner des rejetons inutiles. L'essentiel, pour l'arboriculteur, est toujours de ménager quelques jeunes branches vigoureuses. La vie s'en va vers la vie.

Si l'eau se traîne sur un sol sans pente, il est fastidieux de vouloir la guider. Tant qu'elle est impétueuse il y a de la ressource pourvu qu'on ne brise pas définitivement le courant.

Cette loi est générale : *la vie qui ne peut plus se dépenser et se réaliser dans un sens normal s'en va renforcer un dynamisme en cours afin de retrouver pour la synthèse de l'être un maximum de puissance, et elle renforce l'organe le plus dynamique, celui qui agit le mieux dans le sens de la destinée de l'individu.*

C'est ce qu'on a coutume d'appeler la *compensation*.

Immobilisez le bras cassé d'un enfant. La vie a tendance à se retirer du bras qui ne peut plus remplir sa fonction. Les muscles s'atrophient, les nerfs se sclérosent. Mais cette puissance inutilisée n'est pas perdue : elle se porte automatiquement vers les organes qui sont le mieux susceptibles de compenser la perte subie. Cette compensation se fait avec un maximum d'efficacité et par l'organe similaire en cas de parité : si le bras droit est immobilisé, c'est le bras gauche qui gagne en puissance, en audace et en habileté. Si l'œil droit est accidentellement déficient, c'est l'œil gauche qui accroît son acuité ; si une jambe est faible, c'est l'autre jambe qui se renforce.

Mais l'influx vital peut suivre un trajet plus complexe. L'homme qui devient aveugle compensera son activité visuelle compromise par le renforcement d'autres possibilités réactionnelles. Quels seront les organes qui bénéficieront de cette déviation ? Ce n'est pas automatiquement le toucher ou l'ouïe, ce sera le sens, l'aptitude fonctionnelle

qui s'avérait la plus efficace pour retrouver le potentiel de puissance. Si l'ouïe est déjà, par nature ou par fonction, particulièrement développée, ce sera l'ouïe qui deviendra l'organe prédominant et bénéficiera de la perte de puissance visuelle ; si l'homme se servait surtout de ses mains, c'est son toucher qui acquerra subtilité et puissance.

Si l'individu devient sourd, ce sera de même la virtualité la plus favorable qui attirera le potentiel de vie devenu inutilisé ; ce peut être la vue, ou le sens de la parole, ou l'intelligence, ou la simple force brutale.

Et il n'y a pas seulement compensation.

Il peut même y avoir *surcompensation* quand l'organe qui a mobilisé le plus grand courant de vie, devient apte non seulement à suppléer les pièces défailtantes, mais apte aussi à mobiliser par surcroît une puissante énergie directrice qui oriente tout le système.

Les amputations chez les grands infirmes, donnent des exemples impressionnants d'un état de fait qui devrait être un enseignement pour tous les gens valides. Ainsi les manchots des deux bras qui dessinent et peignent avec leurs pieds, organes que la nature n'a pas prévu pour ce genre d'exercice. On présente souvent dans les cirques des êtres accablés par des infirmités plus graves et dont un organe valide assure par surcompensation des performances étonnantes : l'organe dépasse ici les pouvoirs de sa fonction physiologique.

Cette surcompensation est très nette chez les infirmes. Le boiteux voit sa jambe intacte renforcée, mais il acquiert souvent un équilibre supérieur à l'équilibre normal ; l'aveugle réussira avec ses doigts ce que nous sommes incapables de réussir avec tous nos sens.

### Treizième loi : DE LA COMPENSATION ET SURCOMPENSATION

*L'énergie qui ne peut être employée dans sa direction normale n'est jamais perdue. Il tend à se produire en l'individu un équilibre non pas statique mais de puissance dynamique. L'énergie inutilisée est attirée par le dynamisme dominant, par celui qui réussit le mieux dans la conquête du potentiel de puissance.*

*C'est le principe de la compensation dynamique.*

*La tendance dynamique qui a bénéficié de la puissance inutilisée par d'autres pièces du mécanisme, tend à accroître démesurément sa puissance et à accaparer le potentiel de puissance des dynamismes non atteints.*

*C'est une sorte de capitalisation que nous appellerons la surcompensation dynamique.*

Voyons dans quelle mesure nos observations pédagogiques vont corroborer ces observations simples et de bon sens.

Nous avons déjà dit les dangers qu'il y a (choc et refoulement) à vouloir s'opposer d'autorité, et plus ou moins brutalement, à un acte ou à un processus qui sont le résultat d'expériences réussies fixées en tendances.

L'arboriculteur peut tailler et retailler. Il voit, il connaît expérimentalement la direction qui bénéficiera ainsi de l'opposition violente à des tendances vitales. Nous ne connaissons à peu près rien, nous, de ce qui va se passer dans l'organisme et dans l'intimité morale mystérieuse du jeune être.

Vous punissez l'enfant parce qu'il a commis un larcin. Vous menacez prétentieusement : « Je t'enfermerai dans le cachot... Je te ferai perdre ce mauvais pli... Il faudra bien, bon gré, mal gré, que tu marches droit !... »

Et ce faisant, vous arrêtez brutalement une tendance qui, nous l'avons vu, n'est point un accident mais un aboutissement, et qui n'a peut-être pas d'ailleurs à ce degré, le caractère tragique que vous lui imputez. Vous vous opposez violemment à la réalisation d'un processus qui a pris des racines profondes dans la vie de l'enfant.

C'est comme si vous prétendiez, par un barrage sur le torrent, en arrêter brusquement le cours.

Il y a d'abord choc et refoulement — et nous en avons dit les conséquences. Puis, le flot revient brusquement à la charge. Il se heurte encore, il s'oppose à votre obstination, pour éprouver la rigueur du barrage, par jeu presque, pour voir qui sera le plus fort. Et il y a parfois dans cette sorte de bravade comme le germe d'une satisfaction sadique dont nous étudierons le développement. Il y a lutte, heurts violents de part et d'autres, opposition têtue qui peut prendre toutes les formes, jusqu'à la crise nerveuse. Et il n'est pas toujours certain que vous soyez le triomphateur.

Cette lutte, cette crise, sont une première alternative qu'il faut absolument éviter. Cette opposition radicale de l'adulte ne doit se manifester que dans le cas où il y a danger grave à passer outre, et elle doit présenter alors la rigueur froide et l'inflexibilité des lois naturelles et sociales qu'on ne doit pas et qu'on ne peut pas transgresser. L'être en formation s'y heurtera comme à un mur, sans explication. Il sera bien contraint, alors, de faire machine arrière. Mais la liste de ces cas graves reste malgré tout réduite. En général, l'instinct

de sécurité de l'enfant est suffisamment puissant pour inhiber les actes vraiment dangereux. Pour tous les autres cas, évitez donc l'opposition violente.

Car il y a d'autres réactions encore à cette opposition violente.

Il y a la déviation que nous venons d'examiner. L'acte qui n'a pu aller jusqu'à son aboutissement cherche obstinément, et trouve — car il faut qu'il en trouve un — un exutoire plus ou moins inattendu. L'enfant comprendra bien vite, par le tâtonnement expérimental, qu'il ne lui sert de rien de résister à votre autorité ; apparemment, il évitera les actes défendus et vous penserez être parvenu à vos fins. En réalité, il tâtonnera seulement pour trouver une faille par où pourra s'écouler le flot un instant endigué. Et vous vous apercevrez alors — mais trop tard — que sous des dehors d'amabilité et de serviabilité, en cachant habilement son jeu, l'enfant réussit l'acte même dont vous croyiez l'avoir guéri. Seulement, cet acte défendu sera enrobé de ruse, de feinte, de rouerie — ce qui ne fait vraiment que compliquer les choses et rend encore plus délicat l'effort de redressement qui s'impose.

La déviation n'est jamais une amélioration. Elle est un détour clandestin pour revenir à une ligne de vie qui s'impose parce qu'elle est l'aboutissement du tâtonnement, de l'expérience réussie et surtout de l'exemple et du milieu.

*En règle générale* : réserver l'opposition violente aux seuls cas vraiment graves et dangereux. Pour tous les autres cas, dites-vous bien que votre intervention :

- sera inutile, car l'individu reviendra à la charge, directement ou indirectement ;
- qu'il en subira toutefois chocs et refoulements ;
- qu'il déviara peut-être seulement son processus d'action pour parvenir malgré vous au résultat désiré, mais cette déviation sera un pas de plus qui marquera et contre lequel vous lutterez en vain.

Si vous êtes persuadé de l'inutilité et du danger de votre opposition, vous l'éviterez absolument, ou s'il vous arrive de vous y laisser aller par réaction peut-être naturelle, par dépit, par colère, parce que cela vous soulage et vous donne au moins l'illusion de votre puissance, sachez du moins que *cette réaction est toujours une erreur*.

Vous n'êtes pas parfait. L'éducation vous a marqué vous aussi, et ce que nous disons des enfants s'applique intégralement à vous-même. Vous tâcherez du moins de réduire les dommages causés par cette erreur ; vous chercherez d'autres solutions au complexe et nous allons vous dire lesquelles sont possibles.

Il y a la *compensation* et la *surcompensation* que nous avons définies et qui semblent d'abord autoriser et justifier votre opposition autoritaire à un processus que vous désapprouvez. Comme le jardinier qui ne veut pas laisser pousser cette branche qui le gêne et qu'il taille impitoyablement. Seulement, le jardinier connaît ses arbres ; il en voit, ou du moins il en devine toutes les tendances. Et s'il lui arrive parfois, au cours de son apprentissage, de mutiler un arbre qui dépérit et meurt, il ne s'agit malgré tout que d'un arbre.

Les choses sont tout à fait différentes avec l'enfant parce que nous ne connaissons rien de son processus de vie. Le flot refoulé, nous ne savons point où il ira. Voici bien une tendance qui nous semblerait devoir bénéficier de la compensation. Nous attendons en vain. Et nous nous apercevons un jour qu'un bourgeon malencontreux a poussé dans une direction maléfique. Seulement, il est déjà solide, coriace et profondément implanté. Le réduire, c'est tenter la même opération dangereuse qu'il faudrait éviter. Et nous perdons totalement le bénéfice de notre taille.

Si nous parvenions à connaître — et nous allons nous y essayer pour l'établissement de notre *profil vital* — dans quel sens, comme pour l'arbre à tailler, dans quelle direction, au bénéfice de quelles pousses, va jouer la *compensation* et la *surcompensation*, l'opération vaudrait d'être essayée et nous pourrions alors orienter nos enfants à notre gré, comme le bon arboriculteur oriente ses arbres dociles. La chose ne serait d'ailleurs pas totalement sans danger.

Car il y a au jeu de cette *compensation* et *surcompensation* le risque grave de déséquilibre dont nous nous sommes toujours méfiés. L'arboriculteur réussit sa taille en vue d'un but précis : la production la plus rapide possible de fruits de bonne vente. Mais ces arbres dépérissent et meurent au bout de quelques années tandis que les pommiers de plein vent durent une génération d'homme.

C'est d'ailleurs cette taille malencontreuse qui devient, dans les écoles, un vulgaire dressage.

Les enfants avaient tendance à agir, à s'extérioriser par la parole et par le geste. Mais alors intervient la taille traditionnelle : défense aux écoliers d'agir selon des tendances qui leur sont naturelles, défense de parler. Plaçons-les, de force, par une sévère autorité, dans le carcan de bancs qui s'opposent à tous mouvements : l'énergie vitale qui ne trouve plus à se dépenser dans des directions estimées maléfiques par le maître va bien être contrainte de se diriger vers la seule issue possible : le travail scolaire.

On l'a cru longtemps ; on le croit encore. Mais on constate d'une part que la branche dont on attendait la vigoureuse extension ne profite pas du tout de la taille, et que parfois même elle dépérit parce qu'on

a trop mutilé l'arbre, parce qu'on l'a trop fait souffrir et qu'on a malencontreusement altéré ainsi sa puissance vitale. On met prudemment cette altération sur le compte d'une déficience vitale, physiologique ou mentale de l'individu. Mais à l'observation, on s'aperçoit de l'erreur de cette appréciation : on découvre tout à coup le bourgeon qui a poussé malgré nous, qui a ramassé sa force, essayé ses manifestations. Il suffit de lui permettre de s'épanouir et on le verra alors drainer, par compensation et surcompensation, toute la puissance vitale de l'individu.

C'est ainsi que l'écolier, comprimé en classe, laissera éclater, dans la cour de récréation et dans la vie, les réactions vives où s'est portée la sève, mais qui ne sont pas forcément les branches scolaires.

Mauvais calcul sur toute la ligne.

Que proposerons-nous alors comme solution à ce problème complexe et spécifiquement humain ?

1) Nous rappelons notre grand principe : abandonner, sauf pour les cas graves, l'opposition brutale et autoritaire à une tendance.

2) Examiner très soigneusement la vitalité des branches, la puissance relative des tendances et :

a) Faciliter, encourager, aider l'éclosion de celles qui nous paraissent bénéfiques ; créer un courant d'activité si puissant qu'il risque de compenser, et même de surcompenser d'autres tendances moins désirables et qui drainera vers le torrent de vie toutes les potentialités de l'être.

Reprenons le cas de l'enfant voleur et menteur. Si nous ne parvenons pas à susciter un autre courant plus vigoureux, c'est cette tendance qui dominera, autant dans la famille qu'à l'école. La tendance continuera à s'implanter et d'autant plus profondément que nous essayerons de la contrecarrer.

Négligeons-la et détournons le flot. Intéressons l'enfant à une activité qui réponde à une de ses tendances suffisamment puissantes : accrochons-le à un travail social qui l'accapare, ou à une activité scolaire où il puisse vraiment engager tout son être, que ce soit un dessin, une enquête, un classement ou une réalisation technique.

Il en sera transformé.

On dira : oui, mais la tendance au vol reparaitra dès que cessera cet intérêt nouveau. Le secret du remède est d'en faire durer les effets et de trouver le moyen de faire de cette tendance ainsi poussée en avant une règle permanente de vie susceptible de dominer les tendances maléfiques qui iront s'amenuisant et se désagrégeant.

C'est ce que nous essayons de faire en réalisant à l'école notre *éducation du travail*, en accrochant aux grandes tendances vitales de base l'intérêt profond des élèves jusqu'à leur trouver, leur donner, dans ce travail, une règle de vie non pas factice mais vivante, jusqu'à créer ce courant souverain qui drainera le meilleur de la vitalité enfantine.

Pédagogie tout entière *active*, au meilleur sens du mot. La route n'en est plus jalonnée comme autrefois de multiples écriteaux de défense au pied desquels s'endorment passivement des enfants dont on ne voit que les faiblesses et les erreurs. Que passe une farandole ou une cavalcade et la bande suit, sans arrière-pensée, empoignée par l'idée nouvelle et unique. Nous devons être cette cavalcade, cette lumière si haute et si vive qu'elle attire tous les êtres épris de clarté et de puissance ; nous marcherons et nous prendrons par la main ceux qui peinent à avancer et nous leur montrerons les voies du succès. Il n'y a de salut que dans le travail ; c'est par notre *éducation du travail* que nous ferons exploser les tendances bénéfiques, ce potentiel vivant des individus.

b) Ce procédé réussit plus particulièrement avec les jeunes enfants chez qui l'inflexion des tendances est encore passible de modification, et qui possèdent, encore neuf, un irréductible élan de vie.

Il arrive par contre que vers l'âge scolaire, et surtout à l'adolescence — certaines tendances ont creusé si profondément leur inflexion, qu'elles se sont érigées si définitivement en règles de vie, compensant et surcompensant toutes autres tendances, qu'il est difficile de trouver un trajet nouveau susceptible de les dominer.

On peut tenter alors de les *sublimier* : partir de l'inflexion qui a creusé sa trace, admettre cette trace comme prépondérante et définitive, mais aider l'individu à monter droit et puissant vers un idéal qui est torrent de vie.

L'exemple le plus classique de cette sublimation est celui de l'enfant voleur qu'on charge de surveiller, en le rendant responsable, un certain matériel, et qui peut devenir un gardien méticuleux et irréprochable. L'enfant maniaque, trop attentif au moindre de ses actes, sera chargé des besognes de recherche et de classement. L'être vigoureux et fort, volontiers brutal, sera orienté vers des travaux de force, ou assurera la surveillance des enfants faibles à protéger et à aider.

Les éducateurs — parents et instituteurs — doivent s'orienter délibérément vers la pratique de cette sublimation. Ils y tâtonneront au début et proposeront parfois aux enfants des travaux qui ne correspondent point à leurs tendances et qui les laissent sans réaction.

Qu'ils ne s'obstinent pas dans l'échec mais qu'ils cherchent ailleurs d'autres solutions plus favorables.

Il est des personnalités extraordinairement intuitives qui sentent cela d'instinct. Ce n'est pas pour elles que nous écrivons ces conseils mais pour ceux qui ont tout à apprendre ou à réapprendre. En réalisant, à l'intention de leurs enfants, le maximum de possibilités d'activité, en présentant une gamme étendue de virtualités constructives, il y a des chances pour qu'on accroche une tendance, qu'on saisisse au passage les mains qui se tendent et qu'on marche ainsi avec plus de certitude vers un renouveau efficient.

## XI. LA MESURE DE L'INTELLIGENCE

Il nous fallait, par réaction à une idéalisation excessive de l'homme, retrouver les assises fonctionnelles de notre nature véritable, préciser les lois de notre processus de croissance, de cette « montée de l'être » qui commence, tenace et invincible, dès les premiers vagissements, et même avant, au jour où, dans la graine s'agite organiquement le premier germe, où la source part, hésitante et claire vers sa destinée héroïque.

Contrairement aux tendances habituelles qui ont contribué à accréditer les théories des psychologues et des philosophes, et les conceptions religieuses basées sur une éminente fonction de l'âme, nous n'avons découvert en l'enfant aucun processus spécial suscité par une intelligence spécifique à la nature humaine. Nous avons eu à mettre en valeur au contraire l'universalité des grandes lois de la vie — qu'elle soit végétale, animale ou humaine.

Nous ne sommes partis en l'occurrence d'aucune sorte de parti pris. Nous nous sommes appliqués seulement à expliquer avec logique et bon sens le résultat de nos observations et de nos expériences.

Nous avons assisté d'abord à la montée de l'être, de l'indifférenciation à l'intelligence, par les recours physiologiques mécaniques, le *tâtonnement expérimental*, la systématisation des expériences réussies qui se fixent, par la répétition automatique, en règles de vie à peu près définitives. Et nous avons reconnu, dans la perméabilité à l'expérience la définition même de l'intelligence.

Jusque-là il n'y a dans ce processus rien de spécifiquement humain. C'est un processus pour ainsi dire cosmique, qui est caractéristique de la vie sous quelque forme qu'elle se présente. Seulement, certaines espèces, et certains individus dans ces espèces, avancent plus vite dans cette voie de la différenciation, et montent d'autant plus haut qu'ils ont avancé plus vite. Il est des animaux qui sont remarquables par leur perméabilité à l'expérience, à qui on ne saurait donc dénier un début notable d'intelligence, tandis que des êtres humains s'attardent lamentablement à un niveau primitif fermé à toute sollicitation extérieure.

Nous nous proposons justement, en nous basant sur ce principe de perméabilité, d'établir pour les premières années de l'enfance une échelle de l'intelligence pratique, originale et sûre.

Dans cette marche en avant, l'espèce humaine va incontestablement plus loin et plus haut que les animaux les mieux partagés.

Y a-t-il donc, à un moment donné, un nouveau principe qui intervient dans le développement de l'homme, une éminente supériorité spécifique à l'origine d'une incontestable dignité ?

Là est le grand problème, la porte délicate où nous attendent spiritualistes et croyants qui ont fait, pour la franchir, un suprême recours à des forces supérieures qui auraient marqué l'espèce humaine d'une prestigieuse étoile.

L'homme bénéficie-t-il d'une destinée foncièrement différente de celle des autres êtres ? Y aurait-il une clef mystérieuse qui ouvrirait, à un certain âge, les portes de l'humanité ?

D'où nous viendrait cette clef ? Une divinité suprême nous l'aurait-elle offerte toute forgée, et de toute éternité, ou serait-il nécessaire, pour en recouvrer l'usage, d'être touché par l'illumination d'une grâce exceptionnelle ?

Ou bien y a-t-il eu, et y a-t-il encore montée régulière de l'intelligence fonctionnelle jusqu'à cette compréhension de la complexité cosmique ? Cette clef mystérieuse n'aurait-elle pas été forgée tout simplement par les hommes eux-mêmes, au cours d'une période infinie de tâtonnements dont quelques-uns ont ouvert à l'humanité les brèches majestueuses par où se continue la prospection vers l'inconnu à réduire et à dominer ?

Autrement dit, y aurait-il, à un certain moment de notre évolution psychologique à travers le temps, un hiatus que notre conception de la vie ne saurait expliquer et qui nécessiterait donc la découverte de nouvelles lois ? Ou pouvons-nous aller plus loin encore dans la connaissance avec les seuls outils dont nous avons découvert la naturelle généralisation ?

Tel est le problème que nous avons à résoudre.

Quand la poule n'a plus faim, et qu'elle se sent en sécurité, elle s'accroupit dans la terre chaude, en une quiétude parfaite, jusqu'à ce que la faim réapparaisse ou qu'un bruit insolite menace sa sécurité.

Le lapin lui-même, quand il retourne au gîte dans la rosée matinale, se couche dans son terrier, totalement quiet, autant du moins que ne lui font dresser l'oreille un bruit anormal, ou un effluve suspect, ou l'appel impérieux de l'accouplement ou de la maternité.

Mais selon l'expérience limitée qu'il aura faite, il sera capable d'une subite décision et même de ruse s'il s'agit d'échapper aux chiens de chasse.

La brebis, qui est obtuse et résignée dans le tassement du troupeau ou l'immobilité de l'étable sait, à même les tâtonnements nécessités par la vie dans les hauts alpages, améliorer et affiner son comportement, pressentir l'orage qui l'oriente vers les combes abritées, ou l'hiver précoce qui la ramène vers la vallée. Elle peut même, dans le troupeau, assumer un rôle de direction, ralliant autour d'elle les bêtes moins subtiles ou les jeunes mal expérimentés pour les conduire dans les pacages avantageux ou les ramener dans les bas-fonds où elle pressent une plus grande sécurité.

Dans un milieu mieux à sa mesure et qui nécessite expériences et tâtonnements la bête améliore incontestablement son comportement pour atteindre à des aptitudes nouvelles qui visent à un équilibre plus harmonieux dans le complexe vital où elle est intégrée.

Le chien, plus encore que la brebis, modifie et élève son comportement selon les enseignements de son tâtonnement expérimental dans le milieu où il vit. Et certains de ses actes sont déjà inscrits sous le signe de cette inquiétude, de ce doute, qui sont un échelon essentiel de la montée de l'homme.

L'homme du xx<sup>e</sup> siècle est l'aboutissant d'une lignée infinie d'expériences et de tâtonnements en des lieux multiples et divers qui ont posé, et qui posent plus que jamais aux êtres en formation une multitude de problèmes qu'ils ne parviennent jamais à résoudre totalement, et qui constituent comme une sorte d'appel permanent vers un insondable inconnu.

Pourquoi l'homme a-t-il été ainsi sollicité par un plus grand nombre d'expériences, dont quelques-unes, dues au milieu ou à d'extraordinaires concours de circonstances, ont ouvert des horizons insoupçonnés ? C'est là un problème que nous laisserons aux historiens le soin d'éclaircir. Ils diront peut-être un jour quelle est, dans cette réussite, la part d'une lente conquête de la station debout qui a libéré peu à peu les mains, dont un pouce s'est opposé aux autres doigts. Cette station debout a sans doute provoqué un retard dans l'apparition des hormones sexuelles, allongeant ainsi, plus que pour toute autre espèce, la période de tâtonnement et d'acquisition. Ils diront peut-être aussi comment cette position verticale a suscité le grand souffle d'une respiration des sommets et congestionné un cerveau qui a désormais joué un rôle exceptionnel dans l'adaptation au milieu par une étonnante perméabilité de l'expérience.

De par sa nature, à cause du milieu riche, complexe et changeant où il a vécu, des outils qu'il a pu créer, l'homme a diversifié à l'infini,

puis spécialisé ses tâtonnements. Il a exploré par delà les murs de sa propre construction, les monts et les vallées, l'air au-dessus du sol, et les profondeurs de la terre, lançant ses racines toujours plus loin, et ses ramages toujours plus hauts.

De quelque côté qu'il se tourne, l'homme rencontre les traces de tâtonnements amorcés, qui créent autant de besoins dont la multiplicité croissante est à la mesure de la formidable expérience humaine. A force de scruter et de monter, il est parvenu à un sommet d'où il découvre un horizon infini qui pose à sa prospection une infinité d'autres tâtonnements.

*C'est dans cette permanente insatisfaction devant l'infinité des tâtonnements qui s'offrent à nous dans la recherche de notre équilibre vital que nous verrons la particulière mesure de l'homme.*

Dans cette montée de l'être vers le vertige de l'infini, nous n'avons trouvé aucun principe exceptionnel autre que les grandes lois de la vie que nous nous sommes appliqués à rechercher et à préciser. Il n'y a, dans cette accession, qu'une différence de rythme et de degré. C'est comme un moteur qui peut tourner longtemps au ralenti, sans risque ni fatigue, mais qu'on peut aussi accélérer jusqu'à décupler sa force, lorsqu'il s'agit de vaincre une côte raide, à l'assaut des cols.

Il est des hommes — des retardés et des déficients — dont le moteur tourne au ralenti, et qui n'ont qu'une gamme réduite de besoins. Ils n'accèdent qu'à une plate-forme au pied du col, et s'arrêtent là, satisfaits de leur conquête. Alors que certains animaux sauront, au prix d'une tension extrême, aller plus loin vers les sommets aux insondables perspectives.

L'individu le plus élevé dans notre échelle de l'humanité est celui qui tient de sa lignée, et de ses propres expériences, la plus profonde insatisfaction en face des problèmes de la vie et du monde, celui qui ne s'arrête pas de tâtonner, de chercher pour tenter de résoudre l'immensité des problèmes dont dépend son destin.

Nous pourrions compléter notre échelle de l'intelligence par une échelle d'humanité, jalonnée justement par les degrés de cette insatisfaction des besoins, qui motive sans cesse les plus laborieux tâtonnements.

Dans cette montée vers les cols, l'homme a eu l'avantage, on ne sait au juste à la suite de quelles complexes réussites, et grâce aussi sans doute à son pouce opposable aux autres doigts et facilitant la préhension, de se saisir d'objets extérieurs dont il a fait des outils.

Le singe est capable, pour s'emparer d'une banane suspendue au

plafond, d'aller chercher une caisse qu'il voit aux environs et de s'en servir comme estrade pour atteindre le fruit. Mais dès que la banane est saisie, le geste est bien définitivement arrêté et la caisse devenue sans utilité.

L'enfant lui, n'est pas satisfait quand, dans les mêmes circonstances, par le même procédé déjà ingénieux, il s'est emparé de la banane qui a calmé sa faim ou sa gourmandise. La vie a déjà pour lui d'autres exigences. L'estrade improvisée se révèle comme un moyen pratique d'affronter d'autres tâtonnements. Il a eu l'intuition de la supériorité technique — fruit de tâtonnements ancestraux — que cet outil peut lui valoir. Il a conscience de la puissance nouvelle que cette simple caisse lui apporte. L'idée de cette puissance sera désormais liée dans son comportement à l'usage de la caisse qui deviendra un *outil*.

On jette à un singe un fruit qui reste en dehors de la portée de sa main. Le fruit est là qui tente sa gourmandise. Il tâtonne pour l'atteindre, comme ferait un enfant, passe sa main, essaye même de couler son épaule entre les barreaux, mais sans succès. Un bâton se trouve à sa portée, il s'en saisit, atteint le fruit, et par une série de tâtonnements maladroits d'abord, plus efficaces ensuite, l'amène à lui et le mange. Mais, comme il n'y a plus de fruit, il abandonne tout simplement le bâton. Il le rongera peut-être, le cassera parce qu'il n'en voit plus une éventuelle utilité, puisqu'il n'y a plus, pour l'instant, aucun geste à faire, aucun fruit à ramener.

Placé dans des conditions semblables, l'enfant tâtonnera de même, et pas plus adroitement peut-être. Si un bâton se trouve à sa portée, il s'en saisira, et si cet usage est pour lui une réussite il ne s'en considérera point cependant comme comblé. Il a tant d'autres désirs encore ! Il y a tant d'autres tâtonnements qui s'offrent ! Il y a cette barre, là-bas à atteindre, ou cette lampe, ou même le soleil, plus brillant encore que la lampe. Le bâton est là, dont l'emploi s'est révélé comme une réussite ; il s'en sert pour d'autres tâtonnements dont le succès lui donnera la mesure de la valeur du bâton comme *outil*.

Le bâton est devenu comme une rallonge de ses doigts, et de son bras, il essaye cette rallonge. Sans but, dirait-on. Non pas qu'il ait faim ou qu'il veuille directement augmenter sa sécurité. Il veut toucher plus haut, connaître l'inconnu, atteindre l'inaccessible. Dans son esprit prédisposé au tâtonnement, un rapport nouveau s'établit entre cette marche vers l'inconnu et l'objet qui lui permet de dominer l'obstacle. L'*outil* devient l'auxiliaire efficient de la conquête.

La notion et l'usage d'outils, qui sont incontestablement à l'origine du progrès mécanique de l'homme contemporain, ne sont que l'aboutissant de cette infinité de tâtonnements dans une infinité de milieux, et de l'exploitation technique de certaines réussites, de brè-

ches bénéfiques qui ont donné aux mains de l'homme un prolongement et une puissance dont l'homme lui-même est parfois surpris, et dont il ne parvient plus à retrouver ni l'origine ni le développement.

Nous synthétiserons ce processus de complexes et d'infinis tâtonnements par l'emploi toujours plus varié d'outils aux conséquences incalculables dans notre

#### *Quatorzième loi : D'UNE ÉCHELLE D'HUMANITÉ*

*Les réactions primaires de l'homme et de l'enfant sont en tous points comparables aux réactions des animaux, et de tous les êtres animés en général. L'intelligence elle-même, que nous avons définie comme perméabilité à l'expérience, est commune à tous êtres vivants. Il n'y a, selon les espèces et les individus, qu'une différence de rythme et de degrés. C'est cette différence qui nous permet d'établir une échelle élémentaire du comportement intelligent.*

*L'homme cependant dépasse l'animal parce que son organisme, son hérédité, les milieux où il a vécu, le succès de ses expériences ont suscité une infinité de tâtonnements cristallisés en règles de vie qui ont marqué les générations.*

*L'homme apparaît de ce fait, parmi ses congénères moins évolués, comme un éternel insatisfait, toujours à la recherche d'une solution nouvelle aux problèmes insondables de la connaissance et de l'action. C'est à la multiplicité des tâtonnements pour satisfaire la multiplicité sans cesse accrue des besoins que nous mesurerons notre échelle d'humanité.*

*Au cours de cette infinité de tâtonnements se sont créés des rapports nouveaux que l'individu a employés pour prolonger le pouvoir et l'action de ses mains.*

*L'homme a alors inventé l'outil qui est à la base du progrès technique contemporain.*

#### **NOTRE PÉDAGOGIE CORROBORE-T-ELLE CES EXPLICATIONS ?**

Quand nous établissons plus ou moins didactiquement la liste des besoins sur lesquels nous pourrions appuyer notre action éducative, nous ne devons pas oublier ce *besoin infini* de tâtonnements que nous trouverons à la base de tout notre progrès humain.

Par la satisfaction des besoins physiologiques : besoin de conquérir, besoin de conserver et de transmettre la vie, nous donnons à

nos enfants les qualités non négligeables des bons animaux : vifs, fidèles, affectueux. Si nous ne faisons pas plus, les enfants s'arrêteront là, à cette conception animale de leur vie, qui n'est pas sans avantage pratique, mais qui est dépourvue d'horizon et de grandeur.

Cet horizon, cette grandeur leur viendront de la porte que nous leur aurons ouverte sur l'humanité, par les recherches infinies qui seront offertes à leur « insatiable curiosité ».

Pour le singe, la notion de bâton est liée seulement à la notion d'alimentation. Pour l'enfant, le tâtonnement suscité par des besoins insatisfaits crée d'autres notions : bâton-fruit, bâton-plafond, bâton-soleil, bâton-lampe électrique...

On pourrait dire que les circuits des animaux restent primaires, suscités par le seul but organique qui en est l'origine. Par suite de ses besoins complémentaires, l'enfant crée un grand nombre d'autres circuits qui donnent au bâton d'autres attributs. Le bâton sera non seulement l'objet qui sert à atteindre la banane, mais le prolongement de la main qui permet de toucher le plafond, de menacer la lune, de se gratter, de faire des signes dans le sable, de faire chanter une barre de fer, ou d'effrayer le chat. C'est cette multiplicité d'attributs qui donne au bâton sa caractéristique d'outil : si l'enfant a un jour à atteindre un objet au plafond, à faire un trou dans le sol, à frapper une tôle, le besoin appellera aussitôt l'objet qui est susceptible de le satisfaire en vertu des expériences préalablement réussies. Tandis que le singe, limité dans ses besoins et qui n'a fait aucune de ces expériences, utilisera le bâton exclusivement comme attrape-banane et non comme outil à fins multiples.

L'animal, même intelligent, ne s'intéresse qu'aux éléments, aux changements, aux actions qui sont en rapport avec la satisfaction de ses besoins physiologiques. Ceux-ci satisfaits, la curiosité cesse.

L'homme — et plus spécialement l'enfant — semble n'avoir jamais atteint pleinement son plafond de vie qui est — lui aussi — à la mesure de l'infini. Il cherche toujours, il scrute, il réfléchit, il compare. Pourquoi ? C'est là qu'il faut essayer de savoir.

Il y a certes une curiosité animale : celle du chat qui plonge son nez dans toutes les assiettes du placard entrouvert ; celle du chien qui fouille les fourrés à la recherche du gibier dont il veut faire sa nourriture ; celle du singe qui déplie minutieusement le papier qu'on lui offre, dans l'espoir d'y découvrir quelque chose de mangeable ; la curiosité du lion qui explore les rochers pour y trouver un repaire ; la curiosité de l'oiseau qui cherche sa nourriture ou qui est agité par son instinct de nidification.

C'est là, curiosité animale et physiologique, commune à tous les êtres vivants. Elle n'est point anormale, au contraire. Ce qui est anormal, c'est que la civilisation soit parvenue à tuer en l'individu ou à déformer totalement cette curiosité primaire. A la ville surtout, la curiosité répondant au besoin d'alimentation se résout à l'exploration des vitrines d'épicerie, le besoin de se loger à la lecture des annonces pour la recherche d'un logement. Et si l'enfant a le malheur d'être né dans une maison où il n'a qu'à se laisser vivre dans un bien-être qui est la satisfaction des besoins avant le besoin, s'il n'a qu'à se mettre à table pour manger ce qu'on lui sert et qui satisfait sa faim avant même parfois qu'elle naisse, l'individu n'aura plus alors de curiosité instinctive. La maison sera pour lui un don naturel, comme le nez ou la bouche, et il ne saura pas même si le plat qu'il savoure est un produit de la terre, un cadavre d'animal, un fruit, ou tout simplement une moderne matière plastique.

D'aucuns pourront dire que c'est justement un progrès d'avoir débarrassé l'individu de ses soucis inférieurs, et que l'homme a mieux à faire que de s'attarder à ces questions terre à terre, tandis que l'appellent l'idéal et l'infini.

Une telle opinion pourrait, abstraitement, se soutenir. Mais nous raisonnons selon notre bon sens d'homme du peuple et de travailleur et nous disons que c'est une monstruosité qui, comme toutes les monstruosités, ne saurait être qu'une plaie et une erreur. C'est comme si on disait que l'enfant n'a pas besoin de têter de longs mois et qu'on peut le mettre d'emblée à la nourriture scientifiquement préparée par les hommes ; ou qu'il n'a plus besoin d'apprendre à marcher puisque le génie audacieux des chercheurs a inventé des machines qui l'arrachent à la pesanteur, vers le bleu du ciel.

Non, l'enfant doit nécessairement passer par toutes les étapes que nous avons précisées : c'est une condition de son développement harmonieux et de sa puissance. Pour parvenir à construire solidement l'édifice de sa personnalité, il doit monter expérimentalement l'échafaudage que cet édifice suppose. Et cet échafaudage, il ne peut le commencer par le sommet : il courrait les plus graves risques s'il surchargeait prématurément les étages supérieurs montés sur des appuis fragiles et mal éprouvés. La construction ne peut être harmonieuse, solide et efficace que si les étages en ont été assurés, les uns après les autres, à partir des fondations. Et nous aurions la prétention de ne placer, à l'escalier de la connaissance et de l'action, que les marches du sommet, comme si les marches précédentes étaient devenues inutiles du fait de notre ascension !

Tout ce que nous pouvons faire — et que nous devons réaliser — c'est que la montée de l'échafaudage, sans rien perdre de sa solidité,

se fasse le plus rapidement possible et qu'on arrive au plus tôt aux marches supérieures ; qu'on ne reste pas en chemin découragé et avili ; qu'on ne gesticule pas inutilement non plus au sommet d'un échafaudage branlant qui vous donne le vertige et dont l'éroulement risque de vous précipiter dans le néant et l'erreur.

En aucun cas, notre éducation ne doit faire brûler les étapes. L'individu doit monter des premiers recours physiologiques mécaniques aux réflexes systématisés, du tâtonnement mécanique au tâtonnement intelligent ; imitant les gestes dont il est le témoin, il systématisera toujours davantage les réussites intelligentes pour parvenir enfin au seuil de l'humanité, à la lumière de l'infini, à la poursuite d'un idéal par delà ses besoins, à la satisfaction de tendances supérieures qui l'élèvent jusqu'à la conception d'actes complexes, à l'emploi de clés, d'outils et de symboles qui le feront monter toujours davantage vers cet insondable inconnu.

Ce que nous avons dit jusqu'à présent de l'éducation physiologique, que nous avons en commun avec les animaux, pouvait sembler à bon droit bien terre à terre, bien mécanique, trop imprégné de réflexes automatiques, comme si l'homme n'était qu'une machine, merveilleuse certes, mais qui n'en resterait pas moins une machine sans profondeur ni horizon.

L'accent que nous avons mis sur cette forme primaire de l'éducation était, nous semble-t-il, indispensable pour corriger les erreurs d'une philosophie dominée par une dangereuse et prématurée spécialisation des tendances intellectuelles et affectives aux dépens de la vie végétative pourtant essentielle et, nous l'avons vu, très souvent déterminante.

S'en tenir à ce matérialisme, comme l'ont fait certaines méthodes pédagogiques conçues pour des anormaux qui ne pouvaient pas monter plus haut leur échafaudage, c'est décapiter une éducation dont la noblesse est justement d'exalter les aptitudes particulières de l'homme. Exploiter exagérément et exclusivement cette soif d'inconnu, c'est développer une tête monstrueuse sur un corps chancelant, opération à laquelle se refusent d'ailleurs, instinctivement, la plupart des individus, ce qui explique l'échec à peu près complet de l'école intellectualiste, échec qui serait bien plus patent, et bien plus catastrophique si la vie ne poursuivait mystérieusement son œuvre de consolidation successive des étages jusqu'à rejoindre parfois, par un détour, l'étage prétentieux de la scolastique.

Nous n'oublierons, nous, dans notre méthode naturelle, ni l'importance des automatismes passés en tendances et en règles de vie, ni la

nécessité de cet incessant tâtonnement qui développe et précise l'expérience, ni la puissance de l'exemple ; mais nous illuminerons sans cesse aussi ces préoccupations par l'ouverture sur l'infini d'une fenêtre par où le regard pourra dépasser le réel et monter vers la connaissance et la puissance.

Cette illumination a une forme subtile et un avers réaliste.

La forme subtile, c'est l'imagination et le rêve qui sont comme des échappées d'idéal, l'envol de l'être par-dessus la lente construction des échafaudages, vers la splendeur des sommets entrevus et vers lesquels il est de notre supérieure destinée de marcher. Mais on en voit aussi les dangers : l'illusion d'une fallacieuse élévation, la création artificielle d'un monde trop détaché des humaines contingences, l'accession à une hauteur où l'être, insuffisamment assis et équilibré, ne peut se tenir en sécurité, d'où il redescend désabusé, à moins qu'il ne chancelle et tombe pour ne plus jamais remonter peut-être.

C'est ce qui arrive avec les enfants chez qui on a précocement cultivé ce besoin subtil d'affectivité, d'imagination et de rêve. Ils ont été transportés trop vite aux étages supérieurs où les ont transfigurés les premières lueurs de l'aurore. Ils sont comme ces petits campagnards qui se rendent pour la première fois à la ville éblouissante, et qui rentrent déçus, désabusés, découragés, dans leur village calme et terne. Ils voudraient toujours rester dans ce monde enchanté un instant entrevu, ne jamais redescendre sur cette terre qu'ils se prennent à dédaigner et à maudire, sans se rendre compte à quel point la vie trépidante des villes les désaxe et les trouble.

Les contes, dont les pédagogues ont si longtemps discuté l'opportunité, sont une de ces formes d'exploitation de l'imagination et du rêve. Le cinéma et la télévision en aggravent aujourd'hui les méfaits. Ils transportent l'enfant à l'étage supérieur, sur le bord de la fenêtre entrouverte vers l'infini. Et on y voit de si belles et de si grandes choses, que la littérature a poétisées, que la musique traduit en son langage supérieurement intuitif, que le cinéma fixe en des images qui sont, ou pourraient être, l'expression la plus haute de cet idéal entrevu ! Toute la noblesse de l'homme est dans cette envolée. Nous ne saurions l'oublier.

Mais l'ascension ne sera danger que si elle ne contrarie pas la montée harmonieuse de l'échafaudage, si elle ne prétend pas se substituer à elle, si elle reste la brusque illumination nécessaire, comme le soleil qui, au matin, fait sortir de l'ombre indifférenciée les sommets des montagnes, les champs de blé, si elle ne devient pas une illusion qui empêche de voir les réalités, de comprendre et de sentir la splendeur aussi des montagnes, des champs de blé, des arbres et des maisons paisibles au flanc des vallées brumeuses.

*Education physiologiquement et automatiquement assise sur la permanence des besoins, mais illuminée par la clarté supérieure de l'affectivité, de l'imagination, du rêve et de l'idéal : telle sera notre formule pédagogique.*

Cette liaison entre la vie végétative, même sous ses formes automatiques, et l'idéal entrevu, les formes subtiles que notre imagination attribue à notre être supérieur, cette montée sûre et définitive des étages qui s'élève dans le ciel, tout cela c'est l'œuvre de l'esprit créateur, dont l'outil est tout à la fois le moyen et l'expression.

Par l'outil, l'être humain s'élève au-dessus de sa vie végétative pour réaliser toujours plus avant le mirage dont le spectacle le fascine. Par lui, il accélère la construction de son échafaudage ; il franchit à une allure plus rapide les diverses étages de sa formation ; et puis il crée lui-même ; il construit ; il s'élève, tel un dieu qui ne voit aucune limite à son ascension.

Nous avons là, dans l'outil, dans le travail, l'élément essentiel de l'éducation. Comme on le voit, la connaissance, qu'elle soit intuitive, imaginative ou formelle, ne saurait suffire à la construction d'une personnalité. L'école en a fait sa préoccupation dominante, défiant l'acquisition, l'exaltant, la systématisant. Elle a pu, avec certains élèves, monter très haut, aller très loin. On s'aperçoit maintenant que, ce faisant, elle n'a point servi la construction de l'échafaudage et que l'homme que l'on dit instruit est tout simplement au sommet de cet édifice branlant qui lui donne le vertige, et lui fait oublier, dans l'éblouissement de l'altitude, le sens même de sa destinée.

Nous disons alors : la connaissance n'est qu'accessoire. Ce qui compte surtout, c'est la solide construction des individus, et cette construction se poursuit non par l'imagination et le rêve seuls, ou par l'acquisition formelle, mais par le travail servi par des outils adaptés, au service de la personnalité, élément de la communauté sociale.

Ces considérations psychologiques viennent uniformiser notre préoccupation pédagogique majeure qui est : dans le processus de formation, nous intervertissons l'ordre des fonctions : le travail et les outils passent au premier plan de la construction, illuminée par une pensée profonde, par un éclair d'idéal, par un sens nouveau de notre destinée humaine. La connaissance plus ou moins abstraite des choses, le développement formel de l'intelligence et des fonctions accessoires : imagination, mémoire, raisonnement, ne seront plus cultivés pour eux-mêmes mais en fonction seulement du travail et de la construction efficace.

## XII. L'ÉCONOMIE DE L'EFFORT

Nous sommes sur le point d'achever l'examen des réactions vitales de l'individu en face des problèmes que lui posent la vie et la croissance.

Les hommes sont là, au pied d'un grand rocher. Les animaux les moins intelligents — poules et canards par exemple — n'essayeront pas d'en entreprendre l'ascension, à moins que les y pousse un besoin physiologique : alimentation, sécurité ou sexualité. S'ils ont satisfait ces besoins, leur instinct les oriente plutôt vers la vallée que vers le rocher qu'ils n'auront aucune velléité d'attaquer.

La supériorité de l'homme, nous l'avons dit, c'est que, à la suite d'ancestrales et infinies expériences tâtonnées, il garde intact son besoin insatisfait de connaissance et d'ascension. Il lève obstinément les yeux vers le sommet du rocher qui se confond là-haut avec le bleu du ciel.

Il éprouve un impérieux besoin de monter, malgré les difficultés, malgré la faim et le froid peut-être, en sachant pourtant qu'il ne trouvera là-haut ni nourriture ni trace d'abri. Mais il montera parce que cette ascension augmente son sentiment de puissance, le fait se dépasser, agite en lui cet appel vers l'inconnu qui est à l'origine de toute découverte.

Si nul encore n'a tenté l'ascension, l'individu tâtonnera pour trouver les passages possibles, les aspérités susceptibles de servir de points d'appui. Il n'ira peut-être pas très haut, mais, grâce à ses efforts, ses enfants pourront monter plus haut que lui parce qu'ils trouveront une trace faite, des sentiers préparés, des escaliers aménagés. Il arrivera parfois que ces sentiers conduisent à des impasses, à des barres inaccessibles. Les grimpeurs feront alors comme le chien qui cherche sa route : ils rebrousseront chemin pour chercher dans une autre di-

rection, ou bien ils s'arrêteront un instant pour fabriquer avec des pierres dures une hache, avec des branches et des lianes une échelle, qui leur permettront de mener plus vite et plus loin que leurs ancêtres leur expérience tâtonnée et de triompher de difficultés jusqu'alors insurmontables.

Dans son ascension, selon un principe d'économie d'effort qui lui est naturel, afin d'aller le plus loin et le plus haut possible avec un minimum de dépense d'énergie, l'individu répète automatiquement les tâtonnements qui lui ont réussi, repasse mécaniquement par les chemins qu'il a tracés ou qu'ont tracés ses prédécesseurs.

Nous formulerons ainsi une

#### Quinzième loi : LA LOI DE L'ÉCONOMIE DE L'EFFORT

*L'individu veut naturellement acquérir le maximum de puissance, monter le plus haut possible, mais avec un minimum de dépense d'énergie.*

*C'est pourquoi il a tendance à passer par les chemins déjà tracés, à employer les outils déjà réalisés, à s'approprier l'expérience des autres pour aller plus loin qu'eux.*

*Si l'individu a assez d'allant, cette économie servira en définitive l'ascension et le progrès, puisqu'elle ménagera des forces qui permettront d'aller plus avant encore.*

#### LA PRATIQUE DE LA BRÈCHE COMME ORIGINE DES TENDANCES

Comparons le processus de marche en avant avec la tactique d'une armée en campagne.

Si l'armée est suffisamment puissante en tous ses éléments, si ses forces sont bien équilibrées et si elle ne rencontre sur aucun point du front de résistance insurmontable, elle avance régulièrement sur ses ailes aussi bien qu'au centre, sans négliger les flancs. Et tout l'arrière, l'arrière immédiat aussi bien que les réserves échelonnées en profondeur, se déplace vers l'avant d'un même mouvement uniforme.

Cette progression régulière serait celle aussi de l'individu idéal que nous avons considéré dans sa puissance harmonieuse et équilibrée,

et qui peut se développer également dans toutes les directions comme un torrent de vie qui s'en va tout droit vers son maximum de puissance.

Mais que l'armée en question rencontre sur son centre ou sur son aile droite une résistance farouche qui empêche, momentanément du moins, toute marche en avant, et que, sur un point cependant de son aile gauche, la puissance ait la faculté de se manifester par une progression qui brise toutes les résistances : l'aile gauche avancera plus ou moins profondément dans le dispositif adverse, et elle avancera le plus loin possible, avec toute la vigueur et l'énergie dont elle est capable. Il se produit alors, dans la masse de l'armée, une sorte de mouvement naturel de translation vers le lieu de progression.

Placez du sable dans une caisse aux parois lisses. Trouvez la caisse sur la partie inférieure d'une face. Ce n'est pas seulement le sable qui se trouve en contact avec la brèche qui s'écoule ; mais le vide créé par cet écoulement produit comme un appel qui attire vers la brèche une large portion du sable de la caisse.

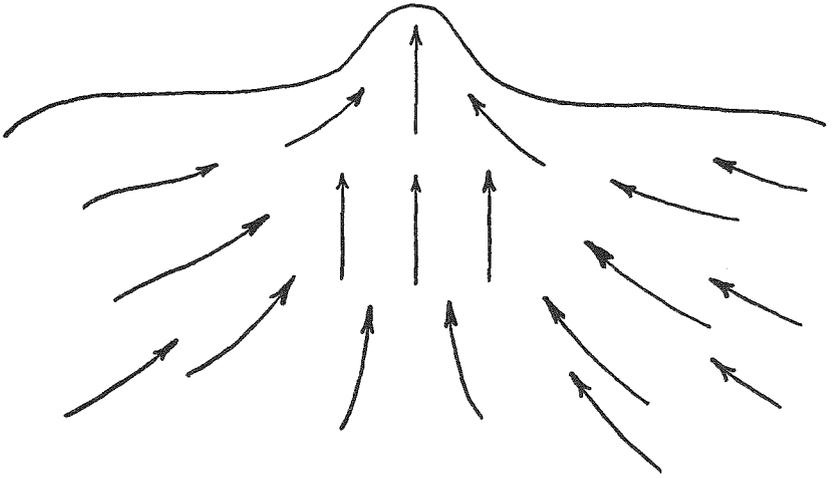
La même chose se produit pour l'eau de la source bloquée par un barrage. Elle s'étale doucement, tâtonne dans toutes les directions au fur et à mesure que monte le niveau, cherchant une issue à droite et à gauche.

Qu'une brèche se produise sur un point. Non seulement l'eau qui y est contiguë va s'écouler immédiatement, mais il se produira le même appel que pour le sable, avec plus de mobilité encore, et toute l'eau sera comme aspirée par la brèche.

Le même courant se produit pour l'armée offensive dont nous venons de parler.

Les groupes qui s'engouffrent dans la brèche laissent derrière eux un vide qui appelle et attire non seulement les réserves normales placées en profondeur derrière ces groupes, mais aussi les groupes voisins, du centre et de l'aile droite, qui n'ont pas trouvé d'écoulement direct à leur puissance contenue, et aussi les réserves placées derrière ces groupes. Il se produit une vaste et profonde — et irrésistible — inflexion vers la brèche par où la puissance de l'armée a trouvé à se manifester.

Si les stratèges n'interviennent pas pour modérer cette inflexion, il pourrait se produire comme une sorte de ruée qui dégarnirait prématurément le centre et la droite et rendrait l'armée dangereusement vulnérable sur ces points.



Le même processus mécanique, synthétisé dans le schéma ci-dessus, se produit dans le comportement de l'individu.

Il suffit que l'être découvre, au cours de son tâtonnement expérimental, une tendance qui trouve son exutoire pour qu'immédiatement, par ce même mouvement mécanique et en vertu de la loi ci-dessus de l'économie, toute l'activité tende à s'engager dans la brèche ouverte.

Cet appel de force, d'activité et de puissance vers les tâtonnements réussis, cet élan mécanique vers la brèche ouverte, et qui se représente — latéralement et en profondeur — c'est ce que nous appellerons la tendance.

Le petit enfant a tourné la tête par hasard, pour éviter que la lumière l'éblouisse — et c'était à l'origine un simple tâtonnement. Ce geste a réussi. Une brèche s'est ouverte dans le dispositif du comportement. Non seulement l'enfant tournera la tête chaque fois qu'une lumière le gênera, mais il aura tendance à résoudre, par ce même mouvement de la tête, les situations nouvelles qui s'imposent à lui.

L'enfant est couché sur le côté droit. Il n'a donc à sa disposition que le bras gauche pour esquisser les gestes essentiels de sa vie, selon les processus que nous avons passés en revue. Son activité tend à s'engager dans la brèche ouverte, et cette tendance ne sera pas seulement périphérique, elle engagera la profondeur de l'être. On dira : l'enfant a tendance à se servir du bras gauche.

Par suite d'une faiblesse congénitale, un œil obéit plus lentement que l'autre aux réflexes qui dirigent le regard vers la lumière. L'œil

droit tourne avec plus d'aisance. Une sorte d'appel de fonction se fera en profondeur vers cet œil plus docile. La tendance n'a plus ici comme origine une fausse position qui a suscité des réflexes regrettables, mais une faiblesse organique accidentelle ou congénitale. L'enfant aura tendance à loucher.

Nous donnons ces exemples pour bien montrer l'origine pour ainsi dire fonctionnelle et expérimentale de ces tendances. Lorsqu'on parle de tendances en psychologie et en pédagogie, on considère trop souvent qu'elles ont une origine mystérieusement fonctionnelle et plus ou moins intellectuelle ou affective, qu'il y a quelque chose en nous qui nous prédispose à tels ou tels comportements. Cela aboutit à une délicate position de passivité et de fatalisme en face du problème des tendances qu'on considérerait volontiers comme intangible.

Il n'y a pas de tendance préalable à l'action. Il y a seulement des potentialités ou des déficiences spécifiques de certains rouages de notre être qui sont susceptibles de produire une brèche, d'obéir à une inflexion générale vers une réussite née du tâtonnement expérimental. Mais cette poussée vers la brèche, cette inflexion peuvent se prévenir et se corriger, si on en connaît l'origine et le cheminement. Autrement dit, la tendance n'est qu'en puissance. C'est dans le comportement seulement qu'elle prend sa forme indélébile et définitive.

Nous terminerons cette exploration en formulant notre

### *seizième loi : LA BRÈCHE ET LES TENDANCES*

*En vertu de la loi d'économie, dès que l'activité humaine, dans son tâtonnement expérimental, découvre une brèche pratiquée dans l'obstacle qui s'opposait à sa marche en avant, il se produit dans tout l'organisme une tendance à utiliser cette brèche et les possibilités qu'elle offre pour réaliser sa destinée.*

*Cet appel mécanique vers la brèche ouverte est d'autant plus manifeste que sont rares les possibilités de se réaliser.*

*Si l'organisme humain trouve une solution normale pour les actes essentiels de la vie, les courants ainsi créés contrebalancent et annihilent l'appel d'une brèche exceptionnelle. Si, au contraire, tous les autres recours sont impuissants, l'appel a alors son plein effet : la tendance s'affirme, s'accroît automatiquement jusqu'à se fixer en technique de vie.*

Voyons maintenant de plus près le mécanisme de la brèche et les tendances dans la vie de tous les jours.

1) Si l'individu est fort, et normalement constitué, si le milieu est lui-même favorable à une éclosion puissante de la vie, les actes essentiels de l'individu deviennent des actes réussis dans le sens de leur spécificité. Les tendances vers ces réussites se balancent et se rejoignent dans un mouvement en avant uniforme et efficient.

2) Ce n'est que si ces conditions ne sont pas réalisées, s'il y a faiblesse de certaines pièces du mécanisme ou excès de résistance du milieu dans certaines directions, que se produisent l'appel, la tendance vers les actes privilégiés qui ont réussi à ouvrir une brèche (voir schéma p. 100).

3) La brèche s'ouvre naturellement dans la zone où le mécanisme qui attaque est le plus solide et le plus efficient.

Pour une même puissance du mécanisme la brèche se produit dans la direction où le milieu opposant offre le moins de résistance, compte tenu des circonstances favorables qui assurent un succès rapide maximum.

4) Pour la brèche ouverte, l'appel qui suscite la tendance entraîne une inflexion qui sera d'autant plus profonde et tenace qu'est grande la différence de potentiel entre le dynamisme offert par la brèche et l'impuissance dans les autres directions.

5) Les actes réussis à l'appel de la brèche, selon la loi des tendances, se produisent automatiquement comme tous les actes réussis, bons ou mauvais ; ils se fixent ensuite en règles de vie indélébiles qui seront les déterminantes mécaniques de notre comportement.

6) La tendance n'est pas innée. Nous pouvons l'empêcher, la corriger, en limiter les effets maléfiques ou au contraire la renforcer si elle s'avère bénéfique :

a) en renforçant le mécanisme dont le fonctionnement n'a pas abouti à l'acte de puissance, à la brèche vitale, pour le mettre en mesure, sinon d'ouvrir sa brèche aussi, du moins de sentir moins douloureusement les conséquences de l'échec, afin que soit moins grande la différence de potentiel dont nous avons parlé.

b) En influant dans toute la mesure du possible sur les conditions du milieu pour permettre l'ouverture du plus grand nombre de brèches résultant d'actes réussis.

c) En distinguant, dans le faisceau de tendances ainsi créé par la

multiplicité des actes réussis, les bénéfiques à encourager, les maléfiques à contrecarrer.

- d) On encourage la tendance :
  - en rendant son succès le plus efficient possible ;
  - en contrecarrant l'épanouissement d'autres tendances moins bénéfiques.
- e) On contrecarre, on réduit, on corrige les tendances maléfiques :
  - en colmatant dans la mesure du possible la brèche dangereuse, en rendant ses premières conquêtes non-efficientes ;
  - et surtout en ouvrant, naturellement et artificiellement, d'autres brèches plus puissantes qui feront un appel de vie plus vigoureux, susceptible de redresser, puis d'infléchir dans un autre sens le comportement perturbé.
- f) L'exaltation de certaines tendances, l'inflexion dans un autre sens risquent de créer des troubles dangereux pour l'harmonie générale de la personnalité. Il faut les pratiquer avec prudence.

Plus que l'exaltation des tendances, quelle qu'elles soient, nous viserons plutôt à l'harmonie réactionnelle du faisceau des tendances.

Ces considérations ont plus d'importance qu'on ne croit parfois : elles constituent la charpente véritable de l'éducation, et c'est pourquoi nous en étudions plus particulièrement la technique. C'est par notre action sur les tendances, fruit de notre tâtonnement expérimental, que nous orienterons efficacement la formation des individus.

Il y a beaucoup à faire ; il y a à peu près tout à faire dans ce sens, à condition que nous nous y prenions très tôt, dès la naissance, du moins dans les premiers jours, les premières semaines ou les premiers mois. La tâche est beaucoup plus difficile et le succès plus aléatoire quand nous comptons par années.

*Première préoccupation* : corriger autant que possible, comme nous l'avons déjà indiqué, les déficiences fonctionnelles des enfants : une déficience de la vue repoussera vers d'autres sens les possibilités qui devraient normalement s'épanouir par la vue. Une déficience respiratoire facilitera l'exaltation d'une possibilité de réaction, l'alimentation par exemple. Une déficience digestive renforcera les fonctions nerveuses, sensibles ou intellectuelles. Une faiblesse des réflexes moteurs entraînera les tendances à la spéculation morale ou psychique. Il se produit naturellement un courant des zones obstruées vers les brèches ouvertes. Il en résulte que, normalement, plus un organe est faible, moins on l'utilise, et plus il s'affaiblit et s'atrophie si on n'intervient pas pour réagir.

Si on ne réussit pas à corriger ces déficiences, les circuits vont s'accroissant et se répétant jusqu'à se fixer en règles de vie.

Si nous étions en mesure de voir, dans notre organisme, l'orientation et les inflexions de ces circuits, nous aurions bien souvent la clé du comportement ; à condition cependant d'être renseignés sur les deux pôles entre lesquels s'établit le circuit : le pôle négatif de la déficience et le pôle positif de la brèche attractive.

Il n'en reste pas moins que renforcer les organes essentiels pour faciliter l'ouverture de nouvelles brèches ou, au moins, réduire la chute de potentiel, diminuer la puissance de certaines tendances doit rester une de nos préoccupations essentielles.

C'est tout le problème de la thérapeutique infantile que nous étudierons d'autre part comme une des vertus majeures de notre pédagogie.

*Deuxième préoccupation : colmater la brèche ouverte si elle est considérée comme maléfique.*

Colmater la brèche est toujours une affaire délicate, nous le verrons. Un courant s'est établi ; il a trouvé un exutoire. Faire d'autorité, plus ou moins brutalement, un barrage pour obstruer cette brèche peut bien donner un résultat apparent immédiat : la tendance ne s'extériorise plus, le courant est arrêté. Mais comme on n'a pas arrêté le flot profond, comme on n'a nullement influé sur les conditions dont résultait l'ouverture de la brèche, il se produit là aussi un choc puis un refoulement. L'eau montera derrière la brèche colmatée, inquiète et grondante, jusqu'à ce qu'elle ait soit enfoncé le barrage pour se libérer, ou qu'elle l'ait débordé si elle n'a pu l'enfoncer, soit qu'elle ait trouvé une sortie latérale qui permette au flot accumulé de continuer sa course.

Nous verrons plus loin toutes les conséquences de ce processus. D'ores et déjà nous pouvons dire que le barrage en travers d'une brèche n'est jamais qu'une solution provisoire, dangereuse pour l'individu qui la subit, et qui manque toujours son but parce que la tendance n'en est nullement modifiée.

L'opération inverse, si la brèche nous semble bénéfique, est au contraire facile et efficace. L'eau du ruisseau passe lentement par une faille. Plus nous élargirons la faille, plus elle passera rapidement, dans la mesure cependant où restera puissant le potentiel qui est fonction du volume de l'eau et de la hauteur de chute.

Votre enfant a tendance à se mettre en colère et à balayer alors de ses mains les objets qui se trouvent devant lui. Il y a, à cette nervosité, une cause physiologique que vous devez d'abord considérer pour tâcher de la réduire.

Il sera tout à fait inutile de frapper le coupable chaque fois qu'il renversera ainsi un objet. Remarquez que, par une correction sévèrement mais rapidement administrée et répétée à diverses reprises comme une conséquence naturelle de ses actes repréhensibles, vous pouvez empêcher que l'enfant refasse ainsi son geste de colère. Celui-ci pourra être, à un moment donné, inhibé par une crainte que vous estimerez salutaire. C'est ainsi qu'on corrige le jeune chien de certains de ses défauts.

Mais cela, c'est l'apparence. Ce courant que vous empêchez ainsi de se libérer n'est nullement annihilé. Il est là, grondant et impétueux. L'enfant arrêtera peut-être à temps son réflexe de colère, mais il le remplacera par un rictus de la face, qui peut évoluer en tic ; ou bien il aura un tremblement qui risque de devenir maladif, ou une hésitation qui marquera par la suite tout son comportement. Cela dépend des issues qu'aura découvertes, par tâtonnement expérimental, le flot refoulé et accumulé.

Dans la pratique donc, méfiez-vous du colmatage brutal de la brèche. Il vous donne, à vous, une puérile victoire, mais il est toujours pour l'enfant une dangereuse défaite.

D'autant plus que les normes selon lesquelles vous jugez la tendance maléfique sont tout à fait aléatoires. Cet objet cassé par l'enfant, vous y teniez, vous. Mais le bébé n'a pas les mêmes raisons que vous d'en déplorer la perte. Vous invoquerez des considérations de bien-séance, de tranquillité, de propreté, d'éducation qui vous sont particulières mais dont l'enfant n'a pas même une vague conscience, considérations qui varient d'ailleurs selon votre humeur, selon le milieu et selon le temps. Si vous vous mettiez à la place de l'enfant, peut-être jugeriez-vous différemment.

*Troisième préoccupation : ouvrir ou élargir une autre brèche pour dévier le courant.*

Nous l'avons dit : c'est automatique.

L'eau du ruisseau s'écoule lentement par une faille. Pratiquez une autre faille dans une direction différente : le courant sera dévié vers cette deuxième faille. La puissance de la dérivation sera fonction de l'importance de la brèche et de la différence de potentiel réalisée. Si la dérivation est suffisamment importante, elle drainera tout le flot ; l'inflexion changera progressivement de sens et le sable bouchera lentement la brèche devenue à peu près sans objet. Et là, il n'y a aucun danger, pourvu, évidemment, que vous ouvriez une bonne brèche. L'opération se fera sans remous, sans heurt, sans refoulement, sans grondement.

Un nouveau courant, une nouvelle tendance se substituera lentement à l'ancienne dont il ne restera peut-être nulle trace.

C'est pourquoi tout l'art de l'éducation semble se trouver dans cette pratique d'ouverture ou d'élargissement des brèches bénéfiques.

Les mamans connaissent fort bien cette loi. L'enfant est en colère. La maman a constaté que le frapper ne faisait qu'exciter sa colère au point de lui donner parfois des convulsions. Vite, elle lui présente une sucette ou un bonbon. Et le courant est aussitôt dévié : l'enfant se tait. Mais, en l'occurrence, cette nouvelle tendance à l'excitation digestive est tout aussi dangereuse ; elle risque de devenir tout aussi exigeante que l'autre. La maman n'a fait que substituer un mal à un autre en ouvrant une brèche inopportune.

Nous verrons plus loin par quels moyens pédagogiques nous pourrions ouvrir ou élargir sans danger certaines brèches pour compenser d'autres brèches jugées maléfiques, comment, ce faisant, nous pourrions parvenir à dévier et à affaiblir certaines tendances.

Notre étude nous a donc révélé :

- le mécanisme des tendances ;
- leur précocité ;
- leur profondeur dans la vie de l'individu ;
- l'impossibilité presque totale de les repousser et de les faire disparaître ;
- mais la possibilité par contre d'en réduire la manifestation par la création ou l'exaltation d'autres tendances.

Ajoutons encore quelques caractéristiques.

Nous avons déjà dit comment, en vertu de notre quatrième loi, l'expérience réussie tend à devenir règle de vie.

Il y a dans ce processus un fait à noter, que nos explications sur les tendances vont mieux faire comprendre.

Lorsqu'on ouvre toute grande une brèche dans un récipient plein d'eau, ce n'est pas seulement l'eau qui se trouve dans ce secteur qui s'écoule. Il se produit une inflexion dynamique généralisée qui plie aux lois de cette brèche toute la stabilité du liquide.

Il en est de même pour l'individu. La tendance ne se contente pas de se constituer en règle de vie pour les actes qu'elle intéresse. C'est toute l'activité de l'individu qui tend à se subordonner au dynamisme envahissant.

Reprenons l'un des aspects les plus fréquents du comportement de l'enfant.

Pour des causes soit physiologiques, soit réactionnelles, et plus souvent composées d'un mélange inextricable de ces causes, l'enfant a par exemple une tendance marquée à la nervosité et à la colère.

Cette tendance se fixe peu à peu en règle générale de vie, c'est-à-dire que ce n'est pas seulement lorsque ses nerfs sont exaspérés qu'il réagit selon le processus des nerfs, mais tout son comportement sera dominé par cette façon de réagir ; l'inflexion dont nous avons parlé est pour ainsi dire généralisée. Les actes indépendants à l'origine de la tendance à la colère sont peu à peu dominés par cette loi ; les pensées, l'affectivité en sont influencées profondément. L'individu a trouvé un système de vie qui réussit ; il s'y tient et il subordonne tout à cette réussite.

Nous concluons donc que la tendance est accaparante ; elle accapare non seulement en profondeur mais aussi en surface. Les règles de vie qu'elle suscite orientent, par delà quelques actions particulières, l'individu tout entier, et avec une ténacité et une indélébilité croissante.

Or, il y a toujours danger à un tel asservissement de l'être à des tendances trop exclusives. Il y a toujours danger pour un général à infléchir tout son dispositif dans le sens de la brèche ouverte et vers laquelle s'orientera, latéralement et en profondeur, toute son armée. Car cette avancée en flèche est toujours vulnérable sur ses flancs ; elle n'est pas équilibrée. C'est comme la plante qui s'allonge démesurément pour atteindre la lumière entrevue, mais qui reste d'autant plus frêle et fragile qu'elle monte vite en hauteur, subordonnant tous ses moyens à cette montée.

Ainsi, l'individu, s'il est dominé par une tendance, même bénéfique, risque de perdre son équilibre vital ; certaines de ses fonctions accessoires ne se produiront plus à leur rythme normal ; il deviendra très vulnérable et risquera fort d'échouer au cours des attaques dont nous allons voir les péripéties.

C'est pourquoi l'éducation doit considérer avec prudence l'exaltation anormale de tendances qui entraînent bien vite des règles anormales de vie.

Ce qu'il faut viser, ce n'est point cette montée en flèche exclusive, mais l'élévation harmonieuse, l'assise solide qui permettra à la flèche de s'élever et de braver le temps.

Il faut asseoir la flèche à la base.

Notre éducation sera de même largement assise dans le réel. La tendance ne devra pas faire la loi exclusive. Et nous devons ménager pourtant les flèches hardiment lancées vers l'idéal.

Notre pédagogie tâchera de répondre à cette double nécessité.

Il fallait que nous insistions sur ces principes généraux et dynamiques de notre comportement pour rétablir la réalité des faits, par

réaction contre l'habitude commune d'accorder une place exagérée, dans le processus de formation, à l'intelligence, à la raison, et de les croire susceptibles de diriger, de redresser, d'impulser souverainement l'être pensant.

Nous avons donné à l'intelligence sa place dans le processus. Quant à la raison, nous n'en avons pas parlé encore, car nous ne croyons pas que ce soit un principe moteur. Elle n'est qu'un aboutissement.

Ne comptez point sur l'apparition mystérieuse de l'intelligence, ni sur la venue de l'âge de raison qui arrangerait toutes choses. C'est un peu comme si vous attendiez que la maison soit couverte et que flotte sur le toit le traditionnel bouquet enrubanné pour donner vos plans aux maçons, pour bâtir ou consolider les murs, pour réorganiser la distribution des pièces, la hauteur des étages et la proportion des ouvertures. C'est avant, dès que se creusent les fondations, à mesure que se montent les étages, quand se posent les plafonds qu'une direction efficiente peut avoir son effet. Après il sera trop tard.

Il est même ahurissant qu'il ait fallu attendre la venue d'éminents psychanalistes pour découvrir l'importance bien souvent prépondérante de la toute première enfance. Nous n'avons pas besoin de bien grandes théories pour conclure comme eux : le bon sens y suffit.

Tout inarque dès la première enfance. Et le plus grave c'est qu'il ne s'agit point d'une pensée ou d'un souvenir qui se poseraient ainsi dans l'individualité, où l'on pourrait les retrouver plus tard, intacts. Dans la construction de l'être, tout devient matériaux. Une expérience réussie est répétée automatiquement. Puis ces automatismes eux-mêmes vont se heurtant, s'interférant, se différenciant, pour créer d'autres automatismes. L'exemple joue. Mais toujours l'être tend à systématiser son comportement ; ses tendances s'affirment, et deviennent bien vite de souveraines règles de vie.

C'est sur l'origine profonde et l'évolution dynamique de ces règles de vie qu'il nous faut agir. Et cette nécessité bouleverse quelque peu le processus éducatif.

Si l'enfant naît, et vit ses premiers jours, ses premiers mois, ses premières années, dans un local mal éclairé, sale et en désordre, il aura tendance à organiser sa vie en partant de ces éléments. Si des bruits discordants ou violents frappent d'abord ses oreilles, il organisera sa vie à l'origine, en partant de cette réalité ; s'il jouit de l'extrême sollicitude d'une famille dont il est abusivement le centre, il réagira d'après cet état de fait ; si sa famille au contraire est rejetante et marâtre, il s'arrangera en conséquence. Ce sont de vraies règles de vie qui en résulteront et qui infléchiront tout le comportement dans un

certain sens. Et cette inflexion sera bien difficile à redresser. On croira parfois y être parvenu pour se rendre compte un peu plus tard qu'il n'en était rien.

On dit parfois : tel père, tel fils ! On se méfie à la campagne des familles de voleurs, ou des familles d'avares ou d'orgueilleux, des familles de beaux parleurs, de gourmands ou d'hypocrites. Il y a, dans cette communauté de destin une part, nous l'avons vu, d'hérédité fonctionnelle. Mais il s'agit bien plus, en l'occurrence, de tendances qui ont pris naissance au cours de la prime enfance. L'être jeune s'est, malgré lui, imprégné d'un comportement qui est, dans la famille, une règle de vie, discrète, certes, mais profondément sentie par l'enfant. Il a volé, il a lésiné, il a envié, il a été orgueilleux, gourmand ou hypocrite parce qu'on l'était autour de lui, sauf apparition toujours possibles d'autres tendances qui annihilent celles-ci, celle du gaspillage par exemple en réaction à l'avarice des parents, ou de l'extrême et brutale sincérité par réaction au mensonge permanent.

Sauf apparition de ces tendances accessoires, l'individu s'infléchit naturellement selon ses premières impressions et le penchant de ses premiers actes. Pratiquement, vous ne redresserez plus la tendance, vous pourrez la sublimer, c'est-à-dire l'employer socialement à quelque but bénéfique, la faire dominer passagèrement par la puissance de tendances nouvelles qui la masquent et l'atténuent. Mais, dans les périodes de crises, où la vie est ébranlée jusqu'en ses fondements, cette première inflexion risque de reparaitre et même de s'imposer à nouveau.

Nous ramènerions volontiers de même à des tendances aussi impérieuses l'amitié et l'amour. On dit parfois qu'ils sont innés. C'est, à notre avis, manifestement faux. Nous n'insisterons pas sur l'amour de la mère pour ses enfants, qui est déjà plus complexe. Mais nous examinerons l'amour de l'enfant pour sa mère. Si l'enfant est élevé, dès son jeune âge, par une nourrice, loin de sa mère, il s'attache à sa nourrice comme à sa mère véritable et ne veut plus voir celle-ci quand on la lui présente. Exactement comme un chevreau qu'on a mis à têter une chèvre bonne laitière, qui ne connaît plus sa vraie mère stérile.

Quand le père a quitté le foyer avant la naissance de l'enfant, est-ce qu'il y a vraiment une vibration de quelque fibre intime de celui-ci lorsqu'il rencontre l'homme dont il est né, si on ne lui a pas dit d'avance que c'est son père, auquel cas les sentiments peuvent être modifiés par le secret besoin de l'enfant d'avoir un père... comme les autres ?

L'enfant a vécu, depuis sa naissance, avec une mère dont les gestes, les habitudes, la permanente sollicitude l'ont marqué. Ce sont les premiers mots maternels qu'il a imités, les premières pensées qui

ont germé dans son esprit. Il y a eu une inflexion radicale et indéracnable, si profonde et si intime qu'on a cru bon de lui donner un nom spécial : *l'amour*.

Et cet amour, la mère le partage avec le père, avec les frères et sœurs. L'enfant aimera tout spécialement les frères et sœurs avec qui il a vécu et joué, à l'exclusion des aînés qui s'étaient déjà envolés du nid lorsqu'il s'y est installé. Il reportera, pour les mêmes raisons, cette affection sur la maison natale, sur le village où il a grandi, le paysage qui lui a été familier, le gazouillis de la rivière ou le chant de la fontaine proche, les cris familiers de la rue. L'enfant du Nord aimera la vue des corons et le profil morne des terrils, ou la monotonie des plaines comme je m'émeus moi-même toujours pour les mêmes raisons au spectacle d'une rue simple et pauvre de village, comme j'aime la paix d'une vallée et l'ombre d'une montagne derrière laquelle se lève ou se couche le soleil.

Des psychologues ont invoqué longuement le subconscient comme un domaine mystérieux ou une ancre diabolique où se forgeraient je ne sais quels mobiles, selon des lois qui ne nous seraient plus communes. Les choses sont, croyons-nous, plus simples, ce qui ne veut pas dire que nous en découvrons toujours plus facilement le secret.

Le subconscient, ce n'est point une sorte d'âme supplémentaire qui jouerait pour ainsi dire à cache-cache avec la vie. Ce que les psychologues nomment le subconscient n'est que le faisceau complexe de ces inflexions, dont quelques-unes s'extériorisent, mais dont la plupart sont indécélables de l'extérieur à cause des refoulements multiples et des déviations qu'elles ont subies. Ce que nous appelons le conscient, c'est l'affleurement de ces tendances multiples ; c'est, dans un mécanisme électrique, le mouvement qu'il déclenche. Mais le faisceau de connexions et de circuits qui conduit de la simple prise de courant à l'acte complexe, seul le constructeur en connaît les voies.

Seulement, la différence entre notre organisme et le mécanisme électrique, c'est que celui-ci est simple et mathématique. La même prise de contact produit toujours la même réaction. Dans l'organisme humain, l'excitation est influencée, modifiée, déviée par un système complexe et subtil de trajets sensibles dont nous ne possédons pas la clé. C'est ce secret que nous nommons subconscient. C'est comme un chemin que nous voyons s'engager dans une vallée dont nous le voyons sortir, tantôt aride et accidenté, tantôt puissant et splendide et que parfois même nous ne voyons pas ressortir du tout. Il s'est perdu dans la profondeur subconsciente de la vallée inexplorée.

Nous sommes en face de cette énigme exactement comme l'enfant qui regarde les gens entrer, affairés, dans un magasin, et qui en ressortent tantôt énervés et inquiets, ou satisfaits et rayonnants, les mains

vides, ou au contraire chargées de richesses. Cet enfant, qui ignore l'intérieur du magasin, en est réduit à imaginer la splendeur des rayons, le dédale des chemins et couloirs, la féerie des lumières, et essaie de déduire parfois, de l'attitude, des gestes ou des emplettes de ceux qui en sortent une explication de l'intérieur du magasin. Ce magasin, il le visite en rêve durant la nuit, mais il ne sait plus, au réveil, raccrocher le fil d'une explication qu'il avait un instant ressentie. Il essaie bien parfois de regarder par une fenêtre entrouverte mais c'est pour s'étonner du mystère dont il devine l'hallucinante complexité.

Les psychologues justifiaient leurs conceptions en prétendant que la notion de cette complication intime du magasin n'a aucune importance et que seuls comptent l'acte ou le geste des acheteurs qui sortent du magasin ; que ceux-ci, par leur intelligence, leur attention, leurs sensations peuvent modifier leur attitude, leurs gestes et leur richesse, qui restent indépendants du fonctionnement et du contenu du magasin. Or, c'est là une pure fiction. L'acheteur peut bien, à la sortie, se composer un certain visage qui fait illusion ; il peut simuler la joie même s'il est triste, faire le geste du personnage chargé de richesse, même s'il en est dépouillé. Ce ne sont là que des gestes gratuits et des ruses.

Il est patent que les acheteurs peuvent ne rien emporter, bien sûr, mais ils n'emporteront pas, en tous cas, ce qu'ils n'ont point trouvé dans le magasin. Leur richesse ne surgit pas mystérieusement sur le pas de la porte, à moins que quelque visiteur l'y ait furtivement ou intentionnellement déposée, auquel cas l'acheteur s'en saisit au contrôle, histoire de ne pas sortir les mains vides. Mais les vraies richesses ne peuvent venir que de l'intérieur. Et c'est cet intérieur que nous ne connaissons pas et qu'il nous faut étudier si nous voulons mieux comprendre le comportement humain et influencer plus utilement le processus éducatif.

La richesse, la profondeur de ce subconscient sont indéniables. Les inflexions dont il est comme le nœud inextricable restent encore pour nous mal précisées, et pourtant, elles sont, elles restent et elles marquent notre personnalité et notre destin.

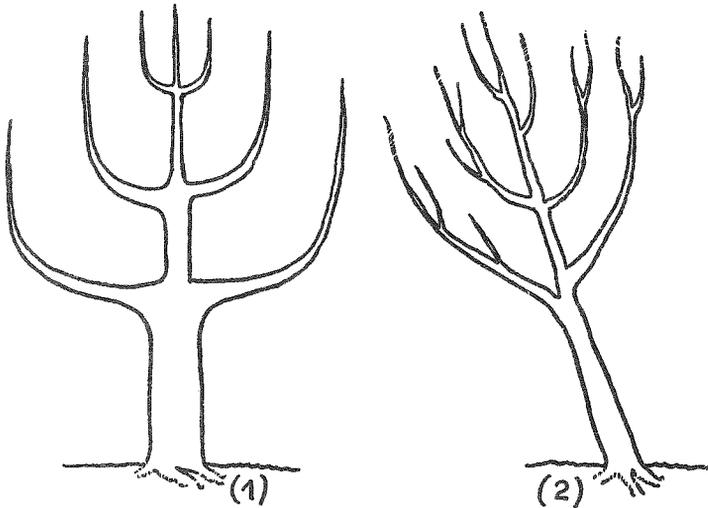
Ce qui fait le propre du subconscient, ce n'est point qu'il soit caché et mystérieux, comme semble l'entendre Freud. Si nous le connaissions totalement, il n'y aurait absolument rien de changé dans notre comportement, ou si peu. Si nous parvenions à retrouver le sens de ces inflexions dont nous avons parlé, nous pourrions peut-être découvrir pourquoi elles n'ont pas abouti, pourquoi elles ont dû se

tordre, se recroqueviller pour chercher d'autres issues à la vie. Comme la plante qui, dans une salle obscure, s'en allait vigoureuse et décidée vers le rayon de lumière. Pour une cause qui lui est extérieure, la lucarne s'est fermée, et la frêle tige est là, inquiète, à tâtonner dans la nuit, à la recherche d'une autre clarté, d'un autre espoir de vie. Mais il est trop tard pour changer radicalement son inflexion dont la trace subsistera toujours.

La prospection du subconscient s'est ainsi faite de nos jours en partant de considérations tout à la fois trop complexes et trop puérides. On a trop appuyé sur la notion de mystère et pas assez sur celle de logique et d'unité. Nous essayerons de détecter l'origine des inflexions, de distinguer les portes qui sont fermées, celles qui se sont fermées alors que l'être jeune était encore en mesure de modifier son inflexion vers une autre clarté, et celles qui sont venues placer leur barrière de nuit devant un être déjà hissé sur un passé harmonieusement construit, et qui souffre et tâtonne, parfois en vain ; qui jette d'autres rejets qui monteront peut-être plus ou moins vivaces vers une autre lumière. Nous comprendrons mieux alors la vie complexe et profonde sur laquelle nous voulons agir.

Nous comparerons l'organisme humain à l'arbre qui sort de terre, plus ou moins vigoureux parce que plus ou moins bien enraciné et bien nourri, et qui poussera d'autant mieux qu'il est de belle venue, et qu'il se retrouve dans un sol qui lui convient parce qu'il lui apporte sa sève spécifique.

S'il sort de terre dans les meilleures conjonctures, il organise normalement sa vie selon les lois de son espèce. Si la lumière lui parvient également de tous côtés, si aucun voisin ne le gêne de son contact ou de son ombre, si aucun mur n'arrête son expansion, si aucun accident ne le mutile, il pousse naturellement, en largeur et en hauteur, en équilibre sur son tronc qui va durcissant et s'épaississant à mesure que s'élève l'arbre.



Vous le voyez alors qui respire la puissance et l'harmonie (fig. 1 de notre schéma).

Mais cela c'est le cas idéal que nous avons déjà mentionné. Dans la pratique, les choses se passent rarement ainsi. Des déterminants multiples interviennent.

La pousse naissante est gênée par un arbre adulte, ou par un mur malencontreusement situé. D'un côté c'est l'ombre, le froid et la mort (c'est l'obstacle auquel se heurte l'aile droite de l'armée). La sève reflue et s'en va vers la lumière. Toutes les forces en puissance sont alors employées à cette course vers la brèche. Les branches refoulées se vident de leur sève et s'atrophient, tandis que celles qui vont vers la brèche accentuent leur mouvement vers le soleil et la puissance (fig. 2 du schéma ci-dessus).

On voit bien là le danger signalé à propos de l'armée : désharmonie, poussées exagérées dans le sens de l'appel, fragilité des assises, inflexion contraire aux lois de la pesanteur, désordre à venir.

Il ne suffit pas, comme on tente de le faire trop souvent avec les enfants, d'empêcher seulement cette inflexion, de mettre un tuteur du côté opposé. Effectivement, l'arbre ne pourra pas s'infléchir, mais il ne pourra pas vivre non plus ; il sera comme l'armée dont vous aurez colmaté la brèche, qui ne trouve plus aucune issue vers l'avant, et

qui piétine, s'atrophie, s'anémie, perd sa puissance d'attaque et finit par s'immobiliser.

C'est ce que fera l'arbre. Il se recroquevillera sur lui-même, se ratatinera, essayera de tous les moyens pour atteindre à la vie et lancera encore quelques rameaux dans la lumière.

L'homme, tenace dans ses manies de redressement, ne se contente pas toujours de mettre un appui ou de retenir avec une corde. Il coupe parfois brutalement les pousses qui s'en vont vers la vie... Cette petite main qui se tend vers la lumière, un coup la rabat, et une porte se referme inexorablement sur les pas hésitants de l'enfant qui voulait s'en aller à la conquête de son avenir.

Nous veillerons donc tout spécialement, dès les premiers jours, dès les premiers mois, aux inflexions suscitées par les obstacles rencontrés. Nous nous préoccuperons de l'équilibre, opposant à une tendance qui s'affirme des possibilités nouvelles de percée et de puissance qui redressent l'inflexion naissante. Nous rechercherons un maximum de possibilités d'action ; nous favoriserons la multiplicité des réussites. Nous ouvrirons des brèches nombreuses et nous aurons ainsi ce faisceau harmonieux de tendances qui se développeront en branches vigoureuses, et en toutes directions, comme un éclatement harmonieux de la vie.

### XIII. DANS LE COMPLEXE SOCIAL LA COMPLEXITÉ DES RECOURS - BARRIÈRES

Dans la première partie de notre travail, nous avons considéré un peu arbitrairement l'individu seul, afin d'étudier plus spécialement le processus de ses réactions personnelles.

Or, il est rare de trouver ces réactions aussi purement personnalisées ; elles sont, dès la naissance, imbriquées dans les réactions du milieu, variables selon ce milieu, renforcées ou, au contraire, atténuées et parfois supprimées selon les possibilités que l'ambiance offre à l'être à la recherche de sa puissance.

Nous pénétrons donc maintenant dans le complexe du milieu que nous tâcherons de comprendre et d'éclairer selon les mêmes considérations de bon sens que la pseudo-science psychologique a méconnues et déformées.

C'est justement parce qu'il est extraordinairement faible et dépendant de son milieu que l'enfant a recours presque en permanence à l'aide qui lui vient de l'extérieur. Et la première de cette aide c'est celle de la famille et plus spécialement de la mère qui l'a porté, l'a nourri d'abord de son sang, puis de son lait et qui, jusqu'à sa mort, veillera avec sollicitude à la croissance et à l'épanouissement de la graine qu'elle a couvée et formée.

L'enfant d'ailleurs n'est pas encore détaché physiologiquement de sa mère ; il l'est encore moins psychiquement. Le sera-t-il jamais ? Elle est comme le prolongement de ses forces naissantes, et l'enfant en use comme il use de son propre corps, de préférence souvent à son corps encore maladroit et inexpert. La mère est un outil merveilleux qui répond doucement, et comme intuitivement, aux recours du jeune être inquiet.

C'est par les parents, c'est par la mère donc, que s'amorce le système complexe des recours à l'extérieur, qui double d'une façon à peu près inextricable les processus de croissance et de réaction individuels. Et ces recours prennent toutes les caractéristiques des recours personnels.

L'enfant, mû par ses besoins, tâtonne pour les satisfaire. Si la

mère aide à la satisfaction de ces besoins, il sera orienté vers une solution réussie qui aura tendance à se répéter, à infléchir le comportement et à s'instaurer en règle de vie ; cette règle de vie risque de dominer et d'orienter toute la personnalité ; si au contraire, la mère se refuse à être l'outil docile aux désirs de son enfant, celui-ci devra tâtonner à nouveau vers d'autres recours.

C'est en considérant la mère pour ce qu'elle est à l'origine, c'est-à-dire le prolongement de la personnalité physiologique et psychique de l'enfant, que nous allons comprendre et régler les comportements réciproques. Ce qui se produit pour la mère se reproduira ensuite sous une forme seulement atténuée dans les recours élargis que nous allons passer en revue.

L'enfant, fort de sa première expérience avec la mère, essaie de faire, des autres individus, de la nature, de la société, le prolongement de sa puissance. A un premier degré même, celui que Lévy-Bruhl nomme la *participation*, l'individu a conscience de ce prolongement. Et ce n'est peut-être que par un effet de langage, qui est à tout prendre une dangereuse abstraction, que nous parvenons ainsi à isoler du milieu un être qui y est baigné, et qui réagit sans cesse en fonction de ce milieu.

### LES RECOURS - BARRIÈRES

Quand l'individu a-t-il recours au milieu ? Quelles sont les situations qui en résultent ? Quelles sont les lois fondamentales que nous pouvons découvrir à la base de ce comportement complexe ? Question délicate que nous allons tâcher d'examiner avec toujours la même préoccupation d'explication sensible.

Nous avons déjà comparé l'être à la recherche de son potentiel de puissance à une armée en mouvement, et nous avons distingué notamment les refoulements qui résultent de la puissance adverse à laquelle il se heurte, l'appel au contraire réalisé par l'ouverture d'une brèche et l'inflexion générale que cet appel imprime à l'ensemble du comportement — inflexion qui est tendance et devient bien vite règle de vie.

Or, la brèche, élément d'orientation psychique, peut être pratiquée :

— soit de haute lutte, après un âpre combat qui nécessite, comme nous le verrons, le raidissement de tout l'être, et aussi l'appel aux réserves, la feinte, le recul provisoire, la surprise, etc. . .

— soit, plus paisiblement, par sympathie, persuasion et compréhension de l'ennemi qui se trouve en face, et qui, sous certaines conditions, accepte d'accorder des avantages déterminés qui permet-

tent l'ouverture, plus ou moins prudente et profonde, de la brèche ; — soit par veulerie et faiblesse caractérisées de l'adversaire, dont la lâcheté, les mauvaises habitudes, les vices ou la dégénérescence le poussent à passer purement et simplement au service du vainqueur dont il deviendra l'esclave.

On conçoit tout de suite que le comportement de l'individu soit profondément influencé par la prédominance de telle ou telle solution et que, dans notre souci éducatif, nous devons porter l'accent sur la position même du milieu vis-à-vis de l'être à la recherche de la puissance.

Très souvent, à la campagne, des barrières bordent les chemins. On peut s'y appuyer le cas échéant comme à une rampe, pour franchir une fondrière ou un bas-fond luisant de glace. On peut les enjamber ou les enfoncer pour s'en aller courir à la poursuite des papillons des prés, ou atteindre les cerises et les poires qui s'offrent comme une tentation. Mais ces barrières peuvent être aussi, dans certains cas, suffisamment hautes et solides pour délimiter froidement et définitivement l'espace dont nous pouvons disposer, pour jalonner et encadrer notre marche.

Tout le secret, tout l'art, toute la science de la formation éducative résideront dans la fonction favorable de ce que nous nommerons les *recours-barrières* : pas trop loin pour que les enfants puissent s'y appuyer le cas échéant, pas trop près cependant afin que l'enfant garde malgré tout suffisamment de large pour se réaliser et s'épanouir, suffisamment hauts s'il y a vraiment danger à les franchir, et, sinon, malgré tout, accommodants et familiers, ne bouchant point la vue, sur les horizons apaisants et prometteurs, et autorisant le cas échéant ces petits écarts qui ne prêtent pas à conséquence et qui n'en sont pas moins pour l'individu comme d'émouvantes échappées.

La position de ces *recours-barrières* pourra varier d'ailleurs avec les exigences du milieu, comme avec les possibilités des individus, avec leur puissance de réaction personnelle ou l'aide qu'ils sont appelés à demander, pour vivre et monter, au milieu ambiant. Selon les cas, c'est la fonction *recours* qui primera ; dans d'autres cas, ce sera plutôt la fonction *barrière* ; la plupart du temps, il s'agira de barrières essentiellement mobiles, adaptées à l'âge des individus, à leur potentiel de puissance, aux difficultés du chemin.

Nous allons donc donner d'abord quelques indications sur le fonctionnement de ces *recours-barrières*.

Il fut un temps, au village, il y a à peine quelques générations,

où le *recours-barrière* de la famille était trop rapproché, trop élevé, trop barrière. L'enfant se heurtait très vite à la rudesse paternelle, aux difficultés matérielles, aux exigences d'une vie trop souvent dominée par la pauvreté et la misère. Mais, par contre, le *recours-barrière* social était tellement lâche qu'il en était souvent comme inexistant. Il n'était ni recours ni barrière, et cela corrigeait dans une certaine mesure les rigueurs de la barrière familiale. Mais le *recours* faisait défaut. Privé d'un minimum de sollicitude sociale, l'enfant, dès qu'il échappait au cercle austère de la famille, en était réduit à faire lui-même toutes les expériences sans guide éclairé, sans appui technique.

Par delà cet inorganique *recours-barrière* social, l'enfant se heurtait alors, et beaucoup plus qu'aujourd'hui, au *recours-barrière nature*. Il y trouvait d'incontestables appuis, mais bien plus encore des limitations à son potentiel de puissance. Il se « colletait » vraiment et sans cesse, avec la nature, individuellement souvent, et, lorsqu'il le pouvait, en faisant appel à un quatrième *recours-barrière* : les autres individus, auxquels on se frotte nécessairement et qui peuvent être amis ou ennemis, exploiters de vos efforts, concurrents impitoyables dans la lutte pour la vie, ou, au contraire, collaborateurs bénéfiques pour une même œuvre de puissance au service d'une entreprise et d'un idéal.

Il s'est produit, au cours du dernier siècle, un total renversement de position de ces *recours-barrières*.

Dans la famille, en général aujourd'hui plus humanisée, le *recours* a pris le pas sur la *barrière*. Le père n'y est plus le patriarche omnipotent jaloux de sa souveraine autorité, mais plutôt le *nourrisseur*, l'appui, le guide. Le centre de gravité de la famille s'est comme déplacé. C'est maintenant de plus en plus l'enfant qui en est l'objet. C'est un progrès, mais souvent chèrement payé, nous le verrons, par les risques nouveaux qu'on n'a pas toujours su éviter, par la tendance extrême contraire : la famille reste bien un *recours* parfois beaucoup trop complaisant. Mais il lui arrive de faillir totalement à son rôle naturel aussi de *barrière*. C'est aujourd'hui l'enfant qui, plus ou moins, tend à affirmer dans la famille son autorité inconsciente et malade, à imposer ses volontés et ses fantaisies. Nous sommes au siècle de l'enfant gâté, et cela est grave.

La société, par contre, va resserrant sans cesse ses *barrières*, qui ne sont pas hélas ! nécessairement des *recours*.

Ce sont souvent, pour l'enfant du peuple, de véritables barrières matérielles : les implacables murs des interminables rues et la laideur froide des usines, l'exiguïté et l'uniformité des logements, sans autre horizon que la façade polluée d'autres logements ou le décor hallucinant des cheminées et des fils électriques ; toute l'emprise croissante de cette termitière qui vous enserre et ne vous laisse plus même devi-

ner l'immensité d'une nature généreuse, ou le privilège de ce petit coin de ciel dont on a tant besoin pourtant pour rêver et repartir.

A cette *barrière* matérielle s'ajoute, un peu plus sévère chaque jour, la *barrière* tout aussi impitoyable des lois et règlements qui encadrent, déterminent, surveillent et limitent tous les actes de l'individu, de son lever à son coucher, et même pendant son sommeil. Pour une trop grande portion de l'humanité, la société n'est plus aujourd'hui qu'une *barrière* marâtre, sourde aux plus angoissants des appels de détresse.

Avec l'envahissement croissant du *recours-barrière* social et son évolution mécanique dans le sens de l'inhumaine *barrière*, se déforment aussi la position et la portée du *recours-barrière* de la nature. On a repoussé si loin ce *recours-barrière* de la nature qu'on n'y atteint bientôt plus qu'en trichant avec le *recours-barrière* social, et qu'on ne peut donc lui demander ni l'apaisement de sa richesse, ni l'ampleur bienfaisante de ses limitations. Toujours s'interpose, entre le *recours-barrière* social et le *recours-barrière* de la nature le mur monstrueux qu'ont monté les hommes comme une limite arbitraire et injuste à l'impérieux devenir de l'enfance.

Le *recours-barrière* des individus subit inévitablement le contre-coup de cet anarchique déplacement des *recours-barrière* social et de la nature. Les individus malmenés par la tyrannie des *barrières* ne se retrouvent plus eux-mêmes ; ils perdent jusqu'à leur marque ineffable pour ne devenir à leur tour que des outils ou des jetons asservis à la grande erreur. On comprend alors que devienne toujours plus illusoire le *recours* à des individualités sociales qui ne sont plus par elles-mêmes des puissances ni des forces, qui ne sont plus que des images d'elles-mêmes, d'inconscientes *barrières* qu'on n'utilise pas sans danger comme appui.

Telle est la position actuelle du problème, dont on devine toute la délicatesse et la complexité. Nous le précisons dans notre

### *dix-septième loi* : LES RECOURS-BARRIÈRES

*Dans ses tâtonnements l'individu mesure et exerce non seulement ses propres possibilités, mais il essaie aussi de s'accrocher au milieu ambiant par des recours susceptibles de renforcer son potentiel de puissance.*

*Mais le milieu est plus ou moins complaisant, plus ou moins docile plus ou moins utile. Il est tantôt recours, tantôt barrière, le plus souvent un complexe mélange des deux. C'est de la position et du jeu*

*de ces recours-barrières que résulte en définitive le comportement de l'individu vis-à-vis du milieu, avec :*

- les recours-barrières famille*
- les recours-barrières société*
- les recours-barrières nature*
- les recours-barrières individus.*

## LE DYNAMISME COMPLEXE DE L'ACTION VITALE

Nous reprenons alors notre comparaison du devenir humain avec un torrent qui s'en va vers la vallée, et qui heurte sur ses bords tantôt des rives friables qu'il creuse et déchiquette à loisir, tantôt des roches inattaquables, ou des torrents secondaires impétueux ou apaisants.

Nous pouvons donc représenter schématiquement le torrent de vie qui tend à s'en aller tout droit vers sa destinée, enserré, encadré ou soutenu par les recours-barrières dont nous allons étudier le rôle et le fonctionnement.

Voici tous nos pions en place. Nous allons déclencher le mécanisme et tâcher d'en comprendre les lois, ou du moins le sens et la portée.

*Recours-Barrière Société*

*Recours-Barrière Nature*

+++++

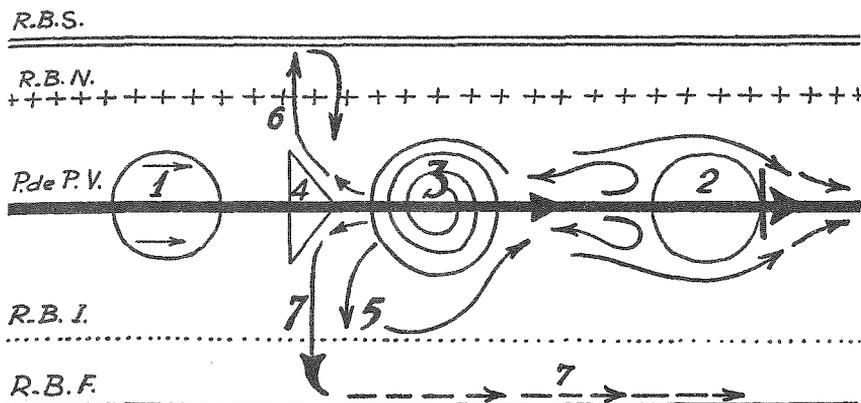
*Potentiel de Puissance Vitale*



*Recours-Barrière Individus*

.....

*Recours-Barrière Famille*



### Légende du schéma

1) L'individu, nous l'avons vu, part dans la vie, impulsé par un potentiel de puissance dont nous ne cherchons pas ici à percer le secret, mais qui *est*. Ce potentiel de puissance pousse l'être à satisfaire le plus complètement possible ses besoins fondamentaux, et à aller toujours plus avant, avec un dynamisme et une force croissant jusqu'à l'acte exaltant de la fructification.

Pour l'homme, ce potentiel de puissance dépasse même la satisfaction des besoins vitaux primordiaux à cause de l'existence en lui d'un besoin devenu spécifique qui est la soif d'inconnu et qui le pousse à se dépasser sans cesse et à monter obstinément par delà et par dessus sa complexion mécanique.

Il rencontre un obstacle sur sa route. Comme le torrent impétueux, il bande un instant son énergie, rassemble tout ce qu'il possède de puissance, domine l'obstacle, le dépasse dans un jaillissement, et continue sa route comme si rien n'avait troublé son cours, renforcé au contraire par cette sensation euphorique de victoire remportée et de besoin satisfait.

2) L'individu continue sa marche, mais rencontre en (2) un obstacle qu'il ne peut, cette fois, dominer instantanément.

Selon le processus que nous avons expliqué, il y a alors choc, refoulement, déséquilibre, vide qui se produit. Tout comme la pesanteur tend à rétablir l'équilibre dans la conque désaxée du torrent un instant refoulé, la force de vie tend à rétablir l'équilibre dans l'individu, à combler le vide qui s'est produit en lui.

3) Le premier recours est le recours personnel : l'être en difficulté mobilise sa force, esquisse les gestes qui sont susceptibles de rétablir l'équilibre selon le processus de tâtonnement expérimental que nous avons longuement décrit dans les pages qui précèdent.

4) *Recours extérieurs* : Si, comme il arrive la plupart du temps, surtout dans les premiers jours de la vie, ce premier recours personnel s'avère impuissant, ou parfois tout simplement impossible, l'individu tâtonne autour de lui et rencontre des recours-barrières dont il va tenter de tirer la puissance qui lui manque pour surmonter l'obstacle et continuer sa route.

5) Il fait naturellement appel d'abord — et nous en avons dit quelques-unes des raisons — au recours-barrière de la famille, au sein de laquelle il est né, et sans l'appui de laquelle il ne saurait vivre.

Il peut se passer trois ordres de faits dans ce recours — ordres de faits que nous retrouverons d'ailleurs dans les autres recours.

a) La famille joue parfaitement ce rôle de recours ; elle donne à l'individu qui la sollicite tout ce qui lui est nécessaire pour combler le vide, satisfait ses besoins, sert son potentiel de puissance, l'aide à continuer sa route. Mais elle s'en tient à ce rôle d'aide, laissant l'individu en profiter au mieux pour l'exaltation de son torrent de vie.

Nous appellerons ce rôle : *le rôle aidant du recours-barrière*.

b) Il arrive aussi — et plus fréquemment qu'on ne croit — que la famille aide bien l'individu à acquérir, conserver et exalter son potentiel de puissance, mais elle le fait en pensant à elle plus qu'à l'enfant qu'elle aide ; elle en tire plaisir, satisfaction personnelle, jouissance ou avantage, et c'est seulement en fonction de ces sentiments qu'elle aide. Elle n'a pas en vue le potentiel de puissance de l'enfant qui s'adresse à elle mais son propre potentiel de puissance, auquel elle risque de sacrifier la puissance et la vie de l'être qu'elle domine.

Ces barrières qui devraient aider l'enfant à continuer sa route malgré les passages difficiles, la famille les abat et attire l'être inquiet et tâtonnant dans le champ fleuri, dans le verger généreux, au bord de la source fascinante où il trouvera effectivement paix et équilibre passagers. Mais l'enfant ne continuera plus sa propre route. Il risque d'organiser sa vie non plus en fonction de son propre potentiel de puissance, en fonction des exigences de sa destinée, mais en fonction seulement du milieu qui l'a attiré, accaparé hors de sa route héroïque.

Nous dirons dans ce cas que le *recours-barrière de la famille est*

*accaparant*, et nous verrons les manifestations et les conséquences de cette tendance.

c) Ou bien la famille, négligeant son rôle naturel de recours, devient exclusivement *barrière*, se refusant à aider l'individu en difficulté. Parfois même, par une sorte de sadisme, elle en aggravera les difficultés.

C'est le rôle *rejetant du recours-barrière de la famille*.

On voit tout de suite que l'attitude *aidante* est la seule qui réponde aux besoins de l'enfant à la recherche de l'équilibre et de la puissance dans le sens de son *torrent de vie*.

6) Si l'individu n'a pas trouvé dans sa famille l'appui qui lui était indispensable ; s'il souffre encore du déséquilibre suscité par le vide et la baisse du potentiel de puissance, consécutif au choc devant l'obstacle, il faut qu'il cherche d'autres solutions. Il est comme l'eau que le choc a désaxée et qui tourbillonne, inquiète, tant qu'elle n'a pas retrouvé l'équilibre et la puissance.

Alors, l'individu tente, par expérience tâtonnée, un autre recours. Nous verrons les forces ou les tendances qui sont susceptibles d'orienter ses tentatives. Il s'adresse au *recours-barrière* de la *société* par exemple.

Les réactions possibles de ce *recours-barrière* sont exactement les mêmes que celles du recours-barrière famille : ou bien la société est *aidante*, et l'individu, ayant retrouvé équilibre et puissance, triomphe des difficultés et repart pour rejoindre le torrent de vie ;

Ou bien — et le cas est hélas ! bien plus fréquent — la société est *accaparante* ou *rejetante* et l'individu sera réduit à une nouvelle souffrance et à d'autres tentatives de recours.

7) Il s'adressera peut-être alors au *recours-barrière de la nature* qui, elle aussi, pourra être *aidante* — et l'individu triomphera de l'obstacle et continuera sa route — ou *accaparante* ou *rejetante*.

8) Dans ce cas, l'individu devra tenter encore un suprême recours : le recours-barrière individus qui peut, lui aussi, lui apporter l'appui désintéressé *aidant*, ou qui, plus souvent sera *accaparant* ou brutalement *rejetant*.

Si l'un de ces recours lui est favorable, l'individu renforcé domine l'obstacle et reprend son torrent de vie. S'il échoue dans ce dernier recours, il se retrouve désemparé, inquiet, découragé, par la persistance de son déséquilibre, de son potentiel de puissance entamé : il fera encore une fois le tour de ses possibilités, frappera à nouveau

aux mêmes portes, s'accrochera désespérément aux moindres aspérités du précipice pour essayer de se sauver quand même.

### *SELON QUELLES LOIS SE FONT CES RECOURS ?*

Nous venons de passer en revue les divers recours en cas de difficultés. Mais pourquoi l'individu désaxé fait-il appel à tel recours plutôt qu'à tel autre ? Y a-t-il un ordre de préférence ? Y a-t-il choix intelligent et raisonnable consécutif à une opération spécifique de l'esprit ?

A l'origine, nous l'avons déjà vu, famille, nature, société, individus, ne sont que le prolongement de l'organisme de l'enfant, des éléments de ses réactions et de sa puissance, au même titre que son propre corps ou sa propre puissance. L'individu les utilise dans un certain ordre de préférence et ce ne sont pas forcément les possibilités personnelles qui s'affirment en premier lieu. Témoin l'enfant qui trouve plus commode d'exiger que sa mère le fasse manger et qui néglige pendant longtemps de se servir de ses mains pour cet usage.

De sorte que, pour ce qui concerne les réactions fonctionnelles de l'individu, ce ne sont pas quatre recours-barrières qu'il faudrait compter mais cinq, en y comprenant le recours personnel que, pour les besoins de notre démonstration, nous avons étudié séparément.

Toutes les lois que nous avons formulées pour le recours personnel sont valables pour les autres recours, et pour le choix entre ces divers recours.

L'être humain pratique comme la souris qui se trouve dans un réduit où elle se sent guettée, ou même poursuivie par un chat.

Si le danger n'est pas trop immédiat, la bête fait le tour de la pièce, reniflant les moindres interstices qui se présentent, en commençant par ceux qui lui paraissent les plus favorables à une évasion, et vers lesquels l'attirent une clarté diffuse, un soupçon de rayon de soleil, ou seulement un imperceptible soufflé d'air frais. Elle s'engage alors dans l'un des trous qui, dans les jonctures les plus favorables, l'aidera à s'échapper, ou, accaparant, la retiendra exagérément dans ses labyrinthes où elle trouve une sécurité provisoire, ou, rejetant, s'avère tout simplement impossible.

Si ce premier recours est infructueux, la bête tentera tous les autres recours possibles. Si, malgré toutes ses tentatives, elle ne parvient pas à sortir, si le danger se fait plus pressant, la souris retourne au simple tâtonnement mécanique, se jetant dans le premier trou venu, se heurtant désespérément à un grillage, s'obstinant à franchir l'in-

franchissable, tentant tout plutôt que de courir le risque d'impuissance et de mort.

Ces recours primaires de l'individu sont conditionnés de même, non par un choix qu'on appellerait intelligent, mais par un tâtonnement expérimental, mécanique d'abord, orienté ensuite vers les essais réussis qui tendent à se répéter, et de ce fait, à se fixer en tendances et en règles de vie.

Si une personnalité bienveillante et généreuse se présente et offre son appui, son *aide*, à l'être désaxé, ce sera peut-être le recours à l'individu qui primera, que cet individu soit la mère ou toute autre personne d'ailleurs. Si c'est au contraire la nature qui se présente avec ses jouissances et ses bienfaits infinis, ce sera le recours à la nature qui primera. Dans d'autres circonstances ce sera le recours à la société, ou bien l'enfant, rebuté dans ses appels, se repliera sur lui, dans un recours personnel désabusé.

L'individu qui, à l'aube de la vie, se heurte aux difficultés pour lui insurmontables qui s'opposent à la satisfaction de ses besoins essentiels, est un peu dans la situation du voyageur inexpérimenté, un tantinet naïf, sorti pour la première fois de son village, qui arrive dans une gare qu'il ne connaît pas du tout. Ce qu'il sait seulement, ce qu'il sent du moins, c'est qu'il doit prendre le train pour telle direction.

Un train est sur le quai, prêt à partir. Le voyageur s'apprête à monter dans le premier compartiment qui s'offre. Comme il ne sait pas manœuvrer la serrure, il sera obligé soit d'attendre qu'un monsieur complaisant veuille bien ouvrir, soit de s'engager dans le premier compartiment dont la porte est ouverte.

S'il n'y a pas de recours-barrière pour le guider, notre voyageur ne saura que tâtonner. Il montera ainsi dans le premier train venu. Si, en route, il s'aperçoit que ce train ne le mène pas où il voudrait aller, il en redescendra pour rebrousser chemin et, une autre fois, il saura qu'il ne doit pas prendre cette direction. Si personne ne lui indique le wagon où il doit monter, si aucune main complaisante ne lui ouvre la portière, il montera dans le premier wagon ouvert, quitte à en redescendre s'il n'y trouve point de place.

Le voyageur à ce stade ne réfléchit pas pour influencer son comportement ; il ne fait intervenir ni son intelligence ni ses connaissances puisque lui manquent encore les éléments de ces facultés qui ne peuvent lui venir que de l'expérience et de l'action. *Il fait comme il peut.* La portée, l'efficacité, l'utilité de ses recours dépendent d'abord de l'extérieur, du milieu. L'individu ne les influence que par sa plus ou moins grande puissance de potentiel de vie, et par sa promptitude à réagir aux renseignements de l'expérience, par ce que nous avons

appelé sa perméabilité à l'expérience. Mais cette expérience même est conditionnée par le milieu qui peut infliger à l'être des tâtonnements répétés, des erreurs multiples avec leurs nécessaires retours en arrière. Elle peut contrarier parfois gravement son potentiel de puissance, décourager même toutes nouvelles tentatives pour le réduire à cette même passivité de la souris qui, après avoir essayé tous les recours ne peut plus qu'attendre, résignée, la griffe cruelle du chat.

Notre voyageur se heurte aux mêmes genres de recours-barrières que le jeune enfant. Il trouve un compartiment ouvert et tente d'y monter. Si les occupants sont en petit nombre, s'ils sont quelque peu accueillants et généreux, ils aident le voyageur, saisissent et placent ses bagages, lui réservent un coin favorable, l'interrogent sur les buts et les moyens de son voyage et, le cas échéant, le conseillent et le dirigent s'il n'a pas pris une bonne direction. On peut dire alors que le compartiment, comme la famille est *aidant*.

Mais il se peut aussi que les occupants du compartiment, plus ou moins facétieux, voient venir à eux, indécise et ingénue, une jeune fille en quête d'une place. Ils ouvrent avec prévenance la portière, font signe à la voyageuse, l'attirent, s'emparent de ses bagages, l'accaparent *pour eux*, pour leur satisfaction, sans se demander évidemment si la jeune fille en tirera bénéfice, si elle ne s'est pas trompée de train. Ils ne l'avertiront pas même à la gare où elle devrait descendre. Le compartiment est *accaparant*. On devine les dangers, pour l'individu qui en est l'objet, de cette attitude particulière.

Et il arrive enfin que les voyageurs confortablement installés, faisant passer leur égoïsme avant la plus élémentaire et la plus humaine des politesses, défendent leur compartiment comme une place assiégée, et refoulent obstinément, avec plus ou moins de ruse et de brutalité, tout nouveau voyageur qui ferait mine d'y pénétrer. Ils sont *rejetants*.

Comment réagit l'individu en présence de ces diverses attitudes — aidante, accaparante ou rejetante — des recours-barrières qu'il trouve sur sa route ?

A l'origine, *il réagit comme il peut*, et toujours par tâtonnement, tant que l'expérience ne l'a pas instruit et formé. S'il est monté dans un train qui file dans une fausse direction, il en descendra à la première gare pour tenter une autre solution. Si on l'avise à temps, il quittera le compartiment où il était monté, et s'il n'a personne pour le renseigner et le diriger, il s'en ira monter dans le train stationné sur le quai en face. Si on le refoule d'un compartiment, il essaiera d'entrer dans le compartiment suivant et ainsi de suite jusqu'à ce que, par tâtonnement, il ait trouvé une solution satisfaisante.

Il se peut aussi que, même accueilli avec bienveillance dans un

compartiment, le voyageur ne s'y trouve pas à son gré, que ne soient pas satisfaites ses exigences élémentaires de sécurité. Auquel cas, de lui-même, malgré peut-être le désir des occupants, il quittera le compartiment pour partir à la recherche d'autres possibilités d'installation.

C'est, comme on le voit, du pur tâtonnement. Au stade primaire, pourrions-nous dire. Mais vous ne vous comportez pas autrement quand vous avez l'habitude des voyages, sauf que votre tâtonnement expérimental est accéléré par les nombreuses expériences réussies qui ont précédé, et par les inscriptions, les affiches et les annuaires qui ne sont en somme que l'expérience des autres.

Mais il arrive parfois que le train s'ébranle alors que le voyageur est encore à la recherche d'un compartiment qui lui convienne ou qui veuille bien l'accueillir. Alors le voyageur n'a plus le choix : ou trouver une place coûte que coûte ou rester sur le quai, en panne. Il fera tout pour ne pas rester sur le quai car son besoin de vaincre le pousse à aller de l'avant. Alors, il s'engouffrera finalement dans le premier compartiment venu ; malgré les oppositions et les imprécations des occupants, il s'imposera ; il jettera ses bagages sur les pieds et les genoux des voyageurs ; il s'agrippera aux banquettes et entrera. Tout, même la plus mauvaise place, ne vaut-il pas mieux que de rater le départ, d'accepter la défaite ?

Et si même le train s'ébranle avant que le voyageur ait pu s'engouffrer dans un compartiment, on verra notre homme s'accrocher désespérément à la poignée d'une portière, pour partir quand même, avec le secret espoir malgré tout, de voir la portière s'ouvrir... ou peut-être même sans espoir. Ainsi le veut la vie... C'était le suprême recours. On n'hésite plus, on se cramponne à la vie.

Cette comparaison nous donne une idée précise du mécanisme vital en face des recours-barrières, et selon la nature et la position de ces recours-barrières, les réactions peuvent être de quatre sortes :

- 1) La fixation provisoire au recours-barrière *aidant* qui satisfait, pour l'instant, le besoin de puissance.
- 2) L'abandon à la sollicitude amollissante d'un recours-barrière *accaparant*.
- 3) L'insatisfaction qui suscite l'abandon d'un recours et la tentative d'autres recours.
- 4) Le refuge aveugle, désespéré et opiniâtre dans un suprême recours de la dernière chance.

Nous résumons ces indications dans notre

*dix-huitième loi : DU MÉCANISME DES RECOURS*

*Chacun des recours-barrières définis dans notre précédente loi peut être :*

*généreusement aidant  
égoïstement accaparant  
brutalement rejetant*

*Les réactions de l'individu vis-à-vis de ces recours-barrières sont réglées par les mêmes lois qui président aux recours individuels. Le tâtonnement, mécanique d'abord, puis expérimental et intelligent, en est la base.*

*Les réactions seront, suivant les cas :*

*— de fixation provisoire  
— d'abandon  
— d'insatisfaction  
— de refuge.*

*L'échec total, qui équivaut à la mort, n'est jamais accepté par l'individu.*

*Tirons nos conclusions de ces constatations.*

Il n'y a pas, au début de la vie, une faculté spéciale qu'on nommerait intelligence ou raison et qui serait susceptible de guider un choix conscient des enfants dans les divers recours possibles pour satisfaire leurs besoins primordiaux. Intelligence et raison ne sont qu'une conséquence de la faculté qu'ont les individus de se souvenir des expériences tentées, d'en comparer et d'en interpréter les résultats en fonction de leur dynamisme vital. *Mais il faut qu'il y ait au préalable tâtonnement et expériences, sinon il ne peut y avoir évidemment ni souvenir ni comparaison.*

C'est là une loi qu'on oublie trop souvent parce qu'on croit qu'il est possible d'inculquer à l'enfant, pour ainsi dire de l'extérieur, le résultat de notre propre expérience. Illusion tenace entretenue et renforcée par le pouvoir sympathique des mots et des images ; illusion qu'il faudra nous attacher plus spécialement à dissiper : on croit avoir compris l'expérience dont on a été témoin et on s'aperçoit à l'usage qu'on n'en a été vraiment pénétré que dans la mesure où cette expérience était notre propre expérience. Nous croyions qu'un livre familier avait accru nos possibilités de connaissances et de raisonnement, et nous n'y avons puisé que ce qui se rapportait à nos propres dispositions. C'est pourquoi une deuxième lecture peut nous valoir un profit nouveau, quand se sera agrandi et approfondi encore le champ de notre propre expérience.

Les lois mêmes de la science ne sont que l'expression d'une con-

stance de rapports. Mais si la notion de ces rapports n'existe pas préalablement en nous, nous possédons les lois comme posséderait un mètre parfait l'homme qui n'aurait rien à mesurer. Il pourra s'amuser à mesurer des choses insignifiantes, comparer les résultats obtenus, épiloguer sur cette acquisition. Mais l'être lui-même n'en sera nullement influencé, ni son comportement.

Seule l'expérience personnelle compte : toutes les explications verbales sur les qualités scientifiques de la chaleur, les recommandations répétées, les images suggestives même seront inutiles à l'enfant qui se sent irrésistiblement attiré par le feu. Ce n'est que lorsqu'il se sera brûlé, au moins légèrement, qu'il saura vraiment ce qu'est la chaleur et qu'il pourra avoir une idée de la mesure de cette chaleur.

Il y a eu, dans ce domaine, comme une erreur d'optique qui a étendu ses ravages à l'école. On a, pour toutes les disciplines, substitué la loi, la règle, l'explication à l'expérience. L'échec a été total. Seule la mémoire des mots et le puissant pouvoir d'imitation des enfants ont pu faire illusion. La lettre de la loi est inutile et dangereuse. C'est le *sens* qu'il faut retrouver et imprimer dans le comportement des individus.

Il s'agit là d'un redressement pédagogique qui va influencer considérablement sur nos techniques et sur la conception de notre matériel éducatif.

Il faut donc laisser l'enfant faire ses expériences, tâtonner longuement, parce que c'est ainsi que se forment vraiment son intelligence et sa raison. Il faut le laisser chercher obstinément les compartiments qui lui seront favorables, et même s'embarquer dans le train qui le mène vers une fausse direction. Parce que nous avons depuis longtemps dépassé ce stade, nous croyons parfois que de si pénibles tâtonnements ne peuvent que retarder l'évolution des individus ; et nous avons tendance à ouvrir nous-mêmes le compartiment qui nous agréait pour y installer confortablement l'enfant inexpérimenté. C'est comme si, afin d'apprendre plus vite au bébé à marcher nous prétendions lui éviter le tâtonnement de ses premiers pas à la recherche de l'équilibre, et si nous le portions d'un saut là où il veut et doit aller. Il aurait bien fait ce bond qui lui donnerait un instant l'illusion d'une conquête, mais il serait incapable de le refaire seul, et ce serait vraiment une mesure pour rien, donc une erreur.

Exception peut être faite seulement pour les expériences qui risquent d'être trop dangereuses pour l'individu, et encore faut-il considérer avec un certain héroïsme cette notion de danger, car à vouloir trop radicalement en dégager la vie on risque d'atténuer l'élan, de gêner cette montée invincible vers la puissance et l'idéal qui caractérise l'être jeune et intrépide.

Et toutes les nombreuses expériences que l'enfant ne peut pas faire à cause de son ignorance même et de sa petitesse, n'y a-t-il pas avantage, dira-t-on, à les lui faire du moins connaître, à les lui présenter, à lui en donner des images ou des explications théoriques, à lui en inculquer les lois ?

Attention ! ces connaissances, ces images, ces explications, ces lois n'auront quelque valeur que si elles peuvent s'accrocher à des expériences personnelles. Intelligence et raison ne sont que le souvenir d'expériences tentées et la notion des rapports qui se sont établis entre elles. Elles ne peuvent pas exister sans l'expérience elle-même.

Et la pratique pédagogique nous confirme dans la réalité de cette observation. Les éléments géographiques que vous enseignez à vos élèves et qui ne tombent pas directement dans leur expérience personnelle ne sont vraiment compréhensibles que s'ils peuvent être raccrochés, comparés, rapportés à cette expérience. Vous avez beau faire : l'enfant ne comprendra, ni ne sentira jamais la plaine s'il a toujours vécu exclusivement dans une vallée de haute montagne ; ou inversement, il ne comprendra ni se sentira la montagne s'il a toujours vécu dans la plaine. Ces notions que vous lui enseignerez ainsi du dehors ne seront que des mots sujets à bien des erreurs si elles ne s'inscrivent dans le processus du comportement par comparaison avec une expérience personnelle antérieure.

C'est ce qui explique aussi l'impuissance si totale et si souvent méconnue de l'élève à comprendre l'histoire, parce que cette compréhension suppose l'acquisition de la notion de temps et de durée, et que cette notion ne peut être acquise que par expérience personnelle.

Donnez à l'enfant toutes les explications que vous voudrez sur la nature, sur la culture, sur la croissance des plantes. Mots et mots, et notions inutiles et dangereuses. C'est à même la culture, les plantes et le sol et en fonction de sa seule expérience que l'élève s'imprénera de ces connaissances. Et l'observation est valable pour les sciences, le calcul, la littérature.

C'est comme si vous vouliez accrocher des objets au plafond d'une réserve. Il ne suffit pas de prétendre hâter l'opération, d'entrouvrir la porte et de présenter au plafond la série des objets à mettre en sécurité. Vous supposez que ce plafond, en l'occurrence, a des propriétés merveilleuses qui lui permettront de se souvenir de la diversité et même de certaines caractéristiques des objets ainsi présentés, et de se rappeler même de la longueur, de la consistance et de la texture des cordes que vous aviez amenées pour accrocher les objets et que vous avez étalées en désordre ou méthodiquement sur le sol, après avoir fait le geste symbolique de les présenter au plafond.

Mais vous n'avez rien fait parce que manquaient les crochets où

fixer les cordes qui suspendront les objets. Ces crochets sont les expériences personnelles ; l'opération est toujours relativement longue qui les fixe dans la nature même, qui les scelle à jamais dans la chose vivante. Mais elle est indispensable. C'est de la solidité et de la multiplicité de ces crochets que dépendront uniquement la puissance des cordes que vous y suspendrez et les relations qui s'établiront entre les objets accrochés et le fonds qui les maintient. La connaissance et les lois ne sont rien de sérieux sans l'expérience personnelle qui les accroche. Vous ne ferez pas l'économie de cette expérience, et la pratique vous montre, partout, la nécessité de cette loi.

On dirait justement que les milieux éducatifs — famille et école — ont voué une guerre déloyale à cette expérience personnelle : l'école parce qu'elle a trop de choses à enseigner, trop de choses à accrocher, qu'elle n'y parviendrait jamais croit-elle, s'il lui fallait fixer au préalable les crochets nécessaires, et qui fonde alors son acte illusoire sur la seule représentation offerte à la mémoire mécanique. On « apprend » les explications, on s'initie verbalement aux règles et aux lois. Mais tout ce savoir — qui peut être considérable — n'est nullement accroché, et c'est pourquoi il est d'une si générale inutilité pour le perfectionnement de l'homme, c'est pourquoi il lui reste extérieur, à l'origine d'une culture séparée de l'individu, qui de ce fait même peut parfois aller plus loin et plus rapidement... Vers quoi ? Pourquoi ? On vous dira : vers la connaissance... Elle n'a rien fait cependant que créer du désordre et de la misère intellectuelle si elle ne va pas vers la vie, si elle n'est pas une fonction de vie. Et ne nous y trompons pas : là réside le grand drame de cette civilisation déclinante qui branle sur ses bases et se débat sur des sommets inutiles.

La famille, elle, a tendance à s'opposer à l'expérience, mais pour de tout autres raisons. Ou plutôt pour la même fausse conception de la vie, dépouillée de son allant et de son héroïsme.

Les familles ont tendance à devenir accaparantes. Elles s'occupent trop égoïstement de leur enfant — en général unique — lui donnent un maximum de confort, satisfont ses besoins avant même qu'ils se manifestent, déblayent la route de tous obstacles. L'enfant ainsi dominé par son milieu réduit en effet ses tâtonnements ; il a moins à se tromper puisqu'il est sans cesse guidé et dirigé ; il acquiert plus vite de ce fait, dans son milieu, une technique de vie évoluée qui fait illusion. Mais dans la mesure où on lui aura évité les expériences, non seulement individuelles et familiales, mais aussi naturelles, sociales et humaines, il aura une intelligence incomplète, valable seulement pour le milieu anormal qui l'a formé et des réactions totalement insuffisantes hors de ce milieu. Il sera comme s'il avait appris exclusivement à marcher entre des chaises qui lui offriraient constamment leur

appui, ou dans un salon uni et capitonné où les pieds trouvent toujours une assise commode. Il saurait marcher, bien sûr, mais dans certaines conditions seulement parce que ses tâtonnements expérimentaux auraient été insuffisants.

Et c'est toute l'histoire, hélas ! de ces enfants gâtés par la famille ou pervertis par l'étude, chez qui l'expérience extérieure s'est plus ou moins complètement substituée à leur propre expérience personnelle. L'individu normalement éduqué doit avoir recours d'abord à la complexité de ses réactions personnelles pour triompher des difficultés qu'il rencontre sur la route de la vie. L'enfant asservi à l'expérience des autres néglige ses propres recours et attend d'abord du milieu extérieur, des recours-barrières, la solution des problèmes qui s'imposent à lui.

L'enfant gâté a peu à peu organisé, bâti sa vie sur l'extrême complaisance de ses parents. Ceux-ci accourent bouleversés, au moindre de ses appels. L'enfant n'a plus même le loisir, ni l'avantage, de tenter des recours salutaires : ses parents sentent, pensent, réagissent pour lui. Il est tout imprégné d'un système de vie qui lui est imposé par l'extrême sollicitude adulte : il croira qu'ainsi va le monde, que ses parents ont comme destin de satisfaire tous ses besoins, qu'ils sont les instruments primordiaux de son devenir. Et ils peuvent apparemment s'en féliciter, comme d'une culture sous serre qui n'est pas sans avantages immédiats. Mais le jour où la plante frêle quittera la serre, le jour où l'outil complaisant fera défaut, alors gare à la gelée et aux accidents ! L'individu mal préparé à la vraie vie accusera, non sans raison, ses parents de ne pas remplir leurs devoirs : il exigera, il insultera. D'une fausse conception des rapports enfants-parents sera né un système insuffisant, un instant bénéfique, mais qui conduit à la plus tragique des impasses.

On peut se rendre compte des dangers d'une telle éducation en comparant, dans nos classes, l'écolier dorloté dans la famille, élevé avec une sollicitude accaparante, qui n'a jamais pu jouer avec l'eau parce qu'elle est trop froide, avec la pluie parce qu'elle mouille, avec la neige qui enrhumé, sur la route où les autos risquent de l'écraser, dans les champs où il salit et déchire ses vêtements, avec ce fruit original de famille nombreuse, jeté de bonne heure à peu près seul dans la vie, et pour qui les éléments naturels, le froid, l'eau, la neige, le vent et les complications sociales n'ont que bien peu de secrets. On sent chez celui-ci une expérience déjà vaste qui lui vaut une intelligence pratique très évoluée, des réactions et une assurance étonnantes en face des événements, qui sont incontestablement supérieures à la technique de vie artificielle de l'enfant dorloté.

La même observation est valable pour l'école. On n'y gâte pas

l'enfant de la même façon certes, mais on ne l'en empêche pas moins de faire ses expériences ; on l'habitue à se fier, à avoir recours à l'expérience des autres consignée dans les livres et définie dans des lois. On l'initie ainsi à une technique de vie anormale qui supprime à peu près totalement le recours personnel, ou qui n'en tient pas compte, qui s'installe concurremment avec une technique de vie personnelle basée sur une expérience méconnue par l'école. Et cette technique de vie anormale est cause, comme pour la famille, d'une éducation rétrécie, valable seulement dans l'ambiance des livres et de la pensée séparée de la vie, éducation qui peut rendre parfaitement, tant que l'enfant ne s'écarte pas du « milieu », mais qui s'avère insuffisante et même dangereuse lorsque l'enfant lancé dans la vie tente d'y ajuster les enseignements de l'école. Là encore, désillusion, colère, dédain d'une formation erronée, recherche, plus ou moins éclairée, d'autres solutions, échec de l'école.

Il faudra donc, tant dans la famille qu'à l'école, éviter cette position accaparante dont nous venons de montrer rapidement les dangers les plus menaçants.

Vous éviterez de même la solution rejetante des recours-barrières.

Il est des parents qui prennent exagérément à la lettre les conseils plus ou moins intéressés de ceux qui leur disent par réaction à la faiblesse qui fait les enfants gâtés : « N'écoutez pas servilement les premiers cris de vos enfants... laissez-les pleurer, cela leur fait du bien et les dresse... Ne soyez pas leur domestique... Il faut les élever à la dure !... »

On exagère ici dans le sens rejetant. Les parents oublient que les cris et les pleurs sont à l'origine la manifestation d'un déséquilibre physiologique dont le sentiment est pour l'enfant une si intolérable souffrance, qu'il faut en tenir compte, soit pour mieux satisfaire les besoins essentiels, soit pour corriger les erreurs qui ont abouti à ce déséquilibre. Le danger physiologique, dont les cris et les pleurs sont le signal d'alarme, peut devenir tel, chez les êtres faibles, encore incapables de réagir, qu'il produit un état de désespérance, de trouble, de détresse, qui marque à jamais le jeune enfant.

L'école, elle, est froidement accaparante. Et tout aussi froidement rejetante. Elle n'est souvent que barrière, et jamais recours. Or, il ne suffit pas de dire, à la famille ou à l'école : laissez les enfants se débrouiller... C'est là une position tout à fait anormale. L'enfant avant la puberté est un être incomplet qui ne peut vivre seul, qui a besoin de la sollicitude de la famille et du milieu, donc de l'école aussi. Il en a besoin pour parfaire son expérience à la base de sa

vie, pour organiser cette vie, pour monter ses étages. Il faut accepter, il faut souhaiter, il faut solliciter qu'il vous exprime son trouble, afin que vous tâchiez d'y parer, qu'il manifeste ses désirs et ses tendances afin que vous puissiez les satisfaire ou les diriger, qu'il s'appuie sur vous pour sa montée vers la vie. Mais ne vous étonnez pas s'il lâche votre main dès qu'il est en mesure de dominer sa destinée. Ainsi va le monde.

Mais, pensera-t-on, l'enfant doit-il faire toutes les expériences ?

Si la vie n'avait été pervertie par une société basée sur l'exploitation de l'homme, il y aurait peu d'expériences qui ne méritent d'être tentées par les enfants ; et elles sont à peu près toutes essentiellement formatives. Il y a les risques, au nom desquels on dresse tant de barrières : chute, noyade, froid, piqûres ou morsures de bêtes nuisibles. Ces risques dont on fait volontiers grand cas sont vraiment insignifiants, comparés à ceux qui nous viennent de conditions anormales de vie et d'erreurs fatales dans l'exercice des réactions d'attaque, de défense ou d'équilibre. Parce qu'un enfant se sera noyé un jour, ou aura été mordu par une bête, on limitera à l'excès les expériences normales des enfants ; on effrayera ceux-ci — par des tabous, des loups-garous, des contes ou des histoires de revenants — en exagérant les dangers de tâtonnements qui leur sont pourtant essentiels. On n'essaye pas de savoir si, d'une part, l'accident ne s'est pas produit justement parce que la victime n'avait pas pu faire suffisamment d'expériences préalables, et si, d'autre part, tant d'êtres meurent de consommation à qui on avait pourtant évité, avec un art consommé, tous les tâtonnements.

Mais ces expériences ne doivent pas être menées dans un sens seulement, dans un milieu de prédilection car alors nous risquerions encore d'aboutir à cette technique de vie erronée que nous avons vu résulter d'une fausse conception des recours-barrières de la famille et de l'école. C'est dans tous les milieux que l'enfant doit essayer ses recours, éprouver la position des barrières. Tout se tient.

Nous avons connu un père original qui, par suite de la disparition de la mère, a laissé son enfant faire ainsi, dès le plus jeune âge, toutes ses expériences : se déshabiller, réchauffer son dîner, se coucher seul, à un âge où les enfants « élevés » sont incapables encore d'esquisser le moindre de ces gestes, grim pant aux arbres, pieds nus et parfois buste nu aussi, se familiarisant avec les bêtes sauvages et domestiques, faisant lui-même les expériences alimentaires les plus osées, s'absentant tout un jour pour aller, vers six ans, seul au bord de la rivière, attraper des poissons qu'il faisait cuire entre deux pierres, comme les

sauvages. Cet enfant était d'une richesse de vie, donc d'une intelligence — une certaine forme élargie d'intelligence qui est la présence maximum du monde qui l'entoure — d'un potentiel de puissance vraiment extraordinaires. Et il n'a jamais été victime d'accident notable, moins peut-être que tant d'enfants dorlotés. A tous ces points de vue, une telle éducation serait pleinement recommandable et cela ne peut que nous raffermir dans la confiance que nous avons en la nature, qui équilibre ainsi parfaitement ses recours-barrières, qui n'est jamais accaparante, jamais brutalement rejetante, mais qui offre généreusement son aide, sans s'émouvoir d'ailleurs de notre comportement à son égard. L'eau continue à couler ; les arbres fleurissent, les fruits mûrissent, le soleil luit... que les humains en profitent...

C'est ce que faisait notre gamin.

Et pourtant, dans les contingences actuelles qui ne sont plus exclusivement naturelles, cet enfant était, en définitive, un enfant « mal élevé ». Parce qu'il avait bien fait l'expérience de la nature, mais n'avait pas fait aussi heureusement l'expérience des autres recours-barrières : famille, société, individus. Il n'avait nullement conscience que certains fruits, certains outils, certains objets, puissent ne pas appartenir à tout le monde comme les herbes, les fruits, les poissons. D'où des actes — d'indélicatesses ou de vol — qui ne lui paraissaient point répréhensibles et qui lui valaient d'être chassé des maisons comme un chien malfaisant ou même battu par les propriétaires jaloux de leurs prérogatives. La barrière sociale, ou la barrière individu, se posait brusquement devant lui, exclusivement barrières, sans aucun recours. Et l'enfant réagissait comme il pouvait, répondant logiquement à l'égoïsme, à la méchanceté, à la grossièreté, à l'inhumanité des barrières par des réactions de voleur, de menteur, de rustre. Comme quoi une conception excellente mais évoluant dans un seul milieu se révèle comme une dangereuse monstruosité lorsqu'il manque l'équilibre absolument indispensable, la richesse des expériences menées dans toutes les directions vitales.

Dans toute éducation, il faudrait toujours avoir présentes à l'esprit ces considérations essentielles :

1) L'enfant fait-il normalement ses expériences familiales ? La famille n'est-elle ni accaparante, ni rejetante mais aidante ? L'enfant a-t-il gardé son attitude de recherche tâtonnante ou s'est-il dangereusement fixé ou réfugié dans ce milieu ?

2) Poursuit-il normalement ses expériences naturelles pour connaître, par sa propre expérience, les recours qu'il peut attendre et les barrières qui s'opposeront à ses désirs ? Dans quelle mesure la nature

autour de l'enfant est-elle formative et aidante ? L'enfant n'a-t-il pas été déformé au point d'être insensible à ses enseignements ?

3) Fait-il normalement aussi un maximum d'expériences sociales, quels que soient les dangers — dont quelques-uns d'ailleurs sont à éviter soigneusement — qu'il peut y avoir à certains contacts ? Dans quelle mesure la société est-elle aidante ? A-t-il conservé suffisamment d'allant pour lutter contre l'envahissante barrière ?

4) L'enfant pratique-t-il suffisamment l'expérience des individus — plus délicate encore que celle de la société ? A-t-il rencontré des individus aidants ? Les barrières n'ont-elles pas anéanti ses recours ? Mais sait-il encore se défendre contre les dangers de certains accaparements ?

Si le petit sauvage dont nous avons parlé avait pu faire plus profondément une expérience familiale un tant soit peu aidante ; s'il avait été placé de bonne heure en face de l'expérience sociale dont il aurait mieux mesuré barrières et recours ; s'il s'était frotté aux individus autrement que pour des relations exacerbées de défense réciproque, il n'aurait pas connu les erreurs de jugement qui en font, en définitive, dans le milieu où il se trouve, un enfant impossible, qui se heurtera, de ce fait, à des obstacles insurmontables qui sont susceptibles de contrarier profondément, jusqu'à l'annihiler peut-être, le potentiel de puissance qu'il avait gagné à son expérience si féconde au sein de la nature.

Même observation pour l'école, qui tend à réduire son action en un dressage — sans même, nous l'avons vu, le contingent voulu d'expériences personnelles — mais dans un sens étroit, étriqué, exclusivement scolastique et intellectualiste. L'enfant est arraché à la nature, qui heureusement reprend la plupart du temps tous ses droits en dehors des heures de classe ; il ne fait point l'expérience sociale, qui est autrement vaste et complexe que l'expérience scolaire ; il ne connaît en somme que son instituteur, comme individu, ce qui est fort peu en vérité.

Nous aurons à élargir l'horizon de l'école, à en intégrer le processus dans celui de la nature et de la vie sociale, si nous voulons équilibrer notre éducation et lui donner le maximum d'efficacité qui la justifie.

On comprend maintenant l'urgence de cette nouvelle orientation.

## DES TECHNIQUES DE VIE

Nous avons dit que l'importance déterminante de la première enfance vient du fait qu'elle est la période par excellence de la construction des fondations vitales par le tâtonnement expérimental et que, en vertu d'une loi stricte d'économie, toute expérience réussie est à l'origine d'une tendance qui, en se fixant et en se systématisant, devient *règle de vie*.

Cette règle de vie s'inscrit si profondément dans le comportement physiologique, mental et psychique de l'individu, qu'on pourra la masquer, apparemment l'ignorer ou la dédaigner, mais sans jamais en abolir les traces profondes. On a beau vous expliquer que tel chemin est plus praticable, plus court, plus sûr, que tous les voyageurs l'empruntent de préférence ; il n'en reste pas moins que, automatiquement, à l'embranchement, si vous ne faites un effort conscient pour emprunter la voie nouvelle, vous vous retrouverez sur la voie que vous avez toujours suivie.

On s'ingéniera à vous expliquer que la maison moderne que vous habitez est en tous points supérieure à la chaumière qui a abrité vos premiers jours — et vous ne pouvez pas ne pas en convenir. Mais aux jours difficiles montera du fond de votre être la nostalgie tenace des lieux familiers : les règles de vie reparaissent alors, extraordinairement présentes, et vous ferez peut-être avec émotion un pèlerinage au lieu de votre enfance, pour prendre encore, automatiquement, ce sentier où vous êtes passé tant de fois, pour gravir un escalier dont la hauteur des marches est encore, après tant d'années, inscrite dans le jeu vivant de vos muscles ; pour vous asseoir une fois encore, sur la vieille chaise de bois au coin de l'âtre et laisser ressurgir et s'imposer les habitudes vitales indélébiles.

Il y a des règles de vie qui, pour indétronables qu'elles soient, se contrarient plus ou moins les unes les autres, qui sont comme la trame capricieuse sur laquelle se tissera le comportement, sans que l'une d'entre elles parvienne pourtant à régenter, à diriger, à motiver tout le processus vital de l'individu.

Mais il est parfois aussi des règles de vie qui s'érigent en maîtresses exigeantes et exclusives, jusqu'à donner en fait leurs caractéristiques dominantes à toutes les réactions de l'individu. Le même processus de brèche, d'appel, d'inflexion, de compensation et de surcompensation que nous avons constaté pour les tendances joue pour les règles de vie. Si l'une d'elles s'avère particulièrement efficace, il se produit comme une brèche dans le système d'attaque et de défense de l'individu. Plus la brèche est puissante, plus les forces s'y engagent,

plus l'appel est dynamique vers cette brèche. La règle de vie ainsi triomphante sera comme un coin qu'on enfoncera toujours plus avant comme outil essentiel. Mieux, elle sera une clef qu'on emploiera pour tous usages. Cete brèche accentue encore l'inflexion des tendances et vise à subordonner le processus vital tout entier au succès de cette règle de vie. Il s'établit ce que nous appellerons une *technique de vie* basée sur une règle de vie qui a ouvert une brèche vigoureuse et envahissante dans le processus vital de l'individu.

L'enfant physiologiquement déficient a dû, un jour, pour réussir, essayer une ruse ou un petit mensonge. Le succès a amené la répétition de cette pratique qui s'est bien vite fixée en règle de vie. Si cette règle de vie est contrariée et compensée d'autre part par d'autres tendances à la loyauté et à la générosité, elle peut ne pas élargir la brèche, ne pas étendre le champ de son action. Si, au contraire, elle s'avère pleinement efficace, si l'individu en est réduit par les circonstances à y avoir recours d'une façon courante, la règle de vie va s'imposant. L'individu alors construira sa technique de vie sur la ruse et le mensonge ; son équilibre plus ou moins fragile ne sera plus possible sans ces éléments qui lui deviennent essentiels ; tout le comportement sera à base de ruse et de mensonge, et l'intelligence même de l'individu, une partie de ses réactions, seront consacrées à la justification et à la défense de cette technique de vie.

La technique de vie est un état de fait qui peut être un pis aller, mais dont on ne se délivre que si l'on parvient, pratiquement à lui substituer une technique de vie en tous points supérieure.

L'enfant faible a trouvé une compensation à sa faiblesse dans la sollicitude accaparante de la mère. La règle de vie devient bien vite technique de vie. L'enfant tendra à résoudre toutes les difficultés par le recours à la mère, et, plus tard, la mère disparue, par le souvenir de la mère et la recherche de la femme qui sera susceptible de la remplacer.

J'ai recueilli un jour, dans un camp de concentration, l'émouvant témoignage d'un bagnard pour qui le vol et le crime étaient devenus les principes essentiels de sa technique de vie. On se demande parfois comment les hommes peuvent vivre en pratiquant de tels forfaits et on ne comprend pas qu'ils ne soient pas tenaillés par un remords qui les conduirait à se corriger. On va trouver ici, pris sur le vif, et parfaitement sensible, le processus que nous venons de détailler et d'expliquer.

Cet homme n'avait que seize ans au cours de la grande guerre 14-18, mais il avait soif d'aventures. Il emprunta l'état-civil de son frère, de deux ans plus âgé que lui et s'engagea. Il se conduisit héroï-

quement au front, y gagne croix de guerre et médaille militaire, et y récolte par surcroît plusieurs graves blessures. Puis il est démobilisé ; mais on s'aperçoit alors de sa véritable identité. Et le héros est bel et bien contraint à faire deux ans de service disciplinaire en Algérie. Après quoi, il est renvoyé chez lui, aigri par l'impitoyable injustice dont il est la victime.

Il trouve enfin du travail, et s'y applique pendant des mois. Mais son salaire ne lui permet pas de vivre et surtout de faire vivre sa vieille mère dont il parlait encore, lui le bagnard, avec une si touchante émotion.

— Je ne pouvais presque jamais, disait-il, lui apporter un peu de viande, ni de lait dont elle aurait eu besoin. Quand je passais dans la rue, je voyais aux vitrines des gâteaux appétissants et des poulets qui lui auraient fait tant de bien ! Alors, un jour, j'avais faim : j'ai volé un pain et un poulet et nous nous sommes rassasiés.

Je me suis dit alors : « Ah ! non, tu ne vas pas continuer à travailler comme une bête pour ne pas gagner de quoi manger pour ta mère et pour toi, pendant que d'autres peuvent se goinfrer sans rien faire... je ne travaillerai plus... » Et je me suis fait voleur !

Il y a des risques bien sûr. J'en suis même venu à tuer lorsque j'y étais obligé (on m'a considéré alors comme partiellement irresponsable à cause de ma blessure de guerre). J'ai fait de la prison bien des fois, mais quand j'en suis ressorti je me suis remis à voler parce que je trouvais que, *tout compte fait*, c'était plus commode et plus sûr que de travailler. »

Après diverses expériences mal réussies qui ne lui permettaient pas de satisfaire ses besoins, l'individu lassé a trouvé une solution plus efficace dans le vol dont il a fait d'abord sa règle de vie, qui a conditionné par la suite tout son comportement pour devenir définitive *technique de vie*.

*La technique de vie* ne découle pas, on le voit, d'un processus personnel et conscient d'activité. Elle est avant tout organisation plus ou moins méthodique de réactions en face des recours-barrières. C'est en étudiant ces réactions dans toute leur complexité qu'on pourra déceler les possibilités d'action éducative sur lesquelles se fondera une méthode pédagogique sûre et efficiente.

### Dix-neuvième loi : DE LA TECHNIQUE DE VIE

*Dans sa recherche obstinée de la puissance, l'individu qui ne peut victorieusement affronter la vie, utilise systématiquement la brèche*

*ouverte par une tendance évoluant en règle de vie : c'est dorénavant autour de cette brèche, de cet outil de puissance, que s'organiserait tout le comportement individuel.*

*Une brèche ouverte et fixée en règle de vie, un complexe de règles de vie qui vont se généralisant jusqu'à conditionner le comportement total de l'individu, s'établissent en technique de vie indélébile.*

*Cette organisation systématique en technique de vie peut avoir des avantages, elle peut être bénéfique ; mais elle risque aussi de compromettre les données de la construction humaine.*

*Plus cette technique de vie est étroite et schématisée, plus elle est fragile et dangereuse ; plus elle est différenciée et complexe, plus elle est solide et bénéfique.*

L'éducation pourrait, en conséquence être considérée comme l'orientation de l'individu vers les techniques de vie qui lui assurent l'équilibre et la puissance.

## CONSÉQUENCES PÉDAGOGIQUES

Nous n'oublierons pas, certes, l'action éducative sur les réflexes mécanisés, sur les tendances et les règles de vie que nous avons étudiés précédemment. Ils sont les fondations, l'échafaudage, les murs sur lesquels l'individu bâtira définitivement sa vie. Mais la technique de vie est quelque chose de plus haut, de plus important, et de plus définitif aussi. Elle doit être au centre de nos préoccupations pédagogiques.

À dire vrai, on s'en est toujours préoccupé. Le père surveille son enfant ; la mère « tient » sa fille et se méfie des mauvaises fréquentations. L'instituteur use largement des préceptes, des proverbes et des leçons morales. Ce sont là des barrières destinées à organiser la technique de vie.

Mais ce ne sont que des barrières, et même des simulacres de barrières. Nous avons déjà dit à quel point l'individu reste imperméable aux paroles qui ne sont pas l'expression intime de réalités senties et vécues. La famille réprimait et conseillait ; l'école dispensait généreusement ses leçons : mais la technique de vie se construisait indépendamment de ces considérations, malgré elles au besoin, selon d'autres lois que nous tâcherons de mettre en valeur.

Si l'enfant constate — ou même sans constater — sent que notre propre technique de vie est tout entière basée sur la ruse, le mensonge, l'égoïsme, l'hypocrisie, la paresse, tout ce que vous pourrez lui dire

ne lui servira de rien : il sera orienté vers ces pratiques, vers ces règles de vie. Il se peut que, à l'usage, il les trouve moins efficaces que d'autres solutions qui se présenteraient à lui, et il y aura alors conflit. Ou bien le chemin dans lequel vous l'avez inconsciemment engagé, s'imposera : la technique de vie de l'enfant sera à base de ruse, de mensonge, d'égoïsme, d'hypocrisie et de paresse, quoi que vous disiez. Parce qu'il ne s'agit pas en l'occurrence de pensées ni d'explications mais d'action.

Si notre vie au contraire est elle-même dominée par le travail, l'honnêteté, la sincérité, l'humanité, et si, dès les premières tentatives, l'enfant trouve dans cette voie une solution favorable aux problèmes qui s'imposent à lui, il y a de grandes chances pour que sa propre technique de vie soit à base de travail, d'honnêteté, de sincérité et d'humanité.

Si l'enfant a constaté de bonne heure par sa pratique de la vie, que le vol est plus efficace que l'honnêteté, le mensonge plus efficace que la sincérité, l'égoïsme plus pratique que l'altruisme, vous aurez beau faire et beau dire. C'est comme si vous aviez constaté en la mordant qu'une poire est dure et âpre ; vous la jetterez pour prendre celle qui, à l'épreuve, s'avère sucrée et tendre. Et ce qu'on pourra vous en dire risque fort de ne pas intéresser votre décision.

Nous en concluons que les recommandations sont totalement inutiles pour la construction de la technique de vie personnelle.

1) Il faut, autant que possible, adopter vous-même la technique de vie dont vous voudriez imprégner vos enfants. Travailler si vous les voulez travailleurs, être ordonné si vous les voulez ordonnés, être sincère, juste, généreux si vous les voulez sincères, justes, généreux.

La règle est valable également pour l'école. Ce n'est pas en s'asseyant paresseusement à son bureau pour contrôler, livre en main, le travail de ses élèves, que l'instituteur leur enseignera le travail, mais en travaillant effectivement, avec eux ; c'est en étant sincère et dévoué qu'il leur enseignera sincérité et dévouement.

2) Mais cette technique de vie n'est pas seulement fonction de votre exemple. L'enfant l'éprouve aux réalités ambiantes. Il faut pour qu'elle soit efficace que l'épreuve soit favorable.

Pour cela le milieu lui-même doit être favorable à l'organisation des techniques de vie que nous souhaitons. Il faut tâcher de réaliser ce milieu.

Il ne nous est guère possible de modifier directement par nos propres moyens et le milieu naturel et le milieu social. Indirectement cependant nous devons y travailler par la coopération sociale et par l'effort politique qui en est pour ainsi dire l'instrument dynamique.

Mais nous pouvons par contre, par notre seul effort, organiser le milieu familial et le milieu scolaire. Il faut cependant éviter de donner, dans cette organisation, aux concepts d'activité, de sincérité, d'honnêteté, de bonté, etc. . . un sens abstrait, livresque. Ces qualités de l'organisation doivent résulter exclusivement de l'organisation elle-même, du jeu régulier des rapports mutuels qui les caractérisent. La vie familiale ne s'apprend pas ; elle se vit. La vie sociale ne s'apprend pas davantage ; elle s'inscrit dans nos réflexes, prépare les règles de vie, contribue à l'institution des techniques de vie. Les rapports avec les autres individus ne peuvent résulter que du frottement plus ou moins délicat des individus entre eux.

Ces constatations sont absolument prédominantes. Et nous insistons parce que l'opinion courante, même chez les pédagogues, est au contraire que l'outil essentiel de cette éducation profonde reste la pensée, la parole, l'explication, auxquelles on accorde donc dans les écoles une place de choix, parfois exclusive de toute activité et de tout processus vivant. Pour aboutir d'ailleurs à ce résultat monstrueux d'individus pour qui la morale n'a aucun secret, qui sont en mesure d'analyser scientifiquement les actes, de raisonner logiquement sur les situations qui se présentent, mais tout cela sur un plan verbal et faussement intellectuel, apparemment supérieur au plan normal des réactions vitales. Aussi constate-t-on dans la pratique que le comportement de ces individus n'est que très superficiellement influencé par leurs conceptions intellectuelles et qu'ils sont volontiers amoraux ou immoraux dans leurs actes, égoïstes, bluffeurs, orgueilleux et d'un commerce difficile dans la mesure où les principes n'ont pas été traduits par une technique expérimentale de vie.

Nous accorderons donc, dans notre éducation, une place de choix à l'organisation de la vie dans notre milieu. C'est l'organisation communautaire qui paraît répondre le plus parfaitement à ces nécessités de pratique éducative. Et nous ajouterons : la communauté axée sur le travail, activée, motivée par le travail.

Non pas que les préceptes, les lois individuelles, morales, intellectuelles et sociales, ne puissent pas avoir leur utilité. Mais seulement si elles sont l'expression et la conclusion d'expériences réalisées, de l'examen de rapports intimement conçus et compris, si elles émanent de la vie effective et organisée dans toute sa complexité, au lieu de prétendre à elles seules organiser et diriger, de l'extérieur, une vie indépendante de toutes les réactions vitales dont nous avons étudié le comportement.

L'éducation pourrait, en conséquence, être considérée comme l'orientation de l'individu vers les techniques de vie qui lui assurent l'équilibre et la puissance.

## LE COMPORTEMENT HUMAIN DANS LE CADRE DES RECOURS-BARRIÈRES — LE TORRENT DE VIE

Toutes les explications qui précèdent vont nous permettre de mieux comprendre maintenant par quel processus l'individu, placé en face d'une situation qui gêne la satisfaction de ses besoins essentiels, parvient à en triompher ; comment il reconquiert son potentiel vital et dans quel sens, et dans quelle mesure, il recouvre la puissance indispensable à sa marche vers l'avenir.

Pour nous résumer, nous allons reprendre notre schéma du torrent de vie.

1) Si l'individu est suffisamment fort, c'est-à-dire si ses possibilités sont harmonieuses, équilibrées, en vue des réactions efficaces, s'il est adapté, il triomphe de l'obstacle qui se trouve sur sa route.

2) S'il ne peut surmonter l'obstacle, il subit un choc puis est refoulé. Il a recours alors à toutes les ressources de son être, il mobilise sa puissance personnelle pour tâcher de dominer l'obstacle.

Mais choc et refoulement ont déjà marqué son être qui en gardera peut-être à jamais la cicatrice.

3) S'il ne peut, par sa puissance personnelle, dominer l'obstacle, l'individu s'essaye, par tâtonnement, à s'orienter pour retrouver sa ligne de vie et sa puissance. S'il y parvient, cette déviation n'en restera pas moins inscrite dans le comportement comme une inflexion qui peut, soit ramener le torrent dans son propre lit, soit l'aiguiller vers une autre pente, qui lui donnera une puissance qui risque d'être détachée du torrent originel — avec tous les dangers que comporte cette séparation.

4) S'il ne peut encore y parvenir, il fait appel alors aux recours-barrières du milieu où il est plongé, selon toujours les lois du tâtonnement expérimental.

Le premier recours, et le plus naturel, est le recours à la famille, dont le jeune être n'est que le prolongement, non encore physiologiquement détaché de l'arbre qui l'a produit.

5) Si, dans les conjonctures les plus favorables, la famille est aidante, l'individu retourne, renforcé, à son torrent de vie et parvient alors à surmonter l'obstacle.

6) Si le recours est rejetant, l'être désorienté s'adresse à d'autres recours. Si ceux-ci ne lui permettent pas de surmonter l'obstacle, il revient spontanément se réfugier dans la famille même rejetante.

Il fait alors le même geste affolé que le voyageur qui s'est présenté en vain à plusieurs portières et n'a pu trouver place dans aucun compartiment. Le train siffle. De peur de rester impuissant sur le quai — et tout vaut mieux que cette impuissance — le voyageur pénètre de force dans le premier compartiment qui se présente — et dont les occupants, pris de pitié peut-être s'empressent de l'accueillir et de le garder, ou même il s'accrochera désespérément à une portière dans l'espoir tenace de la voir s'ouvrir.

Cette solution de refuge est toujours hasardeuse et aléatoire. Il se peut que les occupants du compartiment sentent et comprennent l'angoisse qui a motivé ce refuge et que, loin d'en abuser égoïstement, ils essayent de redonner à l'être inquiet les conseils, l'aide et la puissance qui lui permettront de retrouver sa route. Disons tout de suite qu'une telle compréhension est ordinairement la marque d'une nature supérieure et qu'on n'a pas toujours la chance de rencontrer ainsi, sur sa route, des natures supérieures.

Dans la pratique, le refuge exclut le choix et même le bénéfice favorable des expériences antérieures. Plus rien ne nous dit que ce train où nous nous sommes embarqués en désespoir de cause, nous mènera au but, ni qu'il s'arrêtera à temps pour que nous puissions en descendre si nécessaire pour rebrousser chemin.

C'est que, dans cette pratique de refuge, jouent deux tendances qui s'allient malheureusement pour en aggraver les effets. La tendance de celui en qui on se réfugie de profiter de votre désarroi pour abuser de vous, dans son seul intérêt ; la peur du réfugié de se retrouver impuissant sur le quai et son acceptation en conséquence d'une vie même diminuée, même meurtrie, mais qui vaut encore mieux cependant que le total échec. Et l'individu s'organise alors tant bien que mal dans ce refuge qu'il n'osera peut-être plus quitter, même quand sera passé l'orage.

Remarquez que le refuge peut, à l'origine, être éminemment salubre. Il est l'abri qu'on est heureux de rencontrer en pleine montagne au cours d'un violent orage. Et on n'est pas regardant sur les vertus de cet abri. On lui demande seulement de nous garantir de l'orage.

Mais le danger est que cet abri soit une maison accueillante, chauffée, avec des personnes qui retiennent le voyageur, qui s'évertuent à lui rendre le séjour agréable. Il risque de se laisser faire ; il ne peut s'arracher au refuge accaparant, il abandonne sa ligne de vie et ne continue pas son ascension vers la montagne.

7) Si malgré tout, l'individu est assez fort, si l'appel de la vie est assez puissant, s'il a puisé dans son refuge le minimum de décision nécessaire, il pourra franchir l'obstacle et continuer sa vie.

8) S'il n'a pas ce courage, s'il ne sait s'arracher au refuge, sa vie n'est nullement perdue. Il peut, par le truchement du refuge, dominer, éviter ou contourner l'obstacle ; ce ne sera plus alors en fonction de sa vie propre mais en fonction du refuge.

Le torrent a rencontré un barrage ; il a reçu un choc, a reflué sur lui. Puis l'eau s'accumulant a cherché en tourbillonnant un moyen de reprendre sa course en avant. Un accident extérieur, ou l'outil de l'homme, a ouvert une faille dans laquelle elle s'engage parce que c'est l'issue qui s'offre pour l'instant avec le plus de virtualités immédiates. Si cette faille la ramène finalement, enrichie et grossie, à sa ligne naturelle, après avoir heureusement franchi ou contourné l'obstacle, elle ne peut que s'en féliciter. Mais ce retour vers la ligne de vie ne dépend plus de l'eau qui a perdu le sens de son lit mais des circonstances extérieures qui la ramèneront ou non vers le torrent.

Et même si elle n'y revient pas, sa destinée peut garder néanmoins un certain sens, voire une éminente utilité. Elle peut se perdre dans un champ qu'elle arrosera et fertilisera ; ressusciter et embellir des régions qui, sans elle, seraient mornes et mortes ; faire tourner un moulin ; participer à la sauvage splendeur de gorges encaissées ; peut-être se joindra-t-elle au cours de quelque torrent plus puissant dans lequel elle s'abîmera dans l'épanouissement d'une anonyme et commune puissance.

Toutes ces solutions sont possibles. Mais il n'empêche que le torrent ne réalisera plus sa destinée propre, qu'il ne retrouvera plus ses rives, qu'il aura la nostalgie imprécise d'un accomplissement interrompu. Ainsi en est-il de cet enfant qu'on arrache à son village pour l'élever dans des cités plus riches et plus ordonnées, où il acquiert peut-être une plus grande efficacité sociale, où il s'initie à des règles de vie génératrices de jouissances qu'il aurait peut-être ignorées, mais qui garde, au fond de sa nature insatisfaite, une sorte de tenace nostalgie du toit familial, de la chaude ambiance d'un village qui était si parfaitement à l'image de sa nature primitive, de la vallée tour à tour verdoyante et pétrifiée où il a fait ses premières échappées.

Nous avons dit que le refuge dans la famille est le premier et le plus naturel. Si l'orage est là et si la famille, pour une raison quelconque, ne peut jouer ce rôle, l'individu peut aussi bien essayer le refuge dans d'autres recours, dans la nature, près d'un ami, plus rarement dans la société : les alternatives en sont toujours identiques et identiques les dangers.

Dans tous les cas l'être, bien que dévoyé, peut cependant dans le sillage de son refuge, réaliser de grandes choses. Il peut apporter sa force et son potentiel de puissance, même déracinés, à quelque grande

œuvre qui le dédommagera partiellement des virtualités perdues. Mais les résultats n'en sont pas moins différents de ceux qui viendraient du jeu normal d'une activité s'exerçant tout entière dans le sens du torrent, sans cesse guidée et orientée par les composants mêmes d'une destinée originale et créatrice.

Cette observation peut sembler à première vue négligeable. Elle nous apparaîtra au contraire essentielle si nous considérons les conséquences d'un dévoiement généralisé, dans la famille et dans la société.

C'est parce que les individus ont été ainsi dévoyés, parce que, au lieu de les aider à réaliser hardiment leur propre vie, à acquérir le maximum de potentiel de puissance, on les a attirés, engagés, retenus dans les refuges dont ils n'ont pu s'arracher, et dont nul n'a essayé de les dégager, qu'ils ont si lamentablement perdu le sens de la vie, la notion intime de leur éminente puissance et dignité. Ils vont n'importe où, avec une égale indifférence, vers le bien et vers le mal, vers la vie ou vers la maladie et la mort, dans la direction où ils ont été entraînés, sous la dictature de règles de vie regrettables qu'ils ne sauront plus, et ne pourront plus abandonner. Il en résulte l'immoralisme, ou du moins l'amoralisme, l'inhumanité de notre monde contemporain, l'asservissement de plus en plus rigoureux à des pratiques qui ne mènent qu'à des impasses, qui procurent des jouissances, qui vont s'éloignant toujours davantage de la destinée essentielle de l'être qui est fait pour vaincre et pour monter.

Si l'être s'abîme dans un autre torrent de vie, s'il s'annihile dans son refuge, il peut participer encore, en ouvrier docile, à sa puissance, mais vers quel but? Sait-il seulement si le torrent où il s'est réfugié ne le mènera pas finalement dans une direction absolument opposée à sa nature, et désagrégratrice donc de puissance intime.

Mais il arrive parfois aussi que le torrent suivant sa faille accidentelle, aboutisse à une dépression où il s'étale, qu'il emplisse peu à peu, avec le sentiment, au début, d'une puissance qui se réalise, mais qui se fixe ensuite dans une force sans but et devient mare morte, inutile et autonome, pour laquelle la raison d'être n'est plus le mouvement, le dynamisme et la puissance d'action, mais la jouissance passive, la tranquillité et le repos.

Ce sont en général les vieillards, ou les individus prématurément usés, qui sont entraînés ainsi vers la mare stagnante. Ils y jouissent d'une mobilité limitée à leur mesure, parmi les rives inchangées avec lesquelles on se familiarise. Cette stabilité devient chez eux une règle de vie, puis technique de vie. Ils ne comprennent plus ni n'admettent la légitimité de cette impétuosité du torrent et organisent leur propre vie dans le cadre plus ou moins harmonieusement calme

de la mare, sans considérer qu'elle n'aboutit à rien d'autre qu'à la fange qui tapisse son fond et encombre ses bords, qu'elle ne conduit vers aucune destinée dynamique en perpétuel devenir, qu'elle n'est en définitive qu'une fausse et illusoire solution au problème permanent de la vie.

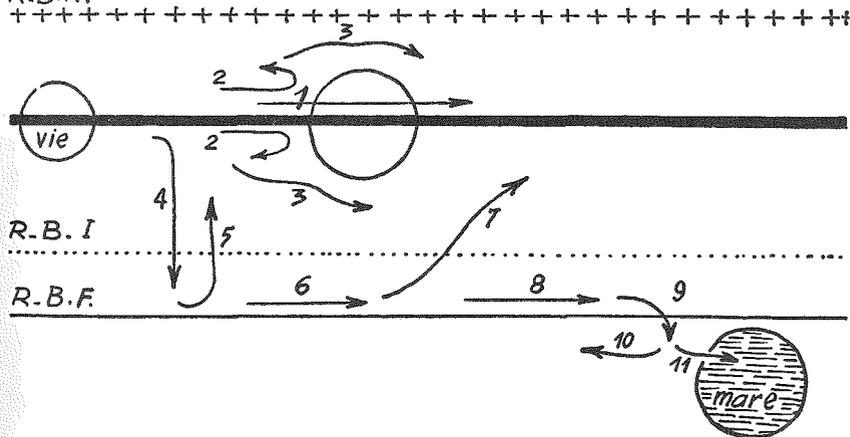
9) Loin du torrent initial, ballotté par le hasard et les exigences des recours-barrères, l'individu peut s'égarer dans des zones qui ne lui sont plus familières et où il risque fort de heurter et de contrarier d'autres lignes de vie. Ayant perdu toute direction il s'en ira vers un déséquilibre croissant, dans un état de lutte et de désharmonie générateur d'erreurs, de souffrances et de malaise.

10) Il peut même arriver que, dans certaines conditions, l'individu qui a perdu sa direction, tout comme le voyageur égaré dans un désert sans point de repère, tourne finalement le dos à sa direction essentielle, s'engage dans des règles de vie qui s'opposeront violemment aux courants de vie parallèles à sa direction première. Il y aura alors lutte, violence pour remettre l'individu égaré dans la ligne normale du courant, quitte à briser s'il le faut tout son potentiel de puissance mal employé.

11) Ou bien l'individu s'en va vers la mare apparemment quète et calme, plus loin encore de sa ligne de vie, où il ne sera plus dérangé que par les autres courants de vie qui déferlent et qui, s'étonnant de cette stagnation, essayent de la dynamiser pour lui faire retrouver le courant. Nous indiquerons ainsi le schéma de ce processus.

R.-B. S.

R.-B. N.



L'examen de ce schéma nous permet maintenant quelques observations de la plus haute importance.

1) Si l'individu était seul ; si le filet d'eau ne rencontrait pas sur sa route d'autres filets d'eau aussi puissants, plus puissants peut-être, qui le bousculent et l'entraînent, l'aventure resterait strictement individuelle, et le fait pour l'individu de se réfugier dans une règle de vie qui l'éloigne de sa propre puissance, de ralentir sa marche, de s'en aller dans une direction désharmonique ou même de se tromper au point de se déplacer en sens inverse, ou de s'arrêter dans la mare, tout cela n'aurait qu'une importance strictement personnelle, qui augmenterait ou diminuerait le potentiel de vie, donc les chances de réalisation de la destinée, mais sans porter autrement à conséquence.

C'est ce qu'on traduit couramment en morale lorsque, pour distinguer les devoirs individuels des devoirs sociaux on suppose l'individu jeté seul sur une île déserte. Mais là du moins il lui resterait le recours-barrière de la nature dont les réactions ne sauraient être indifférentes à la réalisation du potentiel de puissance.

2) Mais, qu'il le veuille ou non, l'homme est pris de bonne heure dans le complexe courant vital, et il tend à s'accrocher au rythme général parce que c'est une sorte de nécessité organique.

Lorsqu'on est pris dans la foule mouvante d'une grande rue de Paris ou dans le flot systématique d'une imposante manifestation populaire, on n'est que très relativement incommodé si on se laisse porter par le courant, si l'on consent à avancer au rythme de la foule, ni plus vite ni plus lentement, parfois même plus vite qu'on ne voudrait, mais sans aucun effort physiologique ni psychique. On est soutenu, maintenu, entraîné et guidé. Mais on n'est plus maître de sa destinée — contre-partie redoutable — on n'est plus qu'un rouage de la grande masse désarticulée.

On peut encore, par de savants mouvements rappelant les mouvements vibratoires, en jouant avec méthode des coudes et des épaules qui s'avancent en vrille dans la masse plastique, opérer de graduels déplacements latéraux. Mais si on prétendait couper radicalement vers la droite ou vers la gauche, pour s'écarter du sens du courant, on susciterait dans la foule en marche un déséquilibre qui pourrait nous être fatal. Ne parlons pas de remonter le courant, d'aller contre le courant. C'est une chose absolument impossible qu'il vaut mieux ne pas tenter. On n'a pas davantage, d'ailleurs, le loisir de s'arrêter. Il faut marcher !

Le coureur est, de même, pris par le dynamisme du peloton. Tant qu'il avance dans la même direction que ses concurrents, il n'y a pas de heurt, pas même de friction. On dirait au contraire qu'une

volonté commune soutient et stimule l'effort individuel. Mais si le coureur prétendait passer de la droite à la gauche ou inversement, il se heurterait violemment aux coureurs qui continuent leur route normale. Il serait bousculé, peut-être blessé non sans avoir suscité un remous dangereux, comme une hésitation, une rupture d'équilibre dans le peloton en marche. S'il veut s'arrêter, ou même s'il tombe, c'est pire encore. Les autres coureurs sont contraints de faire effort pour l'éviter, à moins qu'ils ne le repoussent, l'un après l'autre, insensiblement vers l'extérieur, dans une opération inconsciente d'autodéblayage de la piste. Ne parlons pas de remonter le courant : ce serait folie.

Cette volonté dynamique de la partie dans le tout en mouvement n'est d'ailleurs pas particulière à l'homme. Le même processus domine la marche en avant du torrent. Jetez une bûche de bois dans l'eau. Tant que la bûche s'en va rapidement, au rythme moyen du courant, elle poursuit sa course sans à-coups, sans hésitation. Il y a équilibre et harmonie. Si, par suite de circonstances accidentelles, la pente est tout à coup ralentie, on voit la bûche ballottée de droite et de gauche par le flot moins rapide ; elle tourne lamentablement, semblant hésiter entre le retour à la puissance du torrent et la demi-quiétude du bord ; elle essaye parfois de revenir dans le courant pour être rejetée plus violemment encore par le flot qui passe... Elle est alors, insensiblement, repoussée vers le bord pour venir enfin pourrir dans la fange de la rive.

C'est toute l'aventure humaine.

Si l'individu est assez puissant pour poursuivre la voie droite, il pourra réaliser sa destinée dans le cadre de recours-barrières dont le dynamisme sera son propre soutien. Mais s'il hésite devant l'obstacle, s'il ne sait pas à temps corriger le tourbillon, réagir vigoureusement, il est heurté, bousculé, déséquilibré, malmené, repoussé insensiblement vers les bords, dans le rythme plus tutélaire de la portion de courant qui a déjà apaisé sa marche : famille, nature, individualité, fractions sociales. Et il s'en accommodera, puisqu'il s'accommode même de son refoulement sur le sable du bord ou dans la mare à l'écart du flux.

Mais, dira-t-on, la destinée de l'individu serait-elle donc seulement de suivre le courant, de se plier à la force aveugle du flot moutonnier !

Il reste une possibilité : partir en avant. Le pêcheur qui veut sortir la truite qu'il vient d'accrocher, ne la tire pas brutalement, perpendiculairement au courant ; il n'essaye pas davantage de la traîner à contre-courant. Il sait par expérience que la force du flot casserait son fil. Il entraîne la truite en avant, dans le sens du courant,

plus vite que le courant, et il peut alors, sans résistance du flot qu'il domine et dépasse, imprimer au poisson les mouvements qui l'amèneront au bord où l'attend l'épuisette.

Il en est de même pour le coureur. Il n'a aucune liberté autonome de mouvement tant qu'il est dans le coude à coude du peloton. Mais s'il parvient à prendre la tête, il pourra alors obliquer librement à droite et à gauche, dans la limite de la piste. Il peut même changer de direction, en bien ou en mal. A condition qu'il dépasse le rythme du courant.

Et, fait encore plus caractéristique : celui qui tient la tête du peloton entraîne les autres. Il se produit derrière lui comme un vide qui aspire les forces voisines.

Et l'entraînement est en même temps renforcé et poussé par cette accumulation de forces qui s'engage à la suite. Ce n'est que dans cette puissance dynamique supérieure que l'homme trouve enfin la liberté.

Autre chose encore ; le coureur qui prend ainsi la tête du peloton élargit automatiquement son horizon. Il voit plus loin, sans être gêné par les ceillères du groupe ; il peut à nouveau sentir le vent et s'en aller fermement où l'appelle la vie.

3) Il n'y a pas d'autre moyen de dominer sa destinée. On croit parfois y parvenir en s'abstrayant du courant social et en se contentant du rythme lent de la rive, ou en se glorifiant du calme et de la paix de la mare. Mais c'est aussi s'en aller loin de la vie, abandonner le dynamisme et la puissance qui sont notre raison d'être, faillir à notre fonction.

Et l'individu qui a ainsi abandonné le cours impérieux mais héroïque de son torrent de vie ne peut plus revenir dans le courant. Pas plus que le bâton que le flot bouscule et meurtrit chaque fois qu'il essaye de s'y intégrer.

Il faut un événement vraiment exceptionnel, une nécessité impérieuse, pour que l'être rassemble toute sa puissance, bandant son énergie, abandonne la quiétude de ses recours, se jette dans le vrai courant de la vie. La plupart du temps c'est qu'il y est jeté malgré lui et que, bon gré mal gré, comme le bâton qui tombe en plein lit de la rivière, il doit se mettre au rythme du courant.

4) Notons d'ailleurs que, même le flot assagi des bords, ou dans le calme de la mare, dans le recours où il s'est réfugié, l'individu peut parvenir aussi à prendre la tête du peloton, et acquérir de ce fait une liberté d'action appréciable, diriger, entraîner et dominer. Il peut prendre ainsi la tête du peloton dans la famille où il s'était réfugié ou qui avait essayé de l'accaparer, dans le cadre social où il

a trouvé une voie favorable ; il peut dominer même et asservir quelque personnalité dont il tirera appui et puissance.

Au royaume des aveugles, les borgnes sont rois. Il vaut mieux être maître dans son village dit-on, que valet à la cour du roi. Le bon sens populaire synthétise ainsi cette nécessité pour l'homme, s'il veut vivre sa vie, de s'élever au-dessus du groupe anonyme, vers la puissance de son devenir.

Mais être le premier dans la mare ne nous en laisse pas moins loin du torrent de vie qui détient seul la vraie puissance. Nous étudierons dans un prochain livre ces règles de vie *ersatz* qui donnent l'illusion de la puissance, ou même une vraie puissance, mais pour des buts et vers une fin qui ne nous sont plus essentiels, et parfois vers l'erreur et le précipice.

En conclusion de ce chapitre, nous formulerons notre

### *vingtième loi : DU TORRENT DE VIE*

*L'homme doit faire l'impossible pour affronter la complexité du torrent de vie.*

*Dans ce torrent se mettre tant soit peu à l'écart du cours est toujours une faillite et une erreur qui conduit vers un rythme de vie ralenti, pour des buts qui ne nous sont plus essentiels.*

*La solution royale c'est de se libérer en partant en avant, en prenant la tête du peloton. Celui qui réussit ainsi à prendre la tête du peloton, ne serait-ce que partiellement et par moments, conquiert de ce fait une plus sûre vision de la route à suivre ; son dynamisme est comme un appel de force qui entraîne les autres individus et qui renforce automatiquement son potentiel de puissance, qui le pousse vers son devenir.*

*Mais celui qui a abandonné le torrent ne peut plus y revenir sans un sursaut héroïque qui nécessite souvent l'impulsion vigoureuse d'une force extérieure.*

*La solution idéale du processus vital sera donc de devenir chef du peloton, de partir en avant, toujours et le plus possible dans le torrent, avec une claire vision du but à atteindre.*

### CONSEQUENCES PÉDAGOGIQUES

C'est toute la question de la position et surtout de la fonction des recours-barrières qui se trouve ici posée.

Nous avons déjà dit les dangers de la position accaparante des recours-barrières et la nécessité pour eux d'être tout simplement aidants.

Nous insisterons plus particulièrement ici sur la tendance qu'ont les recours-barrières, pour leur commodité, à tirer l'individu à l'écart du torrent de vie, à en circonscrire l'activité dans un cercle plus ou moins fermé qui s'en va vers le bord ou vers la mare. L'individu doit réaliser sa vie en restant dans le torrent complet et dynamique, même si le rythme et les lois en sont parfois rigoureux et implacables.

Que les familles donc évitent de former ainsi, en fonction de leur devenir particulier et non en fonction du devenir de l'enfant, des individus qui, élevés douillettement sur le sable de la rive ou près de la mare fleurie, ne pourront plus jamais se remettre dans le courant, se heurteront à des obstacles insurmontables pour la réalisation de leur vie, et seront volontiers des refoulés, des déviés, qui chercheront dans les règles de vie *ersatz* dont nous allons parler les solutions atténuées du problème viril de la vie.

Mais c'est l'école surtout qui doit être mise en garde contre cette tendance. Le torrent de la vie est trop rapide, trop complexe, trop changeant, les éducateurs s'essouffent à le suivre, peinent à en reprendre le rythme pour eux hallucinant. Alors, ils renoncent tout simplement à influencer sur le comportement de ce torrent de vie — ce qui devrait pourtant être évidemment la fonction essentielle de l'éducation. Et ils mettent l'accent exclusivement sur la fonction intellectuelle de l'individu, et encore pas sur la fonction intellectuelle comprise dans toute sa complexité vivante mais sur une forme particulière de cette activité.

La conception même de l'école est, à l'origine, une démission et une faillite. L'école ne prend pas l'enfant à la sortie de la maison familiale, dans la rue et dans les champs, pour le former et l'aider à vivre dans le nouveau milieu où il doit poursuivre ses expériences tâtonnées formatives. Cette besogne de vraie formation, nul ne s'en préoccupe. L'école est placidement installée à un premier étage qu'elle a organisé à sa façon, selon des considérations qui lui sont personnelles, en vue d'activités qui lui sont spécifiques, mais qui n'ont en général que bien peu de rapports avec les activités qui sont monnaie courante de la vie au rez-de-chaussée.

A ce premier étage, les enfants ne peuvent y accéder avant 6-7 ou 8 ans. Avant, l'école ne les connaît pas, pour si paradoxal que cela paraisse, parce que intelligence et raison ne seraient pas encore suffisamment développées pour mériter cette ascension. Après, il y a formation particulière sans rapports — ou si peu — avec le torrent de vie. En ce premier étage, l'enfant est comme transporté dans un autre

monde où tout est foncièrement différent du rez-de-chaussée où il a vécu jusqu'alors. La vie y a un autre rythme, elle s'y poursuit selon d'autres lois auxquelles l'individu s'adapte plus ou moins vite. Mais le plus grave encore, c'est que ces lois ne sont plus valables pour le rez-de-chaussée, qu'il y aura donc toujours désadaptation dans quelque sens : si l'enfant est dominé par l'organisation scolastique, s'il s'initie parfaitement à la vie de ce premier étage, il y a de grandes chances pour qu'il soit dépaysé dès qu'il retournera au rez-de-chaussée. Mais la plupart du temps c'est le rythme de la vie du rez-de-chaussée qui triomphe parce que plus naturel, et plus ancré fonctionnellement comme nous l'avons vu dans le processus de croissance. Le premier étage restera comme une hallucinante et inutile tentative dont il ne restera pas grand'chose.

La grande erreur vient de ce qu'on a considéré qu'il pouvait y avoir une éducation scolaire, une éducation spécifique du premier étage, alors que la seule éducation effective et efficace est l'éducation de la vie, à même la vie.

Il en est résulté une dualité. L'individu a pris l'habitude de considérer qu'il y a ainsi deux étages dans la vie, celui de l'expérience tâtonnée, empirique, plus ou moins efficiente, mais qui n'en crée pas moins, qu'on le veuille ou non, tout le substratum vital, et l'étage de la connaissance formelle, avec ses buts spéciaux, rarement adaptés à la vie.

Pratiquement l'individu peut monter à ce premier étage, accéder même à un deuxième ou aux étages supérieurs, mais on n'aura rien changé au comportement humain du rez-de-chaussée. Et c'est pourquoi le problème de la formation subsiste intact, tant qu'on ne l'a pas assis sur une conception plus juste de la destinée humaine.

Nous ne nous attacherons donc pas à réformer passivement les méthodes scolastiques du premier étage. C'est tout le problème qui est à reconsidérer.

Deux grands principes présideront à cette reconsidération :

1) L'action de renforcement et de direction du torrent de vie ne peut se faire qu'à même l'impétuosité du torrent, donc toujours au rez-de-chaussée, ou dans des étages qui en sont l'image parfaite et la continuation.

2) Cette action doit s'effectuer aux périodes de la vie où elle a le plus de chances d'être efficace. Et nous avons vu l'importance de l'expérience au cours de la première enfance pour la formation des règles de vie de l'individu.

Nous établirons donc comme suit notre plan général d'éducation.

## ÉDUCATION PRÉ-SCOLAIRE

Toutes les observations que nous avons faites sur la naissance et le processus de développement et d'évolution des réactions dans le sens du torrent de vie nous confirment dans cette opinion que la période essentielle de l'éducation d'un individu est celle qui va de 0 à 3-4 ans. C'est celle justement dont on s'est totalement désintéressé jusqu'à ce jour, laissant le soin à des parents inexpérimentés et déformés de disposer à leur guise, et au hasard de leur fantaisie ou des circonstances, le système complexe des recours-barrières. On compte trop à ce degré sur le pouvoir correcteur d'une nature effectivement riche en ressources de redressement. On fait un fond trop exclusif sur l'instinct qui n'est peut-être pas si indépendant qu'on le croit des premières expériences. Certains auteurs ne prétendent-ils pas qu'il n'existe pas chez l'oiseau d'instinct de nidification préétabli dans sa nature et dans sa forme, que c'est en tournant et retournant dans sa couche duvetée que l'osillon acquiert le sens de la forme du nid qu'il sera amené plus tard à construire ; que c'est au contact de la laine ou de la mousse qu'il s'initie au choix des matériaux dont il tapissera sa construction ; que c'est dans le souci qu'il reçoit de ses parents qu'il fonde les règles de vie de son comportement ultérieur ?

Dès que l'oiseau peut voler de ses propres ailes, la nature considère l'éducation comme terminée. Nous aurions tendance à penser qu'elle commence seulement.

Pourtant les bons éleveurs ne s'y trompent point. Si l'on veut un bon cheval, docile, obéissant, patient à la charge, à la charrette ou à la charrue, ce n'est pas quand il a deux ou trois ans qu'on se préoccupe de ce qu'on attend de lui. Si on l'achète ainsi « formé » — et le mot exprime bien la réalité — il faudra le prendre comme il est : capricieux, peureux, peut-être traître dans ses réactions trop vives, mordant, ruant, rebelle au trait, désobéissant et têtu. Si on veut un bon cheval, il faut le former soi-même. Dès les premiers jours, on le caresse, on l'habitue à la main de l'homme qui lui tâte la tête, lui plie les oreilles, lui ouvre la bouche, enserre son encolure, pèse sur ses reins, soulève ses pieds, frotte son ventre, ou l'initie aux règles de vie essentielles sur lesquelles seront basés les services qu'on lui demandera. Le plus tôt possible, on l'attellera et on le chargera. Pour rire d'abord, pour ainsi dire, en prenant garde de ne pas exagérer la charge primitive pour que l'animal ne soit pas amené à chercher des réactions de défense qui se fixeraient bien vite en tendances, puis en règles de vie. On évitera surtout, diront les éleveurs, de le frapper ou de le malmener parce que ce serait le contraindre à des réactions

de défense maléfiques. Autrement dit les recours-barrières doivent en l'occurrence jouer un rôle parfaitement adapté aux buts poursuivis — qui ne sont pas forcément les meilleurs pour le devenir personnel de l'individu, mais seulement pour ce devenir en fonction des désirs de l'éleveur. Ce qui nous pousse aux réserves que nous avons déjà formulées quant au dressage, ce qui ne nous empêche pas de marquer du moins qu'on ne commet pas avec les animaux qu'on élève les erreurs qu'on se soucie peu d'éviter dans l'éducation des enfants.

Dépouillons enfin, une dernière fois, le mot éducation de son contenu de formation didactique et d'acquisition systématique de connaissance dont l'a chargé un long malentendu scolastique. Et rétablissons la réalité des choses. Il s'agit, à l'origine, d'une éducation des réflexes et des tendances, d'une harmonisation des règles de vie par l'action mesurée, intelligente et efficace des recours-barrières.

*Première étape :*

*Satisfaction des besoins physiologiques : bon allaitement, bonne alimentation, bon air, chaleur, lumière, propreté.*

Préoccupation, nous l'avons montré, essentielle dont l'éducateur se désintéressait totalement jusqu'à ce jour parce qu'il ne voyait pas les relations d'effet à cause qui font découler tel insuccès scolaire, tel vice profondément enraciné, telle habitude déplorable de la mauvaise qualité du lait offert au nourrisson, du désordre dans les règles de vie, d'un mauvais éclairage ou d'une aération défectueuse, auxquels il a réagi empiriquement par des réflexes qui ont marqué son comportement ultérieur.

On dira peut-être : ces préoccupations ne sont pas du domaine de l'éducateur ! Elles sont bien du domaine de l'éleveur !... Nous nous contenterions, nous, d'enseigner la technique de l'attelage et si l'enfant y était à jamais rebelle, c'est nous qu'on accuserait !

Il y a, hélas ! une opposition plus sourde, mais autrement dominante : cette satisfaction initiale des besoins du jeune enfant est intimement liée au sort même de la masse du peuple et la vraie solution éducative dans ce domaine est moins de nature pédagogique que d'essence économique et sociale.

Pour avoir d'heureuses naissances, il faudrait que les travailleurs soient préservés de leur propre dégénérescence par une sollicitude plus humaine, que la mère bénéficie pendant sa grossesse et son allaitement de cette attention intéressée qu'on ne ménage point aux bêtes dans leur fonction de maternité. On sait que de la qualité de la nourriture pendant que la bête porte son petit, dépend la qualité et la vitalité de l'être qui va naître, et qu'un nouveau-né bien parti est

une assurance de meilleur profit. On sait qu'une mère qui allaite a besoin d'une nourriture choisie et d'un travail léger pour qu'elle donne un lait nourrissant qui fasse « profiter » les petits. Faits indiscutables pour les bêtes. Et le plus ignare des paysans saura en tenir compte. Ce n'est que pour les êtres humains qu'on les discute et qu'on feint de les ignorer, comme si de telles préoccupations étaient superflues.

Notre premier devoir est de rétablir la réalité, de créer, d'imposer cette sollicitude prénatale et natale, et pas seulement sur le papier et dans les discours, mais dans la réalité des faits.

a) *Une préparation lointaine et diffuse d'un meilleur milieu, comportant :*

— une politique sociale améliorant la situation matérielle et hygiénique de la masse des hommes en général ;

— une politique du logement et de tous les accessoires qui s'y rattachent — et non seulement à la ville ou dans les cités ouvrières, mais à la campagne aussi ;

— une politique de la respiration par l'organisation rationnelle des centres d'habitation, en liaison avec la politique du logement ;

— une politique de l'alimentation, tendant à améliorer celle-ci non seulement en quantité, mais aussi en qualité, afin d'éviter les toxiques qui font dégénérer la race ;

— une politique du travail, de l'exercice et du sport.

b) *La sollicitude spéciale pour la fonction de maternité :*

— éducation de la jeunesse en vue du mariage (notamment par conférences et radio) ;

— éducation des nouveaux mariés pour les préparer à recevoir l'enfant.

c) *Soins spéciaux à la femme enceinte.*

d) *La préparation de la naissance.*

e) *Organisation méthodique des soins aux nouveau-nés, qui ne doivent pas être abandonnés à l'inexpérience d'une mère inquiète :*

— crèches ;

— surveillance et aide à domicile par des infirmières spécialisées ;

— éducation pratique de la mère, par cours, publications illustrées ;

— éducation du père.

*Deuxième étape :*

*La toute première éducation. Organisation des réflexes et des réactions qui sont à la base des règles de vie.*

En nous basant sur tout ce que nous avons dit de l'importance

décisive des premiers réflexes et des premiers recours, nous porterons notre attention sur :

a) *L'alimentation des enfants*, soit dans les crèches, soit dans les familles, avec l'aide d'infirmières spécialisées.

b) Le maintien d'une parfaite santé et les soins aux enfants malades ;

c) conseils aux parents sur leurs réactions aux premiers soins des enfants ;

d) organisation méthodique et harmonieuse, autour de l'enfant, d'un milieu aidant.

### *Troisième étape :*

#### *Organisation de l'expérience tâtonnée enfantine.*

Nous avons dit la nécessité vitale de cette expérience tâtonnée et ce qu'elle apporte de solidement constructif à l'enfant.

Jusqu'à ce jour, elle a été livrée au hasard, et il en résultait que les enfants les plus choyés, ceux que les étapes précédentes semblaient le mieux préparer à la vie, étaient parfois les moins armés pour affronter les multiples difficultés nées de la complexité sociale.

Tout ce qu'on avait su faire de mieux dans les milieux aisés, c'était de créer cette nursery, cette chambre d'enfant, où le bébé était isolé dans une atmosphère fictive, avec des possibilités d'activité exclusivement artificielles, imaginées par des pédagogues qui n'avaient vu la vie qu'à travers leurs théories scolastiques.

Il y a là toute une pédagogie nouvelle à mettre en valeur, et nous allons en montrer les grandes lignes.

Permettre l'expérience tâtonnée du jeune enfant et dans tous les domaines : là réside le grand secret de cette première éducation.

Amuser l'enfant, lui procurer des jouets plus ou moins riches, plus ou moins tentants, n'est qu'une solution illusoire. Si bébé n'a qu'un camion — même luxueux — à traîner à travers la pièce, il ne peut guère faire l'expérience du camion. Il a aussi un ours, avec lequel il peut faire une vague expérience de l'ours, et dix, vingt autres jouets, et il fera l'expérience incertaine de ces dix, de ces vingt jouets. Mais qu'est cela par rapport à la richesse du monde. C'est comme si vous croyez votre fils satisfait parce que vous avez répondu à dix, vingt de ses « pourquoi », alors que c'est le monde entier qui le sollicite et qu'il n'y a pas de limite à sa conquête.

Et à ce conquérant intrépide vous offrez un camion qui n'est même pas camion puisque lui manque l'intrépidité et le ronflement du moteur. L'enfant le traîne un instant dans la pièce, mais le faux

camion se renverse, s'accroche au pied d'une chaise, bute contre un fauteuil et c'est l'échec de la course !

Si ce gamin traîne son camion en pleine nature, dans une cour spacieuse, parmi les pierres, les herbes, les arbres et les animaux familiers, alors c'est une autre affaire : si le camion ne veut pas remplir son office dans cette direction, on en essayera une autre ; ou bien on l'abandonnera comme une expérience qu'on a menée jusqu'au point où elle devait normalement aller, et on passera à une autre expérience, la première qui se présente, pour comparer intuitivement et se fixer sur les expériences réussies qui laisseront leur trace dans les tendances et les règles de vie.

On a considéré parfois comme une déficience à corriger cette instabilité de l'enfance qui passe facilement d'une expérience à l'autre, qui abandonne une activité pour une autre, qui modifie sans cesse le processus même de ses expériences multiples. C'est le contraire qui serait anormal. Quand nous sommes suffisamment familiarisés avec notre appartement, il ne nous vient plus à l'idée d'en ouvrir inutilement les portes ni d'en scruter les recoins. Mais quand nous nous y installons pour la première fois, nous faisons exactement comme bébé dans le jardin : nous allons d'une pièce à l'autre, nous faisons jouer une serrure, nous scrutons un placard, nous ouvrons les fenêtres, nous tournons les boutons électriques, nous remuons et déplaçons les caisses et les meubles. Qui nous verrait tâtonner ainsi sans savoir que nous ne faisons que d'arriver dans le logement conclurait à notre instabilité et à notre impuissance à fixer notre attention.

L'enfant arrive, neuf et dynamique dans un monde où tout est mystère pour lui, et où il a tout à explorer, d'abord. Son champ d'expérimentation est infini, si l'homme ne le limite pas arbitrairement. Le camion que traîne bébé s'accroche ou verse ; le malheur n'est que relatif parce que voilà justement que passe un papillon qui vole de fleur en fleur et l'enfant part à sa poursuite. Il croit le saisir de la main, mais, à défaut de papillon, il découvrira une fleur à laquelle il n'avait point prêté attention et qui est pour lui une merveille. Il ne pourra pas arracher cette pierre qui le gêne, mais il s'en trouve une à côté qu'il déplacera avec succès.

La vie est pour l'enfant une table servie de mets variés à l'infini où il peut, à n'importe quel moment, trouver nourriture à son goût. Si nous réduisons ce choix à quelques variétés seulement, il se peut que l'enfant soit rebuté, manifeste dégoût ou répulsion, s'oppose et trépigne. Nous tâcherons d'éviter cette opposition et cette trépignation.

Si vous avez un poulain, vous acceptez fort bien qu'il soit délicat

et exigeant, et, dès le sevrage, vous choisissez pour lui dans la grange le foin le plus fin pour ses dents naissantes et son palais délicat. Vous tâtonnez, vous écoutez les conseils du voisin pour tâcher de discerner ce qui peut lui convenir, ou mieux, dès que vous le pourrez, vous l'enverrez dans le pré aux riches variétés de pousses, où il choisira lui-même, au moment qui lui convient, entre deux gambades, la qualité d'herbe qui lui est essentielle. Vous pourrez être certain qu'il y gagnera en santé et en équilibre, bien mieux que sous votre direction, même éclairée, dans votre écurie-prison, même moderne.

Le pré, c'est la nature conçue dans son double rôle de recours-barrière. Il n'y en a pas qui soit plus bénéfique aux jeunes enfants, car elle offre une gamme inépuisable de recours, en même temps qu'une série de barrières intangibles qui donnent aux jeunes êtres la mesure exacte de leurs possibilités et de leur puissance.

Dans la nature, l'enfant ne reste jamais sur un échec radical. Elle est comme une gare animée où de nombreux trains se succèdent vers la direction où l'on veut aller. Si l'on ne peut prendre l'un on s'accrochera bien au suivant. On ne restera pas sur le quai, ce qui est l'essentiel et on n'aura ni le souci ni le temps de se réfugier dans la salle d'attente, parce qu'on aura toujours l'espoir au moins d'un départ enfin possible.

Nous ne pouvons atteindre à ce haut cerisier dont nous convoitons la charge rutilante. Mais nous n'allons pas nous asseoir là au pied à regarder en implorant vainement les fruits, comme nous le ferions si cet arbre était planté au milieu d'une cour vide où nous n'aurions pas d'autres ressources que de nous désespérer. Ici, notre ingéniosité suscitera bien des tâtonnements dont quelques-uns au moins aboutiront, ne serait-ce que partiellement ; un vieux tronc dans les environs, nous servira d'échelle pour atteindre les premières branches d'où nous pourrons nous hisser jusqu'aux rameaux richement garnis. A défaut d'échelle improvisée, nous trouverons un long croc qui nous permettra d'atteindre les premières branches, en les cassant si nécessaire. A défaut, nous lancerons dans le feuillage un gros bâton qui fera choir quelques fruits, de quoi calmer au moins notre désir gourmand. Et, en désespoir de cause, nous organiserons pour le lendemain une sortie avec tel camarade qui, lui, sait mieux que nous, grimper aux troncs trop lisses. Ou bien, nous chercherons ailleurs un autre cerisier dont les fruits sont moins gros, moins mûrs, moins savoureux peut-être, mais qui nous seront du moins une compensation appréciée de la richesse que nous n'avons pu atteindre. Ou bien encore, nous tirerons des plans plus efficaces pour un proche avenir... Et, quand nous sommes là presque impuissants, voilà qu'un oiseau se détache d'un buisson en rasant le sol, et nous partons à la recherche de son nid.

Peut-être, tout près, nous distinguons quelques traces du passage d'un lièvre et nous les suivons jusqu'au gîte encore chaud. Nous allons alors tendre un piège, un de ces « las » de cuivre qu'on pose, invisibles, en travers du passage. Le lièvre arrive en sautant et glisse son cou dans le lacet qui solidement retenu à une branche l'étrangle... Ou bien...

Le voilà, le processus excessivement souple et jamais épuisé de l'expérience tâtonnée au service de la satisfaction des besoins et de l'augmentation du potentiel de puissance. Jamais d'échec radical. Il y a toujours un recours accessoire possible, une voie de succès... Jamais de solution de défaite ou de désespoir.

Mais en même temps la nature est impitoyable dans ses barrières qu'elle oppose à certaines de nos expériences tâtonnées. On sent de bonne heure en elle des forces qui nous dépassent, qu'il ne faut même pas essayer d'affronter, qu'il faut prendre pour ce qu'elles sont, des barrières infranchissables qui limitent un champ d'action assez riche encore, et assez vaste : le jour, la nuit, le soleil, les nuages, la pluie, l'eau ou le feu, l'hostilité de certaines bêtes, la nocivité de certaines plantes, le rythme des saisons auquel nous sommes contraints de nous plier.

L'être qui a été de bonne heure intégré à la nature sent et accepte ces barrières, qui sont des limitations certes, mais jamais définitives, à notre besoin de puissance. Ce sont des réalités qu'on ne discute pas, comme le sont notre taille, la portée de notre main, l'acuité relative de notre vision. Et des barrières qui ne sont point capricieuses et indécisibles comme certaines oppositions familiales ou adultes, de ces barrières qui sont tantôt à cette ligne et tantôt plus loin, qu'on peut, d'une secousse, renverser ou repousser sans qu'il y ait danger grave à oser cette épreuve d'audace.

Avec la nature, les barrières sont bien des barrières. On a beau faire, le soleil ne se lèvera pas plus tôt à notre invocation, ou ne percera pas les nuages au gré de notre caprice, et la rivière ne ralentira pas son cours quel que soit notre désir de la traverser.

Cette richesse et cette variété généreuse de recours, balancés par l'inéluclabilité des barrières, facilitent l'organisation de règles de vie favorables, qui sont dans la norme des choses possibles et qui assurent donc une gamme de succès qui augmentent sans cesse notre potentiel de puissance.

Le comportement du petit campagnard en est tout imprégné. Son expérience est riche, logique, réelle et orientée vers la réalisation droite d'une destinée qui serait bien mieux remplie et plus heureuse si les conditions ultérieures de travail ne venaient en compromettre les heureuses prémices.

Quand le petit citadin est transplanté à la campagne, il est d'abord ébloui par l'infini possibilité d'expériences qui s'offrent à lui. Il se soûle d'abord de gambades dans les champs, comme le chevreau qu'on vient de sortir de l'étable et qui saute d'un mur à un autre, goûte une pousse tendre et recommence à gambader. Il est comme écrasé par la richesse des recours, et il ne sait point en jouir. Comme l'affamé qui n'a pas coutume d'être à une table riche et qui se gorge du premier plat servi, l'enfant s'enfonce dans la première expérience qui se présente et s'y obstine, quitte à se plaindre s'il échoue, ou à se désespérer comme il le faisait dans sa chambre nue. Ou bien il s'irrite d'incompréhensibles barrières, de la nuit qui vient, du soleil qui ne brille pas, de la glace qui glisse, de l'eau qui mouille ou du chien qui aboie.

Mauvaise disposition des recours-barrières, qui ont suscité des réactions artificielles et des règles de vie dissociées du milieu naturel ; désordres, chocs, refoulements, qui se traduisent par de la souffrance, des cris et des pleurs.

Il suffit d'ailleurs de regarder autour de soi pour se rendre compte que les êtres qui ont vécu leurs premières années en contact avec la nature sont en général d'un caractère plus riche, plus équilibré, qu'ils marchent avec un plus grand potentiel de puissance vers l'accomplissement de leur destinée. Si, malgré les insuffisances criantes de la vie matérielle à la campagne, malgré l'emprise exagérée d'une tradition empirique, si, malgré les erreurs accumulées par les individus et les familles, le milieu paysan reste dans la nation comme un réservoir de virilité et d'audace dans la lutte pour la vie, si les individus venus de la campagne se taillent si fréquemment une place honorable dans l'organisation sociale et économique de la ville, la cause en est en grande partie dans les avantages de cette première éducation, au cours de laquelle peuvent se multiplier les expériences tâtonnées qui sont à l'origine d'un comportement réel, logique, et droit.

Si donc, vous avez l'avantage d'être à la campagne, laissez le tout jeune enfant se baigner totalement et en permanence dans la vie de la nature. Ne commettez pas l'erreur, sous prétexte de propreté et de bonne éducation, de lui interdire de gratter la terre, de fouiller le ruisseau, d'éclabousser l'eau, de sonder le feuillage et les prés, de vivre avec les insectes, de se familiariser avec les animaux domestiques. Ce sont là au contraire les expériences essentielles que tout enfant devrait pouvoir poursuivre.

Si vous êtes à la ville, si vous n'avez pas l'avantage d'une ambiance aussi bénéfique, tâchez du moins de réaliser au maximum, individuellement ou collectivement, un milieu assez vaste et assez

riche pour compenser dans le plus large mesure possible la nature absente.

Il faudrait à tout enfant, un grand jardin, mais pas un jardin rationalisé comme le sont les jardins actuels des villes, avec des allées réservées à la promenade qui réduisent à néant toutes les velléités d'investigation et qui sont autant de désespérantes barrières. Réservez à vos enfants un coin au moins où ils puissent avoir l'illusion la plus large possible de la nature, avec terre meuble, eau, arbres, fleurs, insectes. Réclamez pour l'ensemble des enfants de l'agglomération ou du quartier un parc naturel où ils pourront s'ébattre. Il s'agit de tout autre chose que du parc traditionnel des villes, avec ses allées couvertes de gravier, ses plates-bandes où il est défendu d'accéder, ses bosquets entourés de grillage, ses touffes où il est interdit de se cacher. On a pensé qu'il suffisait de laisser aux enfants le bassin avec ses eaux jaillissantes sur lequel on fait voguer des bateaux plus ou moins luxueux, et la zone de sable qui l'entoure et qui se prête à la construction de grottes éphémères.

C'est plus que rien bien sûr, et il suffit de voir l'ardeur des petits citadins à en profiter pour comprendre à quel point ils doivent être sevrés, dans leurs demeures trop étroites et trop nues, des plus élémentaires possibilités d'activité. Mais on reconnaîtra en même temps qu'un bassin d'eau calme et une caisse de sable c'est plutôt maigre comme éléments de cette expérience tâtonnée dont nous avons vu la nécessité formative. Qu'on ne s'étonne pas si des individus qui en sont réduits à cette sécheresse sont obligés de se construire des règles de vie particulières, basées sur cette pauvreté d'expériences et qui constituent une préparation mineure au combat de la vie.

Lorsqu'on veut conserver l'espèce des chamois et des marmottes qui tendraient à disparaître devant le fusil des chasseurs, on constitue ce qu'on appelle des « réserves ». Non pas de petits parcs de jardins d'acclimatation, avec des simulacres de rochers et quelques brins de mousse sèche. On sait que chamois et marmottes s'y habitueraient peut-être — quoique difficilement — mais qu'ils ne sauraient s'y reproduire normalement, ou que du moins l'espèce ne pourrait que dégénérer de façon catastrophique dans un milieu aux possibilités insuffisantes.

Il faut à la santé du chamois, à la vitalité tenace de la marmotte, à leur vigueur, à l'exaltation de leurs qualités spécifiques qui se transmettent dans leur descendance, l'air du large, les vrais rochers, les pousses fines et la mousse sèche. Ils y souffrent parfois de la faim et du froid, ils doivent fuir devant leurs ennemis et s'en défendre, mais ils peuvent aussi se livrer librement à toutes les expériences, à tous

les tâtonnements qui assurent un maximum de puissance vitale. C'est ce milieu naturel et bénéfique qu'on a fort intelligemment réalisé par l'institution d'immenses réserves, qui sont tout simplement des portions de montagnes sauvages, de vallées agrestes, interdites aux chasseurs, et où les animaux peuvent s'ébattre, se développer, et se reproduire comme autrefois dans une nature exigeante, dure, mais vigoureuse et riche.

Ce qu'on a réalisé pour les espèces animales menacées par l'envahissement de la civilisation, ne pourra-t-on pas, ne saura-t-on pas le prévoir pour la race humaine en danger ?

Demandons alors que, dans la conception des villes nouvelles, des grandes cités industrielles qu'il faudra bien prévoir un jour à la mesure de l'homme aux prises avec la puissance sans cesse accrue de la machine, demandons que soit étudiée et organisée une « réserve d'enfants », quelque chose comme un grand parc sauvage, avec les éléments essentiels de vie, que nous avons mentionnés : une rivière, du sable, une colline si possible, avec des rochers et des grottes, des arbres, de vrais arbres, avec un coin de vraie forêt, avec des animaux sauvages qui se sauvent à votre approche et qu'on s'exerce à saisir, avec des nids et des oiseaux — et la nature cultivée aussi, adaptée par la science et l'expérience de l'homme, la nature apprivoisée avec ses prés, ses blés, dont la teinte changeante marque le rythme inéluctable des saisons, ses légumes, ses fleurs, ses animaux domestiques, ses fermes ; le tout harmonieusement aménagé autour d'un centre enfantin, genre de crèche ou de maison d'enfants, qui serait le havre de tous les petits déshérités, dont le milieu est trop pauvre pour les exigences de leur développement et de leur formation.

Et qu'on ne crie pas trop tôt à l'utopie. Les conditions pédagogiques et la technique matérielle de cette réalisation, ne sont pas plus osées à notre époque que ne l'était à la fin du siècle dernier, l'institution du jardin d'enfants dont Mme Montessori réalisa, la première, la généreuse idée.

Seulement — et cela est normal — nous franchissons une nouvelle étape. Mme Montessori a fort bien vu que les enfants ont avant tout besoin de poursuivre leur expérience tâtonnée. Seulement — en partie par nécessité sociale, nous le reconnaissons — elle les a parqués dans une cage où elle a introduit un choix d'objets sur lesquels peut et doit porter l'expérimentation infantine. La collection est relativement variée ; elle est ingénieuse. J'avoue même que ce matériel éducatif risque fort de préparer plus directement que la richesse de nos réserves à quelques-uns des gestes que la civilisation a mis au premier plan : lacer, boutonner, mettre le couvert, mesurer et comparer des objets, des images, ou des formes géométriques. Cet apport

d'une période pédagogique que nous croyons aujourd'hui révolue, nous ne le sous-estimons pas et nous ne le négligeons pas : ce matériel éducatif aura sa place plus ou moins améliorée dans les salles organisées au centre de la réserve pour que les enfants puissent le retrouver, s'ils le désirent, lorsque les conditions climatiques, ou autres ne permettent pas l'expérimentation tâtonnée dans la réserve. Seulement, nous aurons mieux et plus : les enfants pourront, du matin au soir, seuls ou intelligemment accompagnés, tâtonner et expérimenter à leur aise : s'enfoncer dans la vase d'un fossé et en sortir seuls ; sauter un mur, grimper entre les rochers, escalader un arbre, caresser le chien, monter sur un tronc ou sur un cheval, suivre la charrue, poursuivre les papillons, cueillir des fleurs, jouer dans la terre ou au bord de l'eau, ou bien s'organiser dans des cabanes et des grottes qui donnent tout à la fois le frisson et l'illusion de la sécurité.

Tout y serait : exercice des membres, agilité du corps, habileté et harmonie des gestes dans leur finalité naturelle, construction de la vie personnelle en partant d'un milieu réel, acquisition de règles de vie justes, susceptibles d'influencer tout le comportement subséquent.

L'enfant pourrait fréquenter ces réserves de un à cinq ans. Il y trouverait les recours-barrières aidants qui compenseraient l'aridité et l'incompréhension de certaines barrières familiales ou sociales et l'aideraient dans sa montée instinctive vers la puissance et la vie.

Mme Montessori et ses disciples ont souvent donné comme preuve de l'excellence de leur méthode l'intérêt que les enfants y trouvent et l'application qu'ils y manifestent. Tout est relatif : on n'offrait autrefois aux bambins qu'une salle sévère et nue, avec une discipline stricte, des bancs collectifs où ils étaient rivés, avec des images à regarder, des mots à répéter. Ils n'avaient guère plus à la maison-taudis, si ce n'est — et pas toujours — la chaude sollicitude d'une maman, impuissante à compenser et à corriger la détresse du milieu.

On offrait enfin à ces enfants montessoriens de quoi expérimenter, comparer, agir, dans une atmosphère nouvelle. Comment n'auraient-ils pas été enchantés ?

Nous disons seulement que ce n'est là qu'un premier pas, que ces jardins d'enfants ne sont qu'un embryon de ce que sera la vraie réserve, qu'il y manque l'expérience vivante et naturelle dont on a compris la nécessité pour les animaux, et qui vaudra pour la première éducation des petits d'hommes dont nous avons vu le processus de développement.

Nous mesurerons mieux alors dans quelle mesure les jeux imaginés par des pédagogues modernes, les encastrements, les pyramides, les lotos, sont des conceptions étriquées et partiales de la nécessité

pour l'enfant de l'expérience tâtonnée. L'appel des fleurs, des animaux, des grottes et de l'eau, sera, n'en doutez pas, autrement captivant et impérieux. L'éducation qui en résultera sera le substratum profond sur lequel pourra s'asseoir positivement la formation ultérieure, la provision d'équilibre et de puissance, l'orientation vers des tendances et des règles de vie qui agiront dynamiquement sur le processus individuel et social de l'évolution humaine.

On a trop dit, dans les théories éducatives nouvelles, que l'enfant doit être actif, et l'on a placé cette activité au centre de tout le comportement ; on tend à faire de l'activité le credo de la nouvelle éducation, et à croire que l'enfant n'est heureux et ne se réalise que s'il s'agit, s'il remue manuellement. Il y a à cette conception étriquée un grave danger : qu'on donne le pas dans l'éducation à l'activité physique, et souvent exclusivement manuelle, sans considérer que c'est encore ici prendre le problème par son petit côté et que cela ne saurait nous mener loin.

Or, l'enfant qui, courant dans les champs, tombe en arrêt devant le bousier qui roule sa boule, devant l'insecte blessé qui bat lamentablement des ailes, ou devant les progrès réalisés en une nuit par l'éclatement des bourgeons, cet enfant est essentiellement actif, et son activité est supérieure, puisqu'elle se hausse déjà à la dignité de l'acte intellectuel.

Il n'y aura plus de tels risques d'erreur si nous disons, non pas que l'enfant a besoin d'activité, mais qu'il est sans cesse poussé pour dominer et réaliser sa vie, à entretenir et à augmenter son matériel de puissance et que ce souci suppose la plus grande variété possible d'expériences tâtonnées préalables à l'institution des tendances et des règles de vie.

Et pour cette formation à base d'expérience, le milieu idéal, le recours-barrière le plus efficace reste la nature.

Il ne devrait jamais y avoir d'éducation hors de la nature, sans une participation directe à ses lois, à son rythme, à ses obligations. Nous devons toujours nous inspirer dans la constitution et la fonction des autres recours-barrières, de l'exemple que nous offre la nature. C'est dans ce sens que nous retrouverons la voie royale de l'éducation efficiente.

L'effort que fait l'homme pour s'adapter aux nécessités extérieures, pour conserver et exalter son potentiel de puissance, c'est le travail. La notion en a été totalement pervertie et l'origine masquée, parce qu'il est aujourd'hui des travaux qui ne sont que très partiellement adaptation, ou plutôt qui sont adaptation par rapport aux recours-barrières social ou familial et désadaptation du milieu naturel ; parce qu'il est des travaux qui n'exaltent point le potentiel de puis-

sance, qui ont été totalement désintégrés de la fonction humaine. Cela ne doit pas nous empêcher de voir, derrière cette perversion, la réalité des choses et de distinguer le sens formatif du travail. Le bébé qui traîne son camion, qui patauge dans l'eau, qui explore une grotte, qui escalade un mur, travaille, puisqu'il poursuit, de la meilleure façon, l'adaptation de ses réactions aux nécessités ambiantes dans le but d'accroître son potentiel de puissance — seule chose qui importe. Seule l'erreur de la civilisation a exagéré cette séparation arbitraire entre le travail et le jeu. Nous avons contribué à rétablir la filiation dans notre livre *L'Education du Travail*<sup>1</sup> en distinguant le travail-jeu et le jeu-travail et en basant sur cette conception nouvelle toute notre technique pédagogique.

La première enfance est la période idéale de l'imprégnation éducative, non seulement parce que c'est l'âge où se construit l'individu, où donc on peut efficacement influencer sur cette construction, mais aussi parce qu'on peut encore redresser les erreurs possibles et les déviations.

Il est rare en effet qu'avant la puberté les tendances et les règles de vie soient muées en techniques de vie. Même au bord du torrent de vie, même dans le refuge de la mare, l'enfant est secoué plus ou moins fréquemment, plus ou moins profondément par le flux violent et impétueux qui le pousse vers la vie. L'histoire n'est jamais totalement écrite ; les expériences ne sont jamais vraiment achevées. L'inflexion des tendances, la systématisation des règles de vie sont un fait, nous l'avons vu. Mais l'arbre n'a pas fini sa croissance. Il peut, avec plus ou moins de logique, avec plus ou moins de ténacité, essayer des poussées dans les directions libres ou vers les sommets où luit le soleil.

On dit parfois : « Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir ».

Nous pouvons paraphraser ce dicton et conclure : « Tant que le torrent de vie de l'individu garde son élan et son impétuosité, tant que l'enfant a conscience qu'il lui reste des expériences à faire, l'éducation peut trouver prise ». Son pouvoir varie justement en proportion inverse de la décroissance de ce torrent de vie.

Il y a beaucoup à faire quand le torrent n'a pas encore subi l'épreuve multiple des obstacles et des limitations, quand il n'y a pas encore l'expérience décevante des barrages, des chocs et des refoulements. L'éducation est déjà plus difficile quand les réactions aux obstacles ont nécessité certaines inflexions ou déviations, plus difficile encore quand des règles de vie en ont résulté. Quand celles-ci ont

1. *L'Education du Travail*, Ed. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, Suisse.

fait place à des techniques de vie, il n'y a pratiquement plus rien à faire.

Mais cette situation ne se réalise vraiment que dans les cas graves et elle est la résultante, la plupart du temps, d'une déficience physiologique anormale ou d'une position défectueuse des recours-barrières : un enfant livré de bonne heure à la maladie, à la souffrance ou à l'infirmité, organise vraiment sa vie en partant de cette triste réalité et sa technique de réactions est définie d'avance par la gamme réduite des possibilités d'expérience et de triomphe qui lui restent. L'adolescent dominé par les recours-barrières organise de même sa vie autour des seuls éléments dont il a conservé la maîtrise. Il réagit avec les armes dont il dispose. S'il peut compter sur sa force, sur son agilité, sur sa ruse, sur son intelligence, sur l'argent ou sur la manœuvre d'une arme, l'adolescent pourra envisager encore de multiples solutions. Mais si l'une seule de ces possibilités s'avère efficace, l'individu s'y cramponnera comme à la dernière planche de salut et il s'en servira exclusivement, sans même tenter de nouvelles expériences, et il s'en servira parfois hors de propos, pour l'attaque aussi bien que pour la défense.

Dans ces cas, le redressement est excessivement difficile et aléatoire. C'est ce qui rend si complexe la rééducation des dévoyés précoces.

L'enfant s'est trouvé trop tôt devant des problèmes pour lui insolubles : la maladie, l'infirmité, la misère, la faim, le sadisme d'un père ivrogne, la haine d'une marâtre, la froideur morne du taudis ou de la rue, l'inhumanité des recours-barrières sociaux et l'indifférence des individus autour de lui ; il a en vain, essayé de multiples recours, tenté des refuges. Il ne lui reste qu'un moyen de se sauver. Il s'y tient, il s'y cramponne, que ce soit le vol, la méchanceté, la ruse ou la violence. Il est bon gré mal gré, contraint de se constituer une technique de vie sur le seul ou les seuls éléments qui lui restent.

Alors, vous essayez sur cet enfant d'autres règles de vie : vous lui offrez la sécurité, la nourriture, l'aide, la sympathie ou l'amour qui lui manquaient. Tant que jouent ces éléments, l'enfant semble régénéré : il réagit selon les normes nouvelles résultant de ces conditions. Mais qu'il y ait le moindre accrochage : que sa sécurité soit menacée, qu'il ait faim, ne serait-ce qu'accidentellement, que lui manquent brusquement, dans un moment difficile, l'aide ou la sollicitude qui lui étaient nécessaires, il bondit alors sur son unique recours : et c'est la rechute qu'on croyait pourtant à jamais évitée.

Si notre jeune délinquant ne se trouve plus devant l'impasse menaçante ; si nous avons créé autour de lui des conditions telles que le vide dangereux ne reparaitra plus, nous pouvons éviter la rechute.

Mais il ne faut pas oublier que cette rechute sera la rançon immédiate de nos erreurs et de nos impuissances.

Bien sûr, la vie crée malgré tout, peu à peu, son lit nouveau. L'être déficient peut se rendre compte des dangers d'un retour vers des techniques de vie qu'il subit mais qu'il redoute, tels des spectres qui surgissent de l'obscurité et du doute. Il peut alors essayer de lutter lui-même contre ces spectres, solliciter aide et appui autour de lui pour en triompher. Et ce sera la plus éclatante des victoires. Mais nous devons à la vérité reconnaître que rares sont les individus qui parviennent à cette conscience des réactions, qui prennent la vie à bras le corps. Pour la masse des individus, c'est le spectre qui les pousse et ils sont incapables de réagir.

Ce que nous disons là ne concerne que ce que nous pourrions appeler les cas cliniques — non négligeables, certes — mais qui nécessitent une médication appropriée et une surveillance qui ne se dément jamais. Mais dans la pratique courante, il est rare que l'enfant avant la fin de son adolescence soit ainsi dominé par une technique de vie exclusive. Il n'a guère que des tendances, souvent fixées en règles de vie — dont l'influence n'est nullement à négliger, nous l'avons vu — mais contre lesquelles on peut encore réagir, selon les méthodes que nous avons préconisées. L'individu n'a pas encore achevé ses expériences ; il reste perméable encore à l'efficacité de règles de vie qui contrebalanceront progressivement des règles de vie maléfiques. L'inflexion première ne sera plus modifiée, mais sur cette inflexion l'arbre peut encore se redresser fièrement, pousser vers l'azur des cimes vigoureuses et porter des fruits qui seront la récompense de notre sollicitude éducative.

Nous avons tenu à faire cette mise au point pour que le pédagogue ne s'illusionne pas sur la qualité et la puissance de la prise qu'il peut avoir sur les êtres qu'il a charge d'éduquer ; qu'il sache d'avance quelle est la période au cours de laquelle cette prise sera la plus efficace ; qu'il comprenne que l'arbre sera d'autant plus difficile à diriger et à former que sa fibre durcit et que se fixent ses tendances ; qu'il ne se décourage donc pas, à certains stades tardifs, des demi-réussites ou des échecs partiels, qu'il accepte même son impuissance en face de certaines détresses ; qu'il essaye partout et toujours de prévenir, d'aider, d'orienter, et qu'il ne compte pas trop sur la possibilité qu'il aura de corriger, de redresser, de sanctionner. La vie est un torrent. L'éducateur ne peut pas s'opposer au torrent. C'est dans le sens et au rythme du torrent qu'il doit préparer et construire.

Mais il n'y a, à tout prendre, rien de plus désespérant que l'être jeune qui a abandonné le torrent, qui s'est prématurément assagi, qui a calcifié ses fibres avant d'avoir fait sa montée et qui se fixe trop tôt dans des attitudes qui ne sont pas de son âge.

Servez toujours et renforcez la vie. Redoutez plus le ballottement des rives indécises, ou le calme anormal de la mare à l'écart du flot, que l'impétuosité de la vie. Servez la vie. C'est en allant dans son courant que vous avez le plus de chance de l'orienter et de la dominer.



## TABLE DES MATIÈRES

EN GUISE DE PRÉFACE .....	5
AVANT - PROPOS .....	7
I. LA VIE EST .....	13
II. LE SENS DYNAMIQUE DE LA VIE .....	17
III. LA MONTÉE DE L'ÊTRE .....	21
— L'individu à la recherche d'une technique de vie — De l'instinct à l'éducation — Cours de la vie et besoin de puissance	
IV. BIEN PARTIR POUR LA VIE .....	31
V. PRIMAUTÉ DES PREMIERS RECOURS PHYSIOLOGIQUES MÉCANIQUES .....	36
VI. LE TATONNEMENT EXPÉRIMENTAL .....	39
VII. PREMIERS RÉFLEXES MÉCANISÉS .....	43
— L'automatisme des réflexes	
— Les parents	
— Il faut régler l'enfant	
— Sollicitude qui porte à faux	
— Tâtonnement et dressage	

VIII.	DU TATONNEMENT MÉCANIQUE AU TATONNEMENT INTELLIGENT .....	56
	— La puissance de l'exemple	
	— Vérifications expérimentales et applications pédagogiques	
IX.	CHOC ET REFOULEMENT .....	70
X.	DÉVIATION — SUBLIMATION — COMPENSATION — SURCOMPENSATION .....	75
XI.	LA MESURE DE L'INTELLIGENCE .....	86
	— Notre pédagogie corrobore-t-elle ces explications ?	
XII.	L'ÉCONOMIE DE L'EFFORT .....	97
	— La pratique de la brèche comme origine des tendances	
XIII.	DANS LE COMPLEXE SOCIAL, LA COMPLEXITÉ DES RECOURS-BARRIÈRES .....	115
	— Les recours-barrières	
	— Le dynamisme complexe de l'action vitale	
	— Du mécanisme des recours	
	— Des techniques de vie — Conséquences pédagogiques	
	— Le comportement humain dans le cadre des recours-barrières — Le torrent de vie — Conséquences pédagogiques	
	— Plan général d'éducation	

Achévé d'imprimer  
le 15 Octobre  
pour le compte des  
Éditions Delachaux et Niestlé  
Neuchâtel (Suisse)  
Imprimé en Hollande

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 1966 — N° 144 — Les Presses de Taizé





**Dubosson J.**

**PROPOS PÉDAGOGIQUES  
IMAGÉS**

Par des images simples, faciles à retenir, l'auteur présente les lignes de force d'une pédagogie vivante pour les enfants et par les enfants. Puis il montre comment l'action éducative doit, pour être efficace, faire appel à la collaboration de l'enfant.

**Krishnamurti J.**

**DE L'ÉDUCATION**

Nous enseignons à nos enfants « quoi » penser plutôt que « comment » penser; et l'auteur, ce philosophe indien bien connu, nous montre qu'il faut éveiller l'intuition plutôt que recueillir des données livresques.

**Legrand L.**

**POUR UNE PÉDAGOGIE  
DE L'ÉTONNEMENT**

Le stimulus de l'étonnement est indispensable à l'enfant pour qu'il prenne une part active à son éducation. Exploiter ce besoin de s'étonner demeure le but de l'enseignant et M. Legrand aide les pédagogues à s'adapter aux conditions modernes.

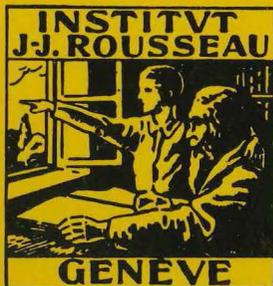
**d**elachaux  
**n**iestlé

## ACTUALITÉS PÉDAGOGIQUES ET PSYCHOLOGIQUES

Extrait de la Série Psychologie

Volumes in-8 et in 16

- ABRAHAM, A. Le dessin d'une personne  
AEBLI, H. Didactique psychologique  
BAUDOUIIN, C. L'âme enfantine et la psychanalyse : complexes, cas, méthodes  
BEIZMANN, C. Le Rorschach chez l'enfant de 3 à 10 ans  
DIEL, P. Principes de l'éducation et de la rééducation  
DUBAL, G. Moi et les autres  
GATTEGNO, C. Psychologie de l'affectivité et éducation à l'amour  
GOUIN-DÉCARIE, TH. Intelligence et affectivité chez le jeune enfant  
INHELDER, B. Diagnostic du raisonnement chez les débilés mentaux  
KLAGES, L. Principes de caractérologie  
KRISHNAMURTI. De l'éducation  
NASSEFAT, M. L'évolution des opérations intellectuelles.  
PIAGET, J. Le langage et la pensée  
— Le jugement et le raisonnement  
— La naissance de l'intelligence  
— La construction du réel  
— La genèse du nombre  
— La formation du symbole  
PIAGET ET INHELDER. La genèse des structures logiques élémentaires  
PIAGET ET INHELDER. Le développement des quantités physiques chez l'enfant  
RAMBERT, M. La vie affective et morale de l'enfant  
RASSEKH, M. L'enfant-problème et sa rééducation  
REY, A. Etude des insuffisances psychologiques :  
I. Méthodes et problèmes  
II. Le diagnostic psychologique  
REY, A. Arriération mentale et premiers exercices éducatifs  
— Interprétation de dessins et développement psychologique  
REYMOND-RIVIER, B. Choix sociométriques et motivations  
STAMBAK, M. Tonus et psychomotricité  
ZAZZO, R. Manuel pour l'examen psychologique de l'enfant  
— Conduites et conscience I et II



DN 116

DELACHAUX ET NIESTLÉ NEUCHÂTEL ET PARIS